

MAURRAS TOURNONS LA PAGE IL Y A MIEUX, BEAUCOUP MIEUX par LOUIS-HUBERT REMY

*DIEU peut tout faire, mais Il ne peut ni Se tromper, ni nous tromper.
JE SUIS LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE. JEAN, XIV, 6.*

L'expérience m'a prouvé que convertir un maurrassien tenait du miracle. Il y a un phénomène difficile à comprendre (à mon avis, pas naturel) dans cette emprise des intelligences par le phénomène maurrassien. Seuls les habitués des Exercices dans une méditation profonde des *Deux Étendards* peuvent comprendre¹. Je n'ai donc pas écrit ces lignes pour les maurrassiens, mais pour les jeunes générations, pour les mettre en garde contre celui qui, à mon avis, pollue les intelligences françaises depuis trop longtemps. Oui, il y a mieux, beaucoup mieux que Maurras.

Pour comprendre Maurras, il faut l'étudier **au niveau des principes**, ne pas se perdre dans les détails :

- bien voir et souligner ce qui est en jeu,
 - bien analyser la situation et les problèmes,
 - pour donner les seules vraies solutions efficaces.
- Si on est d'accord sur les principes, tout est possible.

Sinon, on doit se poser des questions :

- Pourquoi n'est-on pas d'accord sur ces principes ?
- Y a-t-il donc d'autres principes ?
- Quels sont ces autres principes ?

Étudions-les et comparons.

I. QUEL EST L'ENJEU ?

*Entrez par la porte étroite ; car la porte large et la voie spacieuse conduisent à la **perdition**, et nombreux sont ceux qui y passent ; car elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la **vie**, et **il en est PEU qui LA TROUVENT !***
Matthieu, vii, 13-14.

Pour chaque homme : une **éternité** de malheur ou une éternité de bonheur : **LA DAMNATION OU LE CIEL.**

Le salut éternel ne peut s'obtenir que :

1. par la Foi catholique (et non par une foi œcuménique ou charismatique), et donc par tout ce qui est nécessaire à la vie de la Foi : l'enseignement, les sacrements donnés par la seule religion, la religion de la seule Eglise de DIEU, l'Eglise catholique ;
2. par la véritable charité (amour de DIEU plus que tout et du prochain, et non de l'humanité et de la nation)² ;
3. par l'état de grâce, et donc par le combat contre le péché, qui ne peut se faire que par une vie sacramentelle avec des sacrements non douteux ;
4. par les œuvres de miséricorde temporelles et spirituelles ;
5. par l'utilisation des talents donnés à chacun pour le service de la chrétienté.

Le tout de la vie, c'est la lutte contre **les puissances infernales** (*Eph. vi, 10-17*), et pour chacun, la lutte contre **la triple concupiscence. Voilà le véritable ennemi.**

Ceci est important à rappeler pour deux raisons :

- a) parce que Maurras n'en parle jamais et pour cause ;
- b) parce que nous aurons une autre approche des critères à retenir pour le choix des élites.

¹ Nous ne répéterons jamais assez qu'il faut faire régulièrement les Exercices de saint Ignace (tous les ans minimum), car dans ce monde de fous qui nous agresse de partout, nous perdons vite les notions de bien et de mal, de vrai et de faux et donc nous risquons sans arrêt de perdre cette Foi qui procure la vie éternelle. Observons que chaque jour nous voyons nos proches, tentés par la tranquillité, se détourner du combat de la vérité. Malheureusement la conséquence est toujours la même : ils perdent la Foi en quelques années. Nous sommes dans l'Eglise Militante jusqu'à notre mort.

² Si l'on parle de charité, on devrait rappeler auparavant, que cinq conditions s'imposent pour que la charité soit **vraie** :

- 1. Être en état de grâce.
- 2. Qu'elle soit mue par des motifs surnaturels.
- 3. Qu'elle soit efficace :
 - a. en tant qu'elle se rapporte à DIEU, elle doit porter à accomplir Sa divine volonté ;
 - b. en tant qu'elle se rapporte aux hommes, elle doit nous porter à chercher le bien du prochain.
- 4. Qu'elle soit ordonnée :
 - a. aimer DIEU par-dessus tout, et pas n'importe comment : *Si quelqu'un M'aime, il garde d'abord Mes commandements* ;
 - b. faire passer l'amour pour la patrie après l'amour pour l'Eglise ;
 - c. ne pas chercher le bien du prochain au détriment de notre propre bien spirituel ;
 - d. chercher d'abord le bien spirituel de l'âme de notre prochain et, après, le bien matériel de son corps.
- 5. Qu'elle se déploie dans la justice et la Vérité.

Catéchisme catholique par le cardinal Gasparri, Chabeuil 1959, p. 759 et sv.

Pour la société :

1. avant la Révolution : faciliter par les lois, les règlements, l'administration, l'éducation, la vie sociale, familiale, etc., le salut du plus grand nombre¹.

2. depuis la Révolution : entraver par tous les moyens, surtout par la corruption intellectuelle et morale, ce salut, pour assurer la damnation du plus grand nombre.

Le tout de la vie sociale est la lutte, là encore, contre les puissances infernales, mais d'une autre manière que précédemment, contre **l'erreur socialisée** : fausses religions, faux systèmes politiques, fausses philosophies, faux ordres sociaux, fausses paix, fausses éducations, etc.

Ceci est très important à rappeler pour deux raisons :

a) parce que Maurras n'en parle jamais et pour cause ;

b) parce que nous aurons une approche très différente et dans l'analyse des maux sociaux et dans les solutions.

Tout cela est remarquablement enseigné par *Le Traité du Saint-Esprit* de Mgr Gaume.

Cet **ENJEU**, cette fin, sont le souci primordial et constant du chrétien et de la société chrétienne. Tout doit être mis en place pour faciliter ce but ultime.

II. LA RÉVOLUTION. CE QUI A ÉTÉ DÉTRUIT.

SANS MOI, VOUS NE POUVEZ **RIEN FAIRE**. JEAN, xv, 5.

Toute la société chrétienne est attaquée dans toutes ses parties. Tout sera mis en place pour faire oublier, contrer **l'enjeu** de la vie chrétienne et pour assurer la damnation du plus grand nombre.

Soulignons les principaux renversements :

1. La place de DIEU dans la société : **de DIEU Premier servi à Jésus-Christ hors-la-loi**² ;

2. Son **LieuTenant**, choisi par DIEU³, **décapité**.

Maurras ne le dit pas ; ou pas assez fort, comme un Mgr Gaume dans sa brochure primordiale sur *La Révolution*, ou sa Somme sur le même thème et avec ce même titre, en 12 volumes.

3. Les commandements de DIEU remplacés par les droits de l'Homme. Maurras le dit, mais ne dit pas que ces **droits de l'Homme sont le vrai décalogue de Satan** ;

¹ Cardinal Pie : "Certes, cette société eut ses vices, et les hommes encore à demi barbares qui la composaient ne purent être tous transformés jusqu'à dépouiller leur première nature. Mais **ce qu'on peut affirmer, c'est que tout ce qu'il y eut de nobles sentiments et de grandes actions à cette époque, et il y en eut beaucoup, fut le fruit des doctrines et des institutions, c'est que si le cœur humain resta faible par ses penchants, la société fut forte par sa constitution et ses croyances ; en un mot, c'est que le vice ne découla pas de la loi et que la vertu ne fut pas l'inconséquence et l'exception**". (I, 66)

Et encore : "Beaucoup de crimes, assurément, ont été commis alors comme aujourd'hui. L'humanité, depuis les jours de Caïn et Abel, a été et sera toujours divisée en deux camps. Parfois même les passions ont été plus violentes, plus énergiques en face des vertus plus fortes et de la sainteté plus éclatante. Mais personne de sensé ne le niera : **tout ce qui subsiste aujourd'hui encore de vraie civilisation, de vraie liberté, de vraie égalité et fraternité a été le produit du christianisme européen ; l'affaiblissement du droit chrétien de l'Europe a été le signal de la décadence et de l'instabilité des pouvoirs humains ; enfin ce que l'œuvre d'ailleurs si négative et si désastreuse des révolutions modernes pourra laisser de bon et de salutaire après elle, aura été la réaction contre des excès et des abus que réprouvait le régime chrétien**".

Le passé, malgré ses vices et ses misères, reste donc la belle époque pour l'Europe. Jésus-Christ était alors reconnu et proclamé Roi des peuples et des nations. Et le présent ?

"Le présent, c'est Jésus-Christ chassé de la société, c'est la sécularisation absolue des lois, de l'éducation, du régime administratif, des relations internationales et de toute l'économie sociale. (V, 172)

Étudiant **la politique contemporaine**, Mgr Pie constate qu'elle n'est **qu'une vaste conspiration contre le droit chrétien**. Vers quel but, écrivait-il le 27-12-1862 au comte de Persigny, ministre de l'Intérieur, vers quel but le monde nouveau fait-il hautement profession de tendre, sinon vers une complète sécularisation, ce qui veut dire, dans le langage actuel, vers la **rupture absolue entre la société "laïque" et le principe chrétien** ? L'indépendance des institutions humaines par rapport à la doctrine révélée est préconisée comme la grande conquête et le fait culminant de l'ère moderne. Et comme notre siècle est hardi à tirer les conséquences, voici que l'alliance du pouvoir civil et de l'orthodoxie est spéculativement et pratiquement attaquée dans son dernier représentant et dans sa suprême personnification qui est le roi Pontife. La **démolition radicale et raisonnée de ce qui reste de la chrétienté** européenne : voilà le fait et la théorie qui se dressent en face de nous.

² "Lorsqu'on lit dans *Le Moniteur* le compte-rendu des séances consacrées à la fameuse Déclaration, sur 291 ecclésiastiques (dont 48 évêques, 35 abbés ou chanoines), membres de l'Assemblée nationale, aucun n'ait proposé de remplacer la vague dénomination de l'Être Suprême par le nom clair de Jésus-Christ". (abbé J. Lémann). Combien d'évêques ont voté cette déclaration ?

³ Le miracle des écrouelles est la preuve, après le sacre, que celui qui vient d'être oint est bien le *choisi* de DIEU.

4. La substitution de la république à la monarchie, - du prétendu gouvernement du peuple au gouvernement du roi -, n'est pas qu'un changement de forme politique, mais la substitution d'un système politique démoniaque au système politique chrétien.

5. D'une société qui facilitait le salut du plus grand nombre, on est passé à une société qui assure la damnation du plus grand nombre.

6. L'Eglise, ses traditions, ses clercs, ses fidèles, son culte, combattus et persécutés ; même les œuvres de charité sont éliminées, il faut oublier tout ce que la civilisation chrétienne a apporté pour aider le genre humain. Maurras en parle, mais pas comme en parle un vrai chrétien et pour cause.

7. La place de l'Eglise dans la société : elle devient soumise à l'Etat, acceptée au même titre que les fausses religions, comme le protestantisme ; Maurras n'en parle pas, il accepte même toutes les religions.

8. La **FORME de gouvernement**, monarchie de droit divin, catholique, héréditaire, sacrée, remplacée par des formes variées (monarchie, empire, mais surtout république) dont le gouvernant véritable est celui des sociétés occultes, non pas athée (sans référence à l'existence de DIEU), mais **vraiment anti Jésus-Christ**.

9. Le remplacement de tous les gouvernements monarchiques catholiques par les sociétés secrètes.

10. Les rapports entre gouvernant et gouvernés : avant la Révolution, personne ne fait de politique, chacun n'assume que ses devoirs d'état ; après, on incite tous les gouvernés à choisir le gouvernant¹ et à s'exciter à longueur de temps sur une prise de pouvoir jamais réalisée car irréalisable ; Maurras aura le même objectif.

11. Les élites chrétiennes remplacées par les élites d'argent.

12. L'élément moteur de la société chrétienne : la vertu, l'hérédité, le service, l'honneur, le don, la charité remplacés par l'élément moteur de la société révolutionnaire : l'argent, et donc la force primant le droit.

13. La loi soumise au christianisme remplacée par les lois des coteries parlementaires.

14. La justice rendue au nom de DIEU remplacée par la justice rendue au nom de la loi.

15. La prétendue laïcisation de la société, thème cher à la hiérarchie conciliaire, mais mensonge car *Qui n'est pas avec Moi est contre Moi* (Matt. XII, 30), même et surtout dans la société civile².

16. La société divisée en parties dirigées par des partis, luttant sans cesse les uns contre les autres, engendrant des haines, des inimitiés irréversibles. Ce système impose une ambiance de vie sociale totalement contraire à la vie catholique. Maurras lui-même entrera dans ce jeu, devenant le parti royaliste dans le régime démocratique.

17. La création d'un pouvoir médiatique incontournable et important (journaux, puis radio, et télé aujourd'hui) pour cacher la vérité et imposer les idéologies.

18. Une pluralité ethnique et religieuse imposant une vie "babélique" multiraciale et multireligieuse pour finir souvent à l'athéisme ou au paganisme.

19. Les sociétés secrètes partout, choisissant et tenant les 30 000 cadres dirigeant la France. Ce sont elles qui les testent et promeuvent ou bloquent les carrières.

20. Le pouvoir financier dominant, et de beaucoup, le pouvoir politique. C'est lui le seul et vrai maître. **La force prime le droit**. Le profit avant tout.

21. Un environnement scolaire imposant par ses contraintes (collation des grades), programmes, règlements, un carcan si redoutable qu'il déforme à vie les intelligences.

22. L'usurpation par l'Université de la chaire de Vérité tenue par l'Eglise.

23. L'obligation du diplôme et donc du moule universitaire pour toute situation de cadre.

24. La persécution jusqu'à la disparition de toutes les traditions historiques.

25. La corruption de la vraie noblesse par une fausse noblesse ou pis par la noblesse révolutionnaire d'Empire.

26. Une fiscalité délirante détruisant tous les patrimoines et nous opprimant tous.

27. Depuis 200 ans : **mensonges**, jalousies, haines, lutttes continues, guerres civiles ou étrangères, etc. Depuis deux cents ans 6 000 000 de français morts pour et par les guerres³, alors que dans les 1 000 ans précédents on arrive difficilement à 2 000 000 de morts pour les mêmes raisons. Aucune paix possible, car la paix c'est la tranquillité dans l'ordre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ⁴.

- etc. Liste non exhaustive.

Le meilleur résumé des buts de la Révolution c'est ce passage de Mgr Gaume :

"Si, arrachant le masque à la Révolution, vous lui demandez : Qui es-tu ? elle vous dira : "Je ne suis pas ce que l'on croit. Beaucoup parlent de moi, et bien peu me connaissent. Je ne suis ni le carbonarisme qui conspire dans l'ombre, ni l'émeute qui gronde dans la rue, ni le changement de la monarchie en république, ni la substitution d'une dynastie à une autre, ni le trouble momentané de l'ordre public. Je ne suis ni les hurlements des Jacobins ni les fureurs de la Montagne, ni le combat des barricades ni le pillage, ni l'incendie ni la loi agraire, ni la guillotine ni les noyades. Je ne suis ni Marat ni Robespierre, ni Babeuf ni Mazzini, ni Kossuth. Ces hommes sont mes fils, ils ne sont pas moi. Ces choses sont mes œuvres, elles ne sont pas moi. Ces hommes et ces choses sont des faits passagers, et moi je suis un état permanent.

"Je suis la HAINES de tout ordre religieux et social que l'homme n'a pas établi et dans lequel il n'est pas roi et DIEU tout ensemble ; je suis la proclamation des droits de l'Homme contre les droits de DIEU ; je suis la philosophie de la RÉVOLTE, la politique de la RÉVOLTE, la religion de la RÉVOLTE ; je suis la négation armée ; je suis la fondation de l'état religieux et social sur la volonté de l'homme au lieu de la volonté de DIEU ! en un mot, je suis l'anarchie ; car JE

¹ Mensonge, car le gouvernant moderne apparent est toujours choisi par les sociétés secrètes.

² Thème cher au Cardinal Pie.

³ Ce chiffre peut se calculer dans le *Quid*, mais a été donné à l'auteur par le Service des Archives Militaires.

⁴ Son **premier** mot après Sa résurrection : *la paix soit avec vous ! c'est Moi, ne craignez point.* (Luc, XXIV, 36).

SUIS DIEU DÉTRÔNÉ ET L'HOMME À SA PLACE. Voilà pourquoi je m'appelle **RÉVOLUTION** ; c'est-à-dire **renversement**, parce que je mets en haut ce qui, selon les lois éternelles, doit être en bas, et en bas ce qui doit être en haut".

Mgr GAUME, p. 18-19

LA RÉVOLUTION, RECHERCHES HISTORIQUES

Le meilleur résumé de **la solution** est donné par le Cardinal Pie dans son entretien avec Napoléon III :

"Dans une entrevue mémorable, avec un courage apostolique, le Cardinal Pie donna à l'empereur des Français, Napoléon III, une **leçon de droit chrétien**.

"C'était en 1856, le 15 mars. A l'empereur, qui se flattait d'avoir fait pour la religion plus que la Restauration elle-même, il répondit :

"Je m'empresse de rendre justice aux religieuses dispositions de votre Majesté et je sais reconnaître, Sire, les services qu'elle a rendus à Rome et à l'Église, particulièrement dans les premières années de son gouvernement. Peut-être la Restauration n'a-t-elle pas fait plus que vous ?

"**Mais laissez-moi ajouter que ni la Restauration ni vous, n'avez fait pour DIEU ce qu'il fallait faire, parce que ni l'un ni l'autre vous n'avez RELEVÉ SON TRÔNE, parce que ni l'un ni l'autre vous n'avez renié les principes de la Révolution dont vous combattez cependant les conséquences pratiques, parce que l'évangile social dont s'inspire l'État est encore la déclaration des droits de l'Homme, laquelle n'est autre chose, Sire, que la négation formelle des droits de DIEU. OR, C'EST LE DROIT DE DIEU DE COMMANDER AUX ÉTATS COMME AUX INDIVIDUS. CE N'EST PAS POUR AUTRE CHOSE QUE NOTRE-SEIGNEUR EST VENU SUR LA TERRE. IL DOIT Y RÉGNER EN INSPIRANT LES LOIS, EN SANCTIFIANT LES MŒURS, EN ÉCLAIRANT L'ENSEIGNEMENT, EN DIRIGEANT LES CONSEILS, EN RÉGLANT LES ACTIONS DES GOUVERNEMENTS COMME DES GOUVERNÉS. Partout où Jésus-Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence. Or, j'ai le devoir de vous dire, qu'Il ne règne pas parmi nous et que notre Constitution n'est pas, loin de là, celle d'un État chrétien et catholique. Notre droit public établit bien que la religion catholique est celle de la majorité des Français, mais il ajoute que les autres cultes ont droit à une égale protection. N'est-ce pas proclamer équivalement que la constitution protège pareillement la vérité et l'erreur ?**

"Eh bien ! Sire, savez-vous ce que Jésus-Christ répond aux gouvernements qui se rendent coupables d'une telle contradiction ? **Jésus-Christ, Roi du ciel et de la terre**, leur répond : Et Moi aussi, gouvernements qui vous succédez en vous renversant les uns les autres, Moi aussi Je vous accorde une égale protection. J'ai accordé cette protection à l'empereur votre oncle ; J'ai accordé la même protection aux Bourbons, la même protection à Louis-Philippe, la même protection à la République, et à vous aussi la même protection vous sera accordée.

"L'empereur arrêta l'évêque :

"Mais encore, croyez-vous que l'époque où nous vivons comporte cet état de choses, et que le moment soit venu d'établir **ce règne exclusivement religieux que vous me demandez** ? Ne pensez-vous pas, Monseigneur, que ce serait déchaîner toutes les mauvaises passions ?

"Sire, quand de grands politiques comme votre Majesté m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner parce que je ne suis pas un grand politique. Mais je suis évêque et comme évêque je leur réponds : "Le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner, eh bien ! alors le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer"¹.

Voilà en deux textes le plan du combat contre la Révolution, le vrai combat contre-révolutionnaire. Tout y est dit.

La révolution, c'est le triomphe de Satan, c'est DIEU détrôné, c'est **Jésus-Christ hors-la-loi**.

La seule solution c'est **Jésus-Christ Roi de France**.

Vous ne trouverez pas ces deux analyses dans Maurras, et pour cause !

III. POURQUOI CET EFFONDREMENT À LA RÉVOLUTION ?

Ce peuple M'honore encore des lèvres, mais son cœur est loin de Moi. Math., xv, 8.

"Comme l'aimant attire le fer, le péché attire le châtement. Les nations n'allant pas en corps dans l'autre monde, c'est sur la terre qu'elles reçoivent la récompense de leurs vertus nationales, ou le châtement de leurs crimes nationaux. Mais Dieu est patient, longtemps Il avertit, Il supplie, Il menace : avant de frapper Il attend que la mesure soit comble. Les grandes époques de l'Histoire nous montrent l'application invariable de cette double loi de miséricorde et de justice"².

A chaque époque, Dieu veut que les autorités politiques et religieuses qu'Il a mises en place exercent leur pouvoir et qu'elles l'exercent sans retard lorsque la situation l'exige. Lorsque ces autorités civiles et religieuses n'appliquent pas les directives du Ciel, Dieu s'en charge alors à Sa manière, toujours terrible. Deux exemples suffiront :

- Au XVI^{ème} siècle, l'Eglise devait se réformer sur un certain nombre de points. La hiérarchie n'ayant pas écouté les avertissements, Dieu a lâché l'hérésiarque Luther. Le Concile de Trente remettra de l'ordre comme l'exigeait Notre-Seigneur.

- Au XVIII^{ème} et même dès 1689, le Très-Haut avait demandé au Pouvoir civil de prendre des mesures draconiennes qui auraient barré la route à la Contre-Eglise envahissante. Louis XIV et ses successeurs n'ont pas répondu aux demandes du Ciel. Un siècle plus tard, la Révolution éclatait.

¹ Cité dans *La Royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après la Cardinal Pie*, du Père Théotime de Saint-Just.

² *Le Testament de Pierre-le-Grand* par Mgr Gaume.

Non, une Révolution aussi gigantesque n'est pas arrivée par hasard, mais elle fut permise par une juste justice de DIEU. De nombreux éléments en furent la cause. **L'enjeu** chrétien tout fixé sur la vie éternelle est de plus en plus oublié pour être second par rapport à la vie terrestre. On s'installe, on veut jouir de tout. DIEU et Sa religion gênent de plus en plus, sont moqués et combattus.

La grande cassure se fait lors du combat de la **Ligue**¹ entre les Guise et les Médicis. Les premiers sont les champions de la cité chrétienne, de la société chrétienne, avec pour Maître remarquable, le théologien Jean Boucher². Les seconds sont les partisans de la civilisation de l'argent³. Henri IV qui se préparait à se marier avec Gabrielle d'Estrées, avait une **dette** envers les Médicis de plus d'un million d'écus d'or. Marie de Médicis avait une **dot** d'un million d'écus d'or⁴. Tout est dit !

La Ligue avait pour seul but la défense de la **Royauté** chrétienne; son échec permettra le triomphe de la **Monarchie**. Conception tout autre du Pouvoir royal.

Les élites (monarques, évêques, aristocratie), vraies responsables, ont mérité par leurs **péchés, leur corruption, le CHÂTIMENT** colossal et grandissant que nous subissons. La Révolution est l'aboutissement, la sanction de fautes antérieures⁵.

Rappelons quelques-uns de ces péchés :

prévarication⁶, trahison des chefs, affiliation aux sociétés secrètes, haine et moquerie de la religion, philosophisme, jouissance, voltairianisme, non surveillance des subordonnés, mollesse des bons, non encouragement des meilleurs, impunité pour les mauvais, arrivisme, promotion d'incapables, péchés d'orgueil, de luxure⁷, d'égoïsme, de tiédeur, de désobéissance, non reconnaissance et aveu de nos péchés, déplacement des responsabilités, manque de Foi, de piété, de respect des choses saintes, ignorance entretenue, paresse, naturalisme, libéralisme, modernisme déjà, attachement aux biens⁸, esprit du monde, péchés cachés, communions sacrilèges, sorcellerie, magie, peu de sanctification des âmes, etc. etc.

¹ Un grand ami, descendant de Ligueurs, m'écrit :

La Ligue est une phase extrêmement importante et révélatrice de la mise en place du monde actuel ; ce combat était centré à l'époque sur la lutte entre deux familles, Guise contre Médicis. Toutes les ambiguïtés fondamentales Roi/Monarque s'y trouvent clairement par l'occultation (éclipse) habile et progressive de la cause finale (au sens de saint Thomas). Nous en sommes toujours là dans le débat, et d'ailleurs la critique de Maurras devient imparablement claire dès que l'on pose la question : Maurras, soit. Mais alors : POURQUOI FAIRE ? POUR QUELLE FINALITÉ ? les d'Orléans ? Un monarque musulman ? Tout est dit.

C'est cet ami, de grande noblesse par sa mère, et qui en a gardé toutes les vertus de magnanimité et d'ardeur au combat, qui m'a fait comprendre la trahison, et des Bourbons, et de la noblesse. Il me répète souvent : *Depuis Versailles et le grotesque Louis XIV, nos familles sont pourries.* Il sait de quoi il parle.

² Sur Jean Boucher et la Ligue lire l'ouvrage de Joël Morin, développant d'une façon remarquable les faits et les enjeux de cette époque capitale. Son titre : *Jean Boucher, Théologien de la Ligue, du tyrannicide à la croisade* .

³ On n'a plus d'estime que pour les richesses ; on ne fait des efforts que pour les acquérir et jouir sans mesure des satisfactions matérielles qu'elles procurent. Les nations sont en décadence depuis, et de jour en jour se sont formées à la servitude. A la place des relations anciennes de la religion et de la foi qui les rapprochaient, il n'existe entre les peuples que les intérêts du commerce et de l'industrie développés et exagérés chaque année davantage. Ces intérêts se concentrent de plus en plus entre quelques mains. A notre époque, 350 personnes détiennent 50% de la fortune mondiale.

⁴ Georges Mongrédien, *Léonora Galigai, Un procès de sorcellerie sous Louis XIII*, Hachette, 1968, p. 14.

Pour comprendre les Médicis, cf. *Les premiers Médicis et l'académie platonicienne de Florence – La résurgence d'Hermès*, de Daniel Beresniak, Éditions Detrad, 1984. Sa conclusion est remarquable et se résume en cette phrase : *L'homme est une fin pour l'homme.*

⁵ "La grande rupture a donc été la royauté d'Henri IV, qui, bien qu'elle ait été loin de garantir une évolution nécessaire vers un État absolutiste, n'en a pas moins été initiatrice d'une nouvelle philosophie politique qui cesse de penser l'Etat comme une institution prioritairement préoccupée d'amener les hommes à leur salut dans le "bien public", mais qui le conçoit comme la détermination divine d'une réalisation terrestre". Denis Crouzet, *Les Guerriers de Dieu*, Champ-vallon, 1990, t. II, p. 623.

⁶ Prévariquer : manquer, par intérêt, paresse ou mauvaise foi, aux devoirs de sa charge.

⁷ Lire tout le chapitre sur Louis XIV (*Versailles* surtout) dans le livre de Maître Godbout, *L'orgueil et la déchéance de la vieille France et de la Nouvelle France*, dont un extrait significatif est donné en annexe.

Lire aussi dans *Le P. Aubry et la réforme des études ecclésiastiques* par Mgr Justin FÈVRE, le tableau probant qu'il fait du XVII^{ème} siècle. Que nos milieux ont de méconnaissances, de préjugés et d'erreurs !

Vous ne lirez pas cela dans Maurras, grand admirateur des Bourbons.

⁸ La France ne gardait plus guère que les normes extérieures de la religion ; n'aimant plus DIEU ni patiemment, ni raisonnablement, elle était bien près de ne plus L'aimer même sensiblement. A la fin du XVII^{ème} siècle, on pouvait déjà lui appliquer ces paroles : «*Ce peuple M'honore encore des lèvres, mais son cœur est loin de Moi*» Math., xv, 8. Et la louange sur ses lèvres était bien près d'expirer.

La conservation d'un royaume chrétien est fonction de l'intensité de LA VIE MONASTIQUE qui prie, fait pénitence et maintient l'état de perfection dans ce royaume.

Or, voici une statistique édifiante à ce sujet. Du X^{ème} au XVIII^{ème} siècle, 1686 monastères furent construits en France, se répartissant ainsi par siècle : X^{ème}, 157 ; XI^{ème}, 326 ; XII^{ème}, 702 ; XIII^{ème}, 287 ; XIV^{ème}, 53 ; XV^{ème}, 53 ; XVI^{ème}, 15 ; XVII^{ème}, 46 ; XVIII^{ème}, 4. **Par contre, combien de constructions de palais épiscopaux et de châteaux ?**

Les rois, sacrés pour faire la guerre¹ aux ennemis du nom de chrétiens - et non pour parader devant une cour -, à partir de Louis XIV, sont parfois présents sur le champ de bataille, mais jamais plus en première ligne. Ils font faire la guerre, n'importe quelle guerre. Ils n'ont plus le sens de la guerre et le respect des gens qui se font tuer pour eux. Ils n'ont plus de raison d'être le chef.

Mais n'oublions pas aussi le gallicanisme de l'épiscopat² : l'évêque juge les enseignements pontificaux ; l'évêque est infaillible, le Pape ne l'est pas ! Inspirés par les parlementaires calvinistes, bientôt les évêcopsats seront soumis à l'infailibilité de l'Etat. Signalons encore les maux irréversibles causés par les jansénistes, grands responsables de la Révolution.

Enfin, n'oublions pas les refus aux demandes du Sacré-Cœur³ : paramètre primordial pour un chrétien³, car seul le règne du Sacré-Cœur sera celui de la Miséricorde, un déluge de Miséricorde. **LA GRANDE ANNÉE N'EST PAS 1789 MAIS 1689⁴.**

Maurras ne fait pas cette recherche des péchés. Il sait parler des responsabilités des ennemis publics ou cachés de la France, mais, agnostique⁵, ne sait pas reconnaître les péchés qui ont mérité, par juste justice, la colère de DIEU.

Il faut étudier, méditer *La conjuration antichrétienne* de Mgr Delassus, *Somme de la contre-révolution*, comme l'écrivait Jean Ousset dans le *Pour qu'il règne*⁶ ; lire aussi de Maître Godbout *L'orgueil ou la déchéance de la vieille France et de la nouvelle France*, où l'auteur étudie les graves responsabilités des trois derniers Bourbons qui ont refusé de donner à DIEU la première place pour favoriser les puissances d'argent qui allaient tout détruire.

A la différence de l'école antilibérale, Maurras prétend que **la cause décisive de la chute de 1789 fut intellectuelle et morale** (*Réflexions sur la Révolution de 1789* par Charles Maurras, 1948, p. 27 et 28) : *sens de l'autorité endormi, décadence intellectuelle, triomphe de l'anarchie, philosophie générale absurde, anarchie mentale, etc...* Toutes ces réflexions et d'autres pour être vraies, n'analysent pas l'essentiel. Maurras met en avant le détail, il n'en vient pas aux principes.

Le Père Ubald, dans *Les Trois France* (1880), tire l'ultime conséquence :

"La Révolution n'est pas autre chose que le satanisme moderne, c'est-à-dire le rétablissement du règne de Satan parmi les hommes ; et nous ajoutons que si la Révolution parvenait à réaliser son plan, on verrait les démons adorés de nouveau sur la terre : la France n'ayant plus rien de chrétien deviendrait satanique".

¹ Remarquons qu'aucun Roi de France n'est mort sur le champ de bataille. Ils étaient protégés par leur sacre.

² Aussi, lorsqu'à l'avènement de Louis XVI, il fut question de **la cérémonie du sacre**, on délibéra dans son Conseil si cette cérémonie aurait lieu, tant elle était regardée généralement comme **inutile et superflue, d'après les gallicans**. Cependant on décida pour l'affirmative, et Louis XVI fut sacré ; mais **le prédicateur** eut soin, pendant la cérémonie, de prévenir les conséquences frappantes qu'on en pouvait tirer en faveur de la royauté temporelle de Jésus-Christ, et de la dépendance de nos rois à l'égard de cette royauté, en annonçant hautement, en présence du peuple étonné et conformément à la doctrine gallicane, que cette cérémonie n'était **point obligatoire pour le roi, ni essentielle à sa charge**. *Pour qu'il règne*, J. Ousset, éd. 1959, n.25, p. 272.

Ne voit-on pas un maurrassien en 1996, Philippe Prévost, préconiser en conclusion de son livre *La condamnation de l'Action Française vue à travers les archives des Affaires Étrangères*, La Librairie Canadienne, p. 163. : **de reconstruire, sur le plan politique s'entend, une Eglise gallicane... !** Il n'a jamais lu Crétineau-Joly !

³ Voici ce qu'en pense l'abbé Aubry :

"Toujours est-il qu'au moment de l'histoire où je me place, la France est dans un état de civilisation très remarquable mais malheureusement **plus superficiel que profond. Ce qui brille, c'est le bel esprit, ce sont les études mondaines**, et, parmi les études sacerdotales, celles qui supposent moins le labeur intime de la pensée et produisent moins de fruits pour l'avenir. **Le travail civilisateur s'opère dans un sens laïque, dans une direction qui n'a rien de commun avec l'Évangile, mais qui va au contraire s'en écartant, comme le prouve la suite de l'histoire**. C'est la faute de notre triste XVI^e siècle, auquel j'attribue **l'impulsion antichrétienne donnée aux choses de l'intelligence, pour aboutir aux malheurs modernes**. La France est encore chrétienne dans sa vie privée ; mais, précisément, pour dire comment elle est chrétienne, je suis obligé de dire qu'elle l'est dans sa vie privée, c'est-à-dire dans les individus, **et non plus dans le corps social. La politique, les institutions, le gouvernement se sécularisent**, et vous savez ce qu'on entend par là. L'idée théologique n'est plus l'inspiratrice première, la règle souveraine de toute vie sociale ; elle disparaît pour faire place à **l'intérêt terrestre de la dynastie. LE CHRISTIANISME, RESPECTÉ, NE GOUVERNE PLUS** ; déjà vous le voyez dans un domaine circonscrit, comme une institution particulière, et une des diverses religions possibles ; il semble évident qu'alors la France, encore chrétienne - parce qu'une nation ne perd pas si vite la foi - est en travail de se **refaire un ordre nouveau, non fondé sur l'Évangile, une civilisation païenne**".

⁴ Même un historien universitaire comme Pierre Goubert dans *Louis XIV et vingt millions de Français*, est obligé de remarquer *qu'entre 1680-1690 se fait une sorte de rupture : "un souffle nouveau balaie la tradition... la date charnière est voisine de 1690. Ce n'est qu'après cette date, tandis que se traîne, grincheux et triste, le "grand règne", que commence vraiment "le grand siècle, je veux dire le xviii^e" (Michelet), qui voulut être celui de la liberté"* (p. 145). Sous-titre : *L'Histoire sans frontières*, Fayard, 1966.

⁵ Si le mot agnosticisme (*doctrine selon laquelle le fond des choses est inconnaissable pour l'esprit humain*) est ancien, le mot agnostique (du grec *agnôstos*, ignorant) a été créé par Henry Huxley en 1869 pour se démarquer de Darwin. Un agnostique ça n'existe pas. C'est une chimère.

⁶ P. 134. Je n'ai jamais compris que la *Cité Catholique*, après un tel éloge, ne l'ait jamais fait rééditer. Cette omission est au moins curieuse !

IV. LES RÉPONSES DE MAURRAS ET DE L'ACTION FRANÇAISE.

A. Quelques repères importants de la vie de Maurras.

Comme dans chaque vie, il y a des étapes à bien observer pour bien comprendre un homme.

a) Maurras fut élevé chrétiennement, très chrétiennement.

b) Comme tout chrétien, il subit l'épreuve de la seconde conversion, la plus importante, celle du chemin de Damas, celle de la complète conversion. DIEU permit une dure épreuve : la surdité. Malheureusement, au lieu de se soumettre, il se révolta et, par voie de conséquence, il apostasia. Ce ne sera pas la seule révolte de sa vie. Quelle erreur de dire et répéter qu'il est devenu agnostique ! Un chrétien bien formé qui abandonne et rejette sa foi est un apostat¹.

c) Montant à Paris, il ambitionne une carrière littéraire. C'est alors qu'il est marqué par les fréquentations et les auteurs qui seront ses principaux Maîtres, qu'il ne reniera jamais et qui influenceront toute sa pensée et son enseignement : Taine, Renan (!), Nietzsche (!), Stendhal, Proudhon, et surtout Auguste Comte, son repère philosophique et plus, son Maître dans l'action². Retenons qu'il professe la construction de la cité en dehors de DIEU. **C'est l'antithèse du *Omnia instaurare in Christo***, si cher au Cardinal Pie et que saint Pie X prendra comme drapeau de son Pontificat³. Il rédigera alors ses fameux écrits païens, écrits qu'il ne reniera jamais non plus et qu'il fera rééditer toute sa vie. Citons *Le chemin de Paradis*, *Anthinéa*, les scandaleux *Contes libertins*.

d) Puis ce fut sa grande œuvre : la création d'une école de pensée et d'action centrée sur la vie politique, sur une recherche de solution politique au malheur des temps issus de la Révolution. Son combat contre Dreyfus lui avait ouvert les yeux sur la volonté avouée par de nombreux ennemis d'anéantir la France. Il redécouvrit alors les bienfaits de la monarchie. Malheureusement celle qu'il choisit n'est pas la Royauté très chrétienne, et son prétendant est un d'Orléans⁴, successeur de l'ennemi de cette Royauté très chrétienne ! Pour lui, la vraie monarchie ne commence qu'en 987 aux Capétiens. Oubliés, nos premiers rois et omis, le pacte si cher entre saint Remy et Clovis ! Mais surtout, son analyse de la Révolution, trop insuffisante, ne permet pas de tirer une bonne conclusion et de proposer une bonne solution.

Remarquons cependant qu'il sut efficacement s'entourer d'hommes de qualité et eut une action si importante qu'on en parle encore aujourd'hui.

Quel malheur qu'un homme ayant de telles rarissimes qualités de chef ait entraîné tant de monde dans une fausse voie !

e) Ensuite, sa lutte contre le sillonnisme lui procura l'estime des catholiques les plus fidèles. Mais en réponse, les modernistes, se fondant sur l'incohérence des auteurs cités plus hauts, commencèrent le siège de Rome pour sa condamnation instruite et conclue sous saint Pie X. Ce fut le fameux *damnabiles, sed non damnandos*. Le chrétien retient le *damnabiles*, laissant le *non damnandos* à la contingence.

f) Lors de la Première Guerre mondiale, il prôna la scandaleuse *Union sacrée*⁵. Une opposition à la guerre, comme s'apprêtait à la faire saint Pie X (ce qui lui valut en quinze jours une mort rapide très douteuse) nous aurait peut-être évité la boucherie de 14-18 (50 % des jeunes de vingt à trente ans tués ou mutilés), et la disparition du dernier pouvoir catholique, l'empire austro-hongrois, la mise en place de gouvernements occultes dans toute l'Europe et la création de l'intrinsèquement pervers système communiste.

g) A la fin de cette guerre, ce fut le célèbre : *Prenons le pouvoir même d'une façon légale*. Il acceptait le jeu démocratique et le vote, le seul acte démocratique. En conséquence : il ne pouvait plus combattre la démocratie au niveau des principes. Il batailla seulement contre les mauvais effets du régime.

¹ Une fois encore cette apostasie est due à l'étude frelatée des auteurs grecs et latins et donne raison à la thèse que Mgr Gaume défend dans *Le Ver Rongeur*.

² A la fin de sa vie, à la fin..., il apportera des nuances sur ces choix (dans *Le Bienheureux Pie X*), mais dans toute sa vie il ne reniera pas les choix de ses débuts.

Mettre une loupe sur ses derniers instants, oblige à constater que **toute sa vie il ne fut ni croyant, ni pratiquant**. Il alla même très loin contre la religion. Voir plus loin quelques citations.

Parler de sa conversion finale ne justifie rien. Au contraire.

Les écrits répétés sur ce problème tiennent de la manipulation !

³ **On n'a jamais vu Maurras enseigner et suivre ce programme de saint Pie X. Alors ? De qui se moque-t-on ?**

⁴ Voir les confidences racontées par Paul de Pradel de Lamase dans ses souvenirs édités en 1942 par son fils, sous le titre *Légitimisme et Papauté* (page 162-163). Étant à Rome en **1891**, il eut une entrevue de trois heures avec Léon XIII dont il donne tous les détails, et où le Pape lui expliqua les raisons du Ralliement, ... *opinion partagée, sans restrictions, par quiconque réfléchissait à Rome, Italiens et Français, laïcs et ecclésiastiques* (p. 162).

...il fut évident aux yeux de tous que la stratégie politico-religieuse de Léon XIII était dirigée principalement **CONTRE LES ORLÉANISTES** (p. 201), ...dont la présomption et l'outrecuidance fut toujours sans borne. **Plus dépourvus de religion que nombre de révolutionnaires**, ...ils s'imaginaient qu'il suffisait de quelques affirmations de principe pour duper les dépositaires de la religion. ...Le Pape était fixé sur les sentiments de cette famille et ne devait plus garder aucun ménagement envers elle.

⁵ Lire les pages remarquables qu'en fait Jean de Viguerie dans son excellent livre, *Les deux France*.

Telle sera aussi l'erreur de ses successeurs : CRC, Cité Catholique, Action familiale et scolaire¹, etc. D'une école de pensée, l'A.F. devint **un parti**, le parti royaliste dans le système démocratique. L'action ne fut que journalistique et inefficace.

h) La solennelle condamnation de 1926 engendra la seconde révolte de Maurras. Un silence chrétien respectueux, une offrande sublimée de l'épreuve (comme l'avait fait Marc Sangnier à son époque) aurait permis une rapide absolution. DIEU merci, cette rébellion l'enferma dans son erreur et interdit la solution monarchique orléaniste, la pire des parodies pour un monarchiste de droit divin. Combien nous louons cette condamnation par la Chaire de Vérité !

i) La levée des condamnations, plus par charité que par justice, décision miséricordieuse, ne lui donne pas raison a posteriori comme voudraient nous le faire croire ses successeurs.

j) De sa conversion finale, au dernier moment, grâce obtenue par de nombreuses prières, qu'en est-il au juste ? S'est-il réellement converti ? La réponse appartient à DIEU. Cette conversion ne justifierait pas toutes les erreurs passées, cependant.

Maurras ne se fête pas le 1^{er} novembre, mais on prie pour lui le 2.

B. Réponses de Maurras à la Révolution.

Qui n'est pas avec Moi est contre Moi Matt. XII, 30.

Tout d'abord, on est loin avec Maurras de **l'enjeu** si essentiel pour le chrétien. Combat-il pour la vie éternelle ? pour une société qui aura le souci de la vie éternelle ?

Pour le chrétien, cette question est toujours la question primordiale. Pour le chrétien, c'est le seul point de repère pour juger, accepter ou refuser de suivre un Maître.

Malheureusement, jamais et pour cause, ce ne sera le souci de Maurras. Voilà qui est **capital**. Ce point seul devrait permettre à tout vrai chrétien de rejeter un tel faux Maître.

Il est évident que Maurras fut attaqué, prit des coups, fut courageux. Ce n'est pas suffisant. D'autres le furent tout autant.

Il est évident que dans les écrits de Maurras, il y a d'excellentes pages. Mais à ces excellentes, s'en ajoutent d'autres bien plus mauvaises. On pourrait dire : ne parlons que des bonnes. C'est justement cet état d'esprit qui est dangereux. Car, qui aura la formation, les connaissances, les lumières suffisantes pour faire un choix indubitable ? A voir le comportement de ses partisans, ce choix est bien difficile à faire sans se tromper.

Si à une bonne bouteille de vieux Bordeaux vous ajoutez 1% d'arsenic, allez-vous parler des 99% de bons ou n'allez-vous pas mettre en garde contre le 1% ?

Il en est de même pour les écrits de Maurras : on est bien obligé de parler des mauvaises pages, des idées mauvaises.

Oui, insuffisantes, tronquées, mutilées surtout dans l'approche surnaturelle, ses analyses éliminent le paramètre diabolique, si bien vu par les auteurs chrétiens.

Oui, ses solutions : monarchie, nationalisme intégral, empirisme organisateur, etc., furent inefficaces, parodie de la solution voulue par DIEU, et pis, font l'affaire de nos adversaires. Réfléchissons.

Du fait de son agnosticisme déclaré², **lui manque l'élément primordial : l'ordre surnaturel** de ce conflit. **CHACUN VOULANT RÉGNER**, c'est donc le conflit entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Satan³ : à la civilisation chrétienne a suc-

¹ Ils ne savent pas appliquer le principe de non contradiction. D'où un mélange dans la pensée politique, mélange que l'on retrouve entre la Foi catholique et la foi conciliaire, deux fois incompatibles. Tous ces mouvements suivront Vatican II d'une façon plus ou moins cohérente et donc apostasieront.

Rappelons le principe fondamental de non contradiction :

- sous sa forme métaphysique : une même chose ne peut à la fois et sous le même rapport, être et ne pas être ;
- sous sa forme logique : il est impossible d'affirmer et de nier à la fois une même chose sous le même rapport.

² Rappelons que saint Pie X dénonce dans l'agnosticisme le fondement du modernisme religieux.

D'autre part Maurras a été élevé dans la Foi catholique, fut catholique, apostasia et vécut toute sa vie dans l'apostasie.

"**Prenez garde, frères, qu'il n'y ait peut-être, en quelqu'un d'entre vous, un cœur mauvais, assez incrédule pour apostasier du DIEU vivant!**" Hb, III, 12.

"Car il est **impossible** pour ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint-Esprit, qui ont goûté la douceur de la parole de DIEU et les merveilles du monde à venir, et qui pourtant sont tombés, de les renouveler une seconde fois en les amenant à la pénitence, eux qui pour leur part crucifient de nouveau le Fils de DIEU et Le livrent à l'ignominie" Hb VI, 4-6.

Terrible ! Comment préférer un tel maître (?) à de vrais maîtres chrétiens ? Comment conseiller à des jeunes de suivre une personne qui n'a pas la Foi et qui est donc contre Lui ?

³ "Au reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans Sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de DIEU, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. **Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les Princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air**" Ep. VI, 24.

Nous le comprenons dans le combat individuel. Dans une société matérialiste et naturaliste, nous oublions que le combat politique est identique.

cédé le décalogue de Satan, la déclaration des droits de l'Homme. Il se joue entre les disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ et tous les autres. Son centre, le centre du combat est une fois encore Notre-Seigneur Jésus-Christ, non pas cette fois-ci comme Rédempteur du genre humain, mais comme Roi de la société.

Éliminant cette dimension, Maurras ne comprend pas qui est attaqué, ne comprend pas l'ennemi, et en conséquence, il ne peut envisager la véritable solution. **La solution n'est pas un roi, n'est pas la monarchie. Elle n'est même pas QUE la monarchie chrétienne.** Elle est dans **le choix du gouvernant.** Pour Maurras, un d'Orléans ! Pour nous, **SON Lieutenant**¹. Pour Maurras, un roi choisi par les électeurs, pour nous un roi choisi par **Lui, le DIEU Tout-Puissant**². Pour nous **un chef n'ayant en vue que la gloire de DIEU et le salut de ses sujets**, pour Maurras et ses fidèles un roi rétablissant Versailles et qui, comme Louis XIV, n'aura que le souci de sa gloire. Pour nous un roi ayant compris la liturgie du sacre : **combattre les ennemis visibles et invisibles** de la chrétienté. Et pour Maurras... ?

Maurras a les apparences de la vérité, mais pour un catholique, il a **TOUT FAUX**. Agnostique, il reste naturaliste : il lui manque l'action principale, l'action décisive, en fait la seule grande action : la prière. Agnostique, il élimine, car il ne la comprend pas, **LA VOLONTÉ DE DIEU : RÉGNER SUR LA FRANCE ET PAR LA FRANCE SUR LE MONDE**. Pis, il refusera cette volonté, il s'en moquera (*ta théocratie*³ ! comme me le reprochait avec raillerie un indémodable maurrassien tordu), il combattra Ses partisans, il cherchera à occulter les écrits des vrais Maîtres, il y parviendra avec les ennemis du nom de chrétien pendant plus de cent ans. (Si l'école maurrassienne est combattue, l'école antilibérale, elle, est occultée, parce que haïe). Quant aux disciples maurrassiens, - bourgeois ou de fausse noblesse souvent ou pis encore, de noblesse d'empire, cette noblesse révolutionnaire -, ils agiront pareillement, même les clercs, même en 2002. Observez, regardez : qui enseigne, diffuse, choisit, fait connaître sérieusement le Cardinal Pie, Mgrs Delassus, Gaume, etc. ? Qui se moque d'eux ? Qui ne les cite jamais ou presque ?

Une fois de plus s'applique la consigne de Notre-Seigneur : *Qui n'est pas avec Moi, est contre Moi*, Matt. XII, 30.

Faux maître, Maurras ne comprend pas la **démonologie** et pollue les intelligences, bien souvent, d'une façon irréversible, rendant ses fidèles limités⁴, inintelligents⁵, aveuglés, obstinés dans l'erreur, par manque d'humilité ; avec lui, ces derniers **concilient l'erreur et la vérité**. Dans ceux, dits catholiques, on ne retrouve que des chrétiens de la deuxième classe d'hommes, "...acharnés à CONCILIER la lumière avec les ténèbres et LA VÉRITÉ AVEC L'ERREUR" (Pie IX, 21-5-1874), ceux qui sont parfaits, ceux qui parlent toujours de la faute des autres, ceux qui sont plus attachés aux biens de la terre qu'à leur Foi, ceux qui dans leur *Pater*, pensent plus à demander à DIEU d'augmenter et protéger leur patrimoine⁶, les gens du : *oui, mais...*, du : *non, peut-être...* etc, etc.

¹ R.P. Ayroles, *La vraie Jeanne d'Arc*, tome IV, éd. Gaume, 1890, pages 216-234 : les plus belles pages d'Ayroles. Suite à la déposition de Jean Paquerel, confesseur de Jehanne, professeur de philosophie et de théologie à Tours, Ayroles fait les commentaires fondamentaux suivants :

"Le roi de France est dans le dessein de DIEU : **locum tenens Regis cœlorum qui est REX FRANCIAE**. Si le LieuTenant a droit au respect dû à Celui dont il tient la place, **il n'a de droit que pour faire observer la loi de Celui qu'il remplace, ET TOUTE SA FORCE EST LÀ**. S'il l'oublie jusqu'à ne pas reconnaître le suzerain, il devient félon. Toute la mission de la Pucelle dans sa signification la plus haute est là.

"Le sang ne donne droit à la LieuTenance que lorsqu'il est vivifié par une âme qui en reconnaît le plus essentiel devoir, la dépendance du Roi des Cieux, l'obligation de régner en Son Nom et pour Lui. Considérer le sang royal d'une manière purement matérielle, c'est ne pas connaître la signification du mot, lui enlever son sens élevé, pour le ravalier à une signification animale ; car, matériellement considéré, il n'est que cela. Voilà pourquoi, entre l'enseignement de Jehanne et **la légitimité** professée par l'école gallicane, il y a la distance de la terre au ciel, du Christianisme à l'idolâtrie. Le droit divin du sang matériellement considéré est une idolâtrie réprouvée par la foi et la raison ; il en est le **renversement**".

Nous sommes dans un monde complètement différent de celui de Maurras.

² - *"Mais alors jusqu'où allons-nous devoir remonter pour échapper à cette glissade ?"*

- "Il faut, si l'on veut trouver un terrain solide, remonter jusqu'au Sacre de Clovis par saint Remy, à Reims, le jour de Noël 496. C'est là que **la race de nos rois a été DÉSIGNÉE PAR DIEU** qui a envoyé une huile céleste pour servir désormais de sacramental pour le Sacre. C'est à ce moment-là que **DIEU a fondé une autorité temporelle chrétienne pour être le rempart et l'épée de la Sainte Eglise**. C'est jusque là qu'il faut remonter pour trouver une base ferme de raisonnement". Jean Vaquié, *Lecture et Tradition* n° 126.

³ Lire à ce sujet le remarquable ch. V du livre IV dans *Jehanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France*, du R.P. Ayroles. Il est étonnant d'observer combien certains maurrassiens ont une haine, le mot n'est pas trop fort, de la **théocratie**.

⁴ Et paresseux. Interrogez des maurrassiens : *Honnêtement, quels livres de Maurras avez vous lus ?* Vous serez surpris de découvrir qu'ils n'en ont pratiquement lu aucun. Les maurrassiens sont en général des hommes qui causent, qui vivent dans des cercles fermés prétentieux et incultes, qui lisent des articles de journaux et qui sont très superficiels. C'est avant tout un milieu de BLM (bourgeois, libéraux, mondains), nostalgiques et paresseux. Pour eux la politique prime, la religion et la Foi sont secondaires, au service de leurs chimères politiques.

⁵ Il y a l'intelligence naturelle, et l'intelligence don du Saint-Esprit. *Intelligere* : lire au-dedans.

Voir *Traité du Saint-Esprit* de Mgr Gaume, T. 2, le très important chapitre XXXII sur la question de l'intelligence.

⁶ Dans une société chrétienne, on savait qu' "Il n'y a qu'un seul propriétaire qui est Dieu, créateur et souverain maître de toutes choses. Le riche n'est que le dépositaire, que le gérant d'une partie des biens de Dieu, et la fortune qu'il ne détient qu'à titre de dépositaire, il doit, non en jouir selon son caprice et sa fantaisie, mais en user selon le précepte divin" (St

Le catholique, ayant compris que la Révolution est un châtime, cherche à connaître les raisons qui ont mérité une punition aussi grave et qui, plus de 200 ans après, dure encore. Ayant lu le cardinal Pie, *Les Pourquoi de la guerre mondiale* de Mgr Delassus, il sait ! Il sait quels en sont les responsables : les élites (évêques, rois, noblesse). Il connaît ceux qui ont tout détruit : les ennemis du nom chrétien (voir *La conjuration antichrétienne*). Il sait qui, seul, restaurera la société chrétienne : Notre-Seigneur Jésus-Christ (voir Théotime, Ayroles, Delassus). Il sait combien il faut demander pardon, combien il faut devenir un vrai chrétien. Il sait que le Règne grandiose du Sacré-Cœur demande des chrétiens soumis à la volonté de DIEU en tout.

En dehors de cela, tout est faux, tout est mensonge. Il y aura quelques vérités éparses, mais mélangées à des erreurs gravissimes. Tout combat s'appuyant sur les hommes, sur un homme, sera vain. Depuis 1789, aucun succès ! Un tel échec devrait faire réfléchir ! Même pas !

Maurras et ses disciples attendent tout des hommes. Donc, ils chercheront le nombre et s'appuieront sur les combinaisons humaines, y compris le vote. Ce vote est le seul acte de la démo(n)cratie. Dans une société en ordre, il n'y avait que le **Gouvernant** et les **gouvernés**. La politique, qui constitue la troisième partie de la morale¹, est l'art de gérer la cité. Cet art, comme tout art, demande une énorme compétence et des grâces spéciales (données par le Sacre). C'est le fait des gouvernants, et d'eux seuls. L'homme est fait pour être gouverné, non pas pour gouverner. L'observation de tous les jours le confirme.

En France, de par la volonté divine, le gouvernant est **le roi : un roi choisi par DIEU, un roi de droit divin**. L'aristocratie fait exécuter les ordres royaux ; elle est parfois, mais rarement, vraiment gouvernante. Elle est, comme tout le reste de la nation, gouvernée, et tous ne font jamais de politique au sens moderne. Chacun à sa place assume le plus vertueusement possible ses devoirs d'état, personnels, familiaux, sociaux. C'est bien suffisant. La société a fonctionné ainsi pendant 1300 ans environ.

La société chrétienne avait le souci du salut du plus grand nombre. La société moderne fondée sur la démo(n)cratie cherche à damner le plus grand nombre. C'est le dernier souci des maurrassiens.

La Révolution a fait croire - et fait toujours croire - aux gouvernés qu'ils sont devenus gouvernants. C'est la **pseudo-politique** si bien vue par le Vénérable Holzhauser. Les gouvernés n'ont jamais eu aucun pouvoir, hors celui permis par les loges, mais on les oblige à s'exciter à longueur d'années sur une prise de pouvoir future ou sur une participation à la vie politique. Le seul acte qui leur est imposé, car il n'y en a pas d'autre, est celui de voter². Voter, non pas comme sous la chrétienté pour tel candidat très précis, mais aujourd'hui pour le candidat choisi par un parti, souvent inconnu de l'électeur. Car les gouvernés ont été divisés en parties et les vrais gouvernants, qui sont inconnus et occultes, créent et tiennent chaque partie par des partis. Et les élus sont tenus. Ils obéissent, non pas à leurs électeurs, mais aux chefs de leur parti. S'ils désobéissent, ils n'ont plus l'investiture nécessaire lors de l'élection suivante. Les partis sont, bien sûr, dirigés par les financiers. Ce qui fait que depuis deux cents ans le vote ne sert à rien. Tout est mensonge. Le seul vrai pouvoir est celui des financiers. **Le vote n'est qu'une communion au système démo(n)cratique.**

Aux arguments de raison, s'ajoute l'argument historique : plus de 200 ans d'échec prouvent qu'en aucun cas la solution ne se trouve dans les urnes. Ce sera pourtant le combat principal des maurrassiens pour rétablir leur d'Orléans (!).

Pire, les esprits sont tellement déformés que des maurrassiens catholiques³, veulent faire croire que le pouvoir temporel est le pouvoir des laïcs, et que le pouvoir spirituel est le pouvoir des clercs, alors que le pouvoir temporel est celui du Gouvernant, le Roi, le pouvoir spirituel est celui des évêques unis au Pape. Avec de telles erreurs, **d'esprit révolutionnaire**, "on" passe son temps à écrire des articles et des livres complètement inutiles. On rentre bien dans le système démo(n)cratique moderne qui oblige à ne penser qu'à cette inversion : **de gouvernés devenir des gouvernants**. C'est la **pseudopolitique : bêtise et orgueil**.

De tels esprits, fidèles maurrassiens, en arriveront à écrire des blasphèmes comme : **la Révolution n'a pas TROUVÉ DE PLUS GRANDS ALLIÉS DEPUIS DEUX SIÈCLES QUE LES HOMMES D'ÉGLISE, Y COMPRIS CERTAINS PAPES, de par leurs erreurs politiques, et leurs interventions dans ce domaine, concrétisées par des successions de ralliements**⁴. C'est inique !

Thomas d'Aquin). Il en est tout autrement depuis la Révolution. Bien souvent même les clercs ont un attachement révolutionnaire aux biens : C'est à moi, j'en fais ce que je veux.

¹ La morale se divise en trois parties : - l'éthique qui est la morale personnelle ; - l'économique qui est la morale familiale ; - la politique qui est la morale sociale. La politique est donc évidemment liée à la morale. Il faut être **d'esprit révolutionnaire** pour séparer la politique de la morale.

² Si l'on vole, on est un voleur. On aura beau faire tous les discours pour s'excuser, expliquer son acte, on est un voleur. De même, si on vote, on est un démo(n)crate. On aura beau faire tous les discours pour dire qu'on est contre la démocratie, on est démo(n)crate.

³ Un maurassien catholique : est-ce possible ?

⁴ Adrien LOUBIER DE BONNET DE VILLER, *Sous la Bannière*, n° 99, janvier 2002. Alors que les Papes furent les seuls (quels sont les autres ?) barrages **efficaces** aux raz-de-marée révolutionnaires ! Lire *L'Église Romaine en face de la Révolution* de Créteineau-Joly.

De tels articles sont odieux ! Dignes de son ancêtre, anobli par Napoléon, après s'être fait remarquer comme officier au siège de Rome, ce qui lui a mérité comme tous les officiers de Napoléon et comme leur Maître d'être **excommunié** ce jour là, ceci explique peut-être la haine constante de ce Maurassien (vrai descendant de révolutionnaires, comme les d'Orléans !) pour les Papes. Ce type d'hommes est inconvertissable, car il a fait le péché irréversible contre le Saint-Esprit, allant contre la Vérité connue et contre la Chaire de Vérité. Ces hommes ne méritent que les poubelles de l'histoire.

Qui n'est pas avec Moi est contre Moi (Matt, XII, 30). Avec Maurras, on n'est pas pour le Règne du Sacré-Cœur, on est même un **obstacle** à ce Règne. A chacun son choix !

Analysons plus en détail, au risque de nous répéter, les principaux choix de Maurras.

1° **Sa monarchie : un d'Orléans**. Cinq remarques :

a) Qui choisit le prétendant ? Maurras. Nous sommes dans le système révolutionnaire, où le gouverné choisit le gouvernant. Les troupes doivent suivre le prétendant choisi par Monsieur Maurras.

b) Un d'Orléans ! un d'Orléans ? un descendant de celui qui a voté la mort du Lieutenant de DIEU, le seul qui a *fait frémir toute l'Assemblée quand il a voté la mort*. Quel blasphème ! quelle parodie ! Cela seul suffirait à vomir Maurras.

c) Et cette monarchie, est-ce bien la monarchie très chrétienne, seule admissible pour un vrai chrétien français ? Est-ce bien un Lieutenant du Christ que l'on veut voir régner ?

On est obligé de constater que si, pour nous, un auteur comme le Marquis de La Franquerie est la référence par son ouvrage *La Mission Divine de la France*, les maurrassiens non seulement évitent de citer et l'auteur et le livre, mais, comme nous l'avons maintes fois constaté, ne cachent pas en privé le mépris qu'ils en ont.

d) Et cette victoire monarchique doit être acquise par le parti fondé par Maurras, par les moyens démocratiques. Finalement, **l'A.F., c'est le parti royaliste dans le système démo(n)cratique**.

e) Souvent, surtout aujourd'hui, les troupes qui défendent Maurras sont non des *serviteurs des serviteurs de DIEU*, mais des personnages hautains, méprisants, prétentieux, suffisants, arrogants, dédaigneux, insolents, souvent de fausse noblesse, libéraux, mondains, bourgeois, plus attachés à leur patrimoine et à leurs prétentions, fondées ou non, qu'aux devoirs chrétiens. Quelques braves types donnent le change, mais la clientèle générale, identique à celle des châtelains du XVIII^e, ne rêve que de retrouver des châteaux et des honneurs.

2° **Son "nationalisme intégral"**¹. Créé par la Révolution (cf. le Robert), ce mot recouvre une idée révolutionnaire. Le nationalisme s'oppose par principe à l'idée même de chrétienté. Il a son origine dans le gallicanisme qui voyait dans le Pape un étranger, chef des États de l'Eglise. Pour nous, nous préférons le mot de **Patrie** dans lequel il y a la notion de **Père, le vrai Père étant DIEU et le père apparent étant Son LieuTenant, le roi**. S'il y a Père, il y a fils et frères. Le lien est donc la charité et l'amour. Dans une société en ordre ce n'est pas l'individu qui existe, mais des frères d'une même famille avec un seul Père aimé et servi.

Cette approche sociale profondément chrétienne n'est pas celle de Maurras. Elle dépasse les limites de la nation car tous les convertis de n'importe quel pays du monde, de n'importe quelle langue, étant Fils de ce Père, sont concernés. Ne disait-on pas autrefois que les étrangers ont deux patries : la leur et la France ? Est-ce possible avec le parti de l'A.F. ?

3° **"L'empirisme² organisateur"**. Les chrétiens préfèrent le réalisme thomiste³. Comment peut-on avoir le sens complet de l'expérience en éliminant le paramètre essentiel et primordial du surnaturel ? On ne peut avoir qu'une vue superficielle

¹ Le mot **nation** date de Babel. On lit à la page 9 de *l'Histoire de chacun des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé MAISTRE, disponible aux éd. Saint-Rémi :

Le nombre des 72 Disciples, que N.-S. établit d'après le nombre des peuples et des langues*, tels que les comptent *La Genèse* et l'antiquité tout entière, et également d'après le nombre des familles du peuple d'Israël et des chefs du Sanhédrin, était l'image et le prélude des 72 cardinaux de l'Eglise (Dr Sepp.). La ville de David, au temps de Jésus, avait 12 portes. Ainsi les Apôtres se tiennent-ils, pour ainsi dire, aux douze portes de la Céleste Jérusalem. Ils sont comme les 12 colonnes, les douze portes du Temple de DIEU, dont le Christ est la pierre angulaire, et les 72 Disciples sont comme les gonds, *Cardines*, de ces portes sacrées.

**La Chronique d'Alexandrie*, p. 12, compte 72 peuples ou nations dans l'univers, correspondant aux 72 langues du monde : "*Hi sunt, inquit, (72) populi, quos Dominus Deus super faciem terræ dispersit, pro numero duarum supra septuaginta linguarum*".

Par contre le mot **nationalisme** est récent. D'après Jacques Ploncard d'Assac dans son avant-propos de *Enquête sur le Nationalisme*, il fut créé en 1786 par Weishaupt (Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Londres, 1797, T. III, p. 172) pour désigner la réaction contre le cosmopolitisme maçonnique. Il est bien fils de la Révolution : *exaltation du sentiment national, attachement passionné... accompagné parfois de xénophobie et d'isolement* (Robert). Ce n'est pas chrétien.

² Empirisme : qui s'appuie sur l'expérience et non sur la théorie.

³ "Un des caractères de la philosophie thomiste est l'acceptation pure et simple des faits qui s'imposent à l'expérience. (...)

Quand on dédaigne la constatation des faits, comme indigne des spéculations philosophiques, on est exposé à perdre pied dans des observations dont rien ne peut garantir l'exactitude.

La définition célèbre de la Vérité "ADÆQUATIO REI ET INTELLECTUS" est une conséquence et une application de la méthode thomiste.

Pour connaître il faut étudier les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes ; nous ne devons pas nous en former une idée a priori. (...)

Lorsque l'idée que nous nous formons d'un objet est conforme à sa réalité, nous sommes dans le vrai : il y a équation entre la chose et l'idée qui la représente. Mais il ne suffit pas que l'équation existe, il faut que nous en ayons conscience ; cette conscience de la possession de la vérité s'opère par le jugement. Quand j'affirme que l'attribut convient au sujet, si

cielle des événements et des hommes. Les gens de l'A.F. sont limités, mutilés dans leurs observations. Ils ramènent tout à quelques discours, toujours les mêmes.

Cet empirisme naturaliste pollue gravement les intelligences, car il a pour conséquence de penser à la monarchie (et même parfois à la seule bonne) et en même temps de communier au système révolutionnaire par le vote, donc d'**être double**, ce que DIEU honnit le plus. On voit de nos jours les "*traditionalistes*" défendre la monarchie et dans le même temps voter Le Pen. On n'a rien compris. On aboutit toujours (depuis plus de cent ans, on a l'expérience et on devrait en tirer les conclusions) à des défaites électorales magistrales et on souille les intelligences, on les infecte du virus révolutionnaire. De génération en génération, on forme des chrétiens de plus en plus révolutionnaires. Avec Maurras trois générations furent perdues, avec Le Pen une de plus.

4° "**Pays légal, pays réel**" ; là encore, fausse approche. Il y a les vrais chrétiens et les autres. Voilà les deux camps. L'idée même du concept "pays légal et pays réel", est une chimère, une idée de style *Signe de Piste*.

5° "**Politique d'abord**". Non. La politique n'est pas l'affaire du commun des hommes. La politique est un art qui demande des artistes particulièrement doués. Et ces artistes n'ont pas besoin d'être nombreux. Un seul suffit, mais... **choisi par DIEU**. Il faut le Lui demander, Le supplier, et donc **prières d'abord, prières conformes à la volonté de DIEU**, tout le reste étant donné par surcroît.

6° "**Réforme intellectuelle et morale**". Mais où va-t-on la chercher : un peu dans l'Eglise ; pas trop quand même puisqu'on accepte toutes les religions ; un peu partout pour le reste : Taine, Renan (!), Nietzsche (!), Stendhal, Proudhon, Auguste Comte, etc. mélangés au *Syllabus*... N'importe qui, n'importe quoi.

7° Ses ennemis : **les "quatre états confédérés"**. Et Satan ?

Je répète : Et Satan ? Le seul, le véritable ennemi. Les autres ennemis ne peuvent être compris sans leurs attaches et soumissions à leur chef. Le combat qui ne se situe pas au niveau naturel, mais au niveau surnaturel, requiert la vie intérieure, l'état de grâce donc la prière, la réception des sacrements. Ce n'est ni la science, ni la réflexion qui priment, c'est la méditation.

8° Son état-major : (relire son collaborateur le plus efficace, Louis Dimier¹) quelques très rares bons catholiques, mélangés à de faux nobles, à des agnostiques, à des viveurs, à des athées, à des mondains et surtout à des libéraux. Je le répète, beaucoup de ses disciples sont des libéraux, mêlant l'erreur et la vérité, et c'est ce que Notre-Seigneur supporte le moins.

9° Sa clientèle : peu de lecteurs sérieux. Demandez à un maurrassien s'il a quelques œuvres de Maurras. Il sera très fier de dire oui. Demandez-lui quelques minutes après ce qu'il a lu de Maurras, vous découvrirez qu'il n'en a rien lu ou presque. La plupart des partisans ne lisent que des articles et causent, surtout. Comme les révolutionnaires, ils pensent que dire c'est faire. Observez leurs œuvres : elles ne vont pas bien loin.

Les quelques élites qui ont un peu plus travaillé étalent leurs prétentions, leur arrogance qui devient vite leur seule défense quand ils sont en présence de ceux qui ont vraiment travaillé. Ils esquivent alors très vite ces derniers.

mon affirmation est conforme à la réalité et si j'ai constaté cette conformité, non seulement je suis dans la vérité, mais de plus je sais que j'y suis. C'est pour l'intelligence, l'état parfait, *perfectio intellectus*, dit saint Thomas, *est verum ut cognitum*. (I, q. XVI, a.1) Maumus, *Les Modernistes*, p. 176. Livre à rééditer.

¹ Le portrait qu'il trace du chef de l'Action française est peu flatteur :

"Quant à la facilité avec laquelle s'est accompli mon départ, concevez bien qu'il y a chez Maurras trop **d'entêtement** et trop **d'orgueil** pour qu'il s'en soit aperçu. A ses yeux je suis certain de rester l'homme qui a voulu s'en aller. Il n'a pas pu comprendre que, m'ayant mis dehors de l'administration à coups de pied (il n'y a pas d'autre mot), je ne sois pas resté là où il voulait bien me laisser, où il me faisait la justice (à ses yeux) de vouloir que je restasse. Je devais entrer dans ses raisons, ignorer son incompétence, voir dans son ininformation une garantie de liberté d'esprit supérieure (et) puisqu'il y avait mis de la vivacité (comme il a bien voulu s'en accuser) l'oublier en considération de notre amitié ancienne. **Maurras n'a aucun cœur, ne ressent d'amitié pour personne**. Tous ses ménagements ne sont que ceux de l'esprit. Comme dans la circonstance la question se posait entre sa conception de la vie, qui est le désordre, l'inexactitude, le gaspillage et l'effort raisonnable pour limiter tout cela, il n'a pas pu admettre un instant que j'eusse raison. Rien donc ne pouvait le retenir".

"Quant à l'absence de toute autre résistance, elle ne peut étonner que ceux qui croient à la façade de l'Action française, d'une république gouvernée par des égaux.

"En réalité, **Maurras seul gouverne**. Des chefs apparents ne subsistent auprès de lui que moyennant une insouciance parfaite de l'ensemble de l'entreprise. Daudet ne s'intéresse qu'à ses espions, Bainville qu'à ses articles, Vesins à rien du tout. Pujo a un petit train d'intrigues et de polémiques qui suffit à remplir son temps encore plus gaspillé que celui du maître. J'étais seul avec Maurras à m'intéresser à toute l'Action française. Il le reconnaissait lui-même".

C'était à Louis Dimier que Maurras avait dit : "Avec votre religion il faut que l'on vous dise que depuis 1800 ans vous avez étrangement sali le monde" (*Vingt ans d'AF*, p. 30). Maurras avait aussi un profond mépris pour la monarchie de droit divin : "**A d'autres le vieux droit divin, solennelle sottise des courtisans inintelligents du passé**" Revue de l'AF n° du 1-7-1900. Au moins c'est clair !

10° Son mot d'ordre après 1918 : **Prenons le pouvoir même d'une façon légale.**

Maurras rentrait par le vote, le seul acte démo(n)cratique, dans le système révolutionnaire. Il ne combattait plus, n'attaquait plus la démocratie à laquelle il se ralliait. L'arrêt d'un vrai combat était définitif. C'était accepter les règles du jeu imposées par la Révolution, devenir par **un parti** (le parti royaliste) **une partie** du système. C'était accepter le mensonge démo(n)cratique. C'était rentrer dans le camp de l'adversaire, *le menteur et le Père du mensonge* (Jean, VIII, 44).

C'était surtout refuser le plan de DIEU enseigné par les vrais contre-révolutionnaires. C'était polluer les intelligences, et si gravement, que ceux qui ont communiqué par le vote au système, n'en comprennent plus la nocivité. On observe qu'une telle démarche est en général irréversible.

Oui, l'intelligence est pervertie, car l'homme perd son unité, il devient **double**¹. Il se veut contre-révolutionnaire et il accepte le jeu révolutionnaire ; il se veut antidémocrate et participe au seul acte de la démocratie, le vote ; il se veut chrétien et il s'interdit d'appliquer ce que Jésus-Christ veut ; il se veut catholique et il participe par la vie politique, élément lié à la morale (la troisième partie de la morale), avec pour chefs des agnostiques, des athées, des libéraux ; il est obligé de mutiler son sens religieux pour accepter l'union sacrée.

Les autres, particulièrement les républicains, agissent de même, mais, la nouveauté, c'est que maintenant ceux qui se veulent les meilleurs catholiques composent eux aussi avec le système. La sanction est souvent la même : la Foi devient seconde et n'est pas transmise dans toute sa pureté à la génération suivante. Remarquez combien les descendants des vieilles familles maurrassiennes ont perdu la Foi et militent dans n'importe quel mouvement politique.

11° Cette perversion contre l'unité de l'être a pour conséquence de ne pas être oui, oui - non, non, mais oui, peut-être - non, mais. Ces êtres ne savent pas appliquer le principe fondamental de la philosophie : **le principe de non-contradiction**². Ils ne peuvent avoir une notion pleine et fidèle de la Vérité. Il y a toujours chez eux un mélange d'éléments contradictoires, aussi bien dans la pensée que dans l'action. L'approche maurrassienne fabrique des générations de personnes incapables même de saisir la Vérité³.

12° La contrefaçon du message et de l'enseignement de **Jeanne d'Arc**, si importants de leçons pour les bons combattants des ennemis du nom chrétien. Le Père Ayroles, historien de la cause de canonisation, l'avait prévu et prédit. Jeanne, c'est l'envoyée du ciel pour obtenir que Jésus-Christ soit roi de France. L'A.F. en fera seulement une sainte libératrice au service de la cause nationaliste.

13° Enfin, l'élimination du règne de Miséricorde, le **Règne du Sacré-Cœur**. Avec Maurras nous irons jusqu'au bout du désespoir et de la violence. Il ne dira ni ne répétera jamais que *Quand DIEU ne règne pas par les bienfaits de Sa présence, Il règne par les méfaits de Son absence.*

On comprend pourquoi l'abbé Augustin Lémann, dans *Le dénouement de la persécution*, en 1886, annonce qu'un petit nombre, **un tout petit nombre**, ne trahira pas, restera fidèle. Seuls ceux qui refusent tout libéralisme, tout compromis, à l'exemple de notre Reine et de notre Roi, peuvent comprendre.

LE BILAN

Maurras et l'A.F. école de pensée ?

Maurras et l'A.F. école d'action ?

Non et **NON**.

Le bilan est négatif. **Il n'a pas fait reculer la Révolution d'un pouce.** Il y a même **coopéré** en étant une fausse anti-thèse. La Révolution a besoin d'une opposition connue, tenue, stérile, pour faire avancer ses plans. Maurras n'a pas formé de vrais contre-révolutionnaires. Il a même occulté, caché, étouffé, les vrais anti-révolutionnaires, les vrais antilibéraux, l'école antilibérale. Ou il récupère les jeunes générations qui se devraient d'être catholiques ou il les annihile. Souignons qu'il en est de même aujourd'hui.

¹ Voir plus loin, le chapitre "Chrétien ou marrane".

² Rappelons ce **principe fondamental** :

- **sous sa forme métaphysique : une même chose ne peut à la fois et sous le même rapport, être et ne pas être ;**

- **sous sa forme logique : il est impossible d'affirmer et de nier à la fois une même chose sous le même rapport.**

³ Il n'y a qu'un antidote : le chapitre XXIV du *CATHOLICISME DANS L'ÉDUCATION* de Mgr GAUME : "En un mot, **TOUT ICI-BAS EST UNITÉ ET TRINITÉ** : tout ce qui existe est un, et toute unité résulte d'une trinité de causes ; tel est le principe générateur de toutes choses ; telle est la loi universelle, à la conservation, à l'accomplissement de laquelle tout doit concourir, parce que de là dépendent la conservation et le perfectionnement des êtres. Telle est donc aussi **LA GRANDE VÉRITÉ** à constater, à développer, à mettre au niveau de toute intelligence venant au monde philosophique. Il ne faut pas croire qu'en poursuivant ce but, la philosophie poursuive une chimère ou simplement une vérité belle sans doute, mais purement spéculative. Non, elle ne court pas après une chimère, puisqu'elle cherche ce qui est nécessairement dans le monde ; le résultat auquel elle aspire n'est pas non plus un résultat sans utilité pratique ; c'est au contraire **LA VÉRITÉ LA PLUS IMPORTANTE ET LA PLUS PRATIQUE** qu'il soit possible d'imaginer". Mgr GAUME développe ensuite, par de multiples exemples, cette notion d'unité et de Trinité. C'est remarquable. Disponible aux éditions Saint-Rémi.

Il faut de vrais chrétiens, ni mous ni doubles, et seulement de vrais chrétiens pour combattre et vaincre la Révolution satanique, des chrétiens qui comprennent cet enseignement de l'Évangile s'appliquant particulièrement à Maurras :

Nul ne peut servir deux Maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Matth. vi, 24.

Nous avons trop souvent observé chez les maurrassiens catholiques (?) un attachement désordonné à Maurras et un mépris (transformé en haine chez les maurrassiens non catholiques) pour tout opposant à Maurras. Il n'y a qu'une explication : ce passage de l'Évangile.

Sachons en tirer la leçon.

V. LA SEULE VRAIE ET COMPLÈTE SOLUTION CONTRE LA RÉVOLUTION.

SEIGNEUR, À QUI IRIONS-NOUS, VOUS SEUL AVEZ LES PAROLES DE LA VIE ÉTERNELLE, Jean, vi, 68.

Oui, il y a des Maîtres qui ont compris l'enjeu chrétien, qui ont compris le combat de la Révolution contre l'enjeu chrétien, qui ont bien analysé cette Révolution et qui ont enseigné la seule solution à nos maux : c'est **L'ÉCOLE ANTILIBÉRALE**. Persécutée, elle devenait introuvable. Elle existait cependant. Pour ces auteurs pas 1% d'arsenic, pas une mauvaise page. On peut les déguster sans souci.

Maurras ne les citera pas, même ceux qui seront ses contemporains, comme Mgr Jouin, Mgr Delassus ou Théotime de Saint-Just ! Ce silence est révélateur. Aujourd'hui encore les maurrassiens ne les citent pas¹.

C'est un miracle d'avoir redécouvert ces auteurs, de les avoir sortis du tombeau. C'est un miracle voulu par DIEU, qui exige pour nous des devoirs, des devoirs redoutables. Et nous disons, fermement :

**MAURRAS, TOURNONS LA PAGE,
IL Y A BEAUCOUP, BEAUCOUP MIEUX.
IL Y A LA VÉRITÉ, NON PAS PARTIELLE, MAIS COMPLÈTE.**

A chacun des points soulignés dans la partie précédente, il y a une réponse des auteurs antilibéraux, toujours plus remarquable, plus profonde, très surnaturelle et donc complète.

Il faut d'abord **refaire une génération vraiment convertie, formée dans les trois puissances de l'âme : mémoire, intelligence, volonté, par ces vrais Maîtres**. Refaisons des intelligences antilibérales, aimant DIEU plus que tout, bien convaincues que sans Lui on ne peut **RIEN** faire, ne s'appuyant que sur Lui, haïssant toute erreur, combattant les vrais ennemis de notre foi, de nos âmes, de nos familles, de notre société. Ce fut déjà en 1890 l'analyse qu'en fit le P. Aubry :

"Ce qu'il nous faut, ce sont des chrétiens et des prêtres radicaux dans le bien. Lorsque les idées régnantes, les désertions et les scandales, auront enlevé à l'Église la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille, si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera gagné, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irréprochable d'une nouvelle société.

"Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange, sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Évangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle ! Elle se répandrait partout, occuperait les positions sacerdotales, comme des postes militaires où elle doit faire sentinelle et combattre, saupoudrerait en quelque sorte la société et lutterait avec ce bel ensemble contre l'erreur. Certainement elle vaincrait, à moins que l'Écriture n'ait menti en disant : Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra (I Joan., v, 4).

"On dit souvent : "Les hommes manquent !" Je n'en crois rien ; CE SONT LES PRINCIPES QUI MANQUENT, et il y a toujours assez de chair humaine. La France est trop féconde pour manquer d'hommes ; quand on a les bons principes, on fait des merveilles avec quelques hommes. Notre-Seigneur a précisément voulu, par le choix des apôtres, prouver que la pauvreté d'hommes n'est pas un obstacle, mais une ressource souvent, toujours même, moyennant des principes.

"LE MAL, C'EST QU'IL Y A DES HOMMES, BEAUCOUP D'HOMMES, MAIS PEU DE PRINCIPES".

J.-B. Aubry, *Essai sur la Méthode des Études Ecclésiastiques en France*², 1890, 1^{ère} partie, p. 265.

Étudions, méditons, appliquons les enseignements des auteurs fondamentaux, comme Mgr Gaume, Mgr Delassus, le Cardinal Pie, Théotime de Saint-Just, Mgr Jouin, le R.P. Ayroles, les abbés Lémann, Don Sarda. Leurs œuvres sont maintenant disponibles.

Pour eux **tous**, au non (N - O - N) de la Révolution, au Jésus-Christ hors-la-loi, il n'y a qu'une seule réponse sociale possible : **qu'il règne**.

Et **QU'IL RÈGNE SUR LA FRANCE ET PAR LA FRANCE SUR LE MONDE**.

¹ J'avais fait découvrir à Adrien Loubier de Bonnet de Viller et lui avait fait éditer Mgr Delassus et Théotime de Saint-Just. Maurrassien, jamais il ne les a cités dans sa revue et dans ses livres, pas plus que les autres antilibéraux.

² Étudiez sa vie (par Mgr Fèvre) et ses œuvres. Docteur en philosophie, élève de l'éminent Cardinal Franzelin, il comprit vite qu'aucune restauration n'était possible en France sans un **grand châtement purificateur** pour la France. Il comprit que les élites, même au XIX^e, étaient inconvertissables car imprégnées de faux principes. Il en fut de même au XX^e avec les pseudo élites formées par l'école maurrassienne. Puisse le XXI^e mériter la conversion de quelques élites formées par l'école antilibérale !

Il n'y a qu'une devise, - qui claque comme un drapeau - :

JÉSUS-CHRIST ROI DE FRANCE.

**AU NON
RÉPOND
LE NOM¹**

VI. CONCLUSION

C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes Mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres, Jean, xiv, 35.

Rappelons-nous le fameux enseignement de saint Pie X, le 13 décembre 1908 :

"...**De nos jours, plus que jamais, la force principale des mauvais, c'est la lâcheté et la faiblesse des bons, et tout le nerf du règne de Satan réside dans la mollesse des chrétiens** ... Aussi à votre retour, vénérable frère², vous direz à vos compatriotes que s'ils aiment la France, ils doivent aimer DIEU, aimer la foi, aimer l'Eglise, qui est pour eux tous une mère très tendre, comme elle l'a été de vos pères.

"Vous direz qu'ils fassent trésor des testaments de saint Remy, de Charlemagne et de saint Louis, ces testaments qui se résument dans les mots si souvent répétés par l'héroïne d'Orléans : **"VIVE LE CHRIST QUI EST ROY DES FRANCS !"**

"A CE TITRE SEULEMENT LA FRANCE EST GRANDE PARMIS LES NATIONS ; À CETTE CLAUSE DIEU LA PROTÉGERA ET LA FERA LIBRE ET GLORIEUSE ; À CETTE CONDITION ON POURRA LUI APPLIQUER CE QUI, DANS LES LIVRES SAINTS, EST DIT D'ISRAËL : "QUE PERSONNE NE S'EST RENCONTRÉ QUI INSULTÂT CE PEUPLE, SINON QUAND IL S'EST ÉLOIGNÉ DE DIEU".

"CE N'EST DONC PAS UN RÊVE QUE VOUS AVEZ ÉNONCÉ, VÉNÉRABLE FRÈRE, MAIS UNE RÉALITÉ.

"JE N'AI PAS SEULEMENT L'ESPÉRANCE, J'AI LA CERTITUDE DU PLEIN TRIOMPHE.

"...Je suis affermi dans cette certitude... par l'intercession de Jehanne d'Arc qui, vivant dans le cœur des Français, récite aussi sans cesse au Ciel la prière : "Grand DIEU, sauvez la France !"

Nous sommes obligés de remarquer combien saint Pie X avait une connaissance approfondie de la vraie France. **En quatre noms : saint Remy, saint Charlemagne, saint Louis³, sainte Jehanne d'Arc, il montrait quels étaient les vrais et seuls maîtres que nous devons suivre.**

Saint Pie X, un an avant, lors du consistoire du 18 décembre 1907 avait déjà dit ces paroles :

"Tous les catholiques de France doivent regarder avec affection Reims et Marseille, car, si Marseille reçut le premier germe de la Foi que lui apportait la parole venue du Golgotha, encore toute chaude du sang de Jésus-Christ, Reims vit proclamer solennellement le **règne du Christ sur toute la France par le roi Clovis**, qui, ne prêchant que par son exemple, amena les peuples qui le suivaient à répéter d'une seule et même voix : **"Nous renonçons aux dieux mortels, et nous sommes prêts à adorer le DIEU immortel prêché par Remy !"** C'était une preuve de plus que **LES PEUPLES SONT TELS QUE LE VEULENT LEURS GOUVERNEMENTS**".

Quand on lit : "Ce n'est pas un rêve, mais une réalité", puisse chaque Français comprendre l'importance d'un tel message. Quand on lit : "Je n'ai pas seulement l'espérance, j'ai la certitude"... ces mots prononcés par une telle bouche qui, ce jour-là parlait "avec vigueur et majesté, comme le Christ parlait", on sait vraiment quelle est la seule marche à suivre pour un chrétien et un Français, quelle est la seule vraie démarche politique qui mène au plein triomphe⁴.

Que penser alors des maîtres, des chefs, des restaurateurs, des prétendants, des écrivains, des historiens, des journalistes, des bulletins qui oublient un tel message ? Qu'il est vraiment navrant de les voir tout essayer, tout suivre, sauf le Christ Roi de France ! Ne se rangent-ils pas dans le camp de ceux dont le seul drapeau est : *"Nous ne voulons pas qu'Il*

¹ Que Votre **Nom** soit sanctifié !

En Son **Nom**, les nations mettront leur espérance. Matth, xii, 21.

Tout ce que vous demanderez au Père en mon **Nom**, Je le ferai. Jean, xiv, 13.

Quiconque invoquera le **Nom** du Seigneur sera sauvé. Actes, ii, 21.

Et le salut n'est en aucun autre ; car il n'y a pas sous le ciel un autre **Nom** qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. Actes, iv, 12.

C'est pourquoi DIEU L'a souverainement élevé, et Lui a donné le **Nom** qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au **Nom** de Jésus **tout** genou fléchisse dans les cieux, **sur la terre** et dans les enfers. Phil. ii, 9-10.

Si vous êtes outragés pour le **Nom** du Christ, heureux êtes-vous, parce que l'Esprit de gloire (ou de puissance), l'Esprit de DIEU repose sur vous. I Pierre, iv, 14.

Tu n'as pas renié Mon **Nom** (Apoc. ii, 13).

² Il s'adresse à Mgr Touchet.

³ Saint Louis dans son Testament : Si DIEU vous fait **la grâce** d'être Roi.

Louis XVI dans le sien : Si mon Fils a **le malheur** d'être Roi.

Quelle différence ! Quelle perte de la Foi !

Le désir de procurer le bonheur de la patrie doit l'emporter sur la crainte des peines qui accompagnent la royauté. Un prince doit regarder comme une grâce le rang qui le met en état de se sacrifier.

⁴ Triomphe : **victoire éclatante sur tous ses ennemis.**

règne sur nous" ? Luc XIX, 14. Car qui n'est pas avec Lui est contre Lui. Tous ceux qui ne veulent pas de "ce titre seulement" : "Vive le Christ qui est Roi des Francs" sont dans l'Erreur et sont des ennemis.

Merci à la Rome enseignante, merci au saint Pape saint Pie X de nous avoir montré "la réalité du plein triomphe". Puisseons-nous en être définitivement convaincus. Puisseons-nous **abandonner toute autre solution**.

La vraie question qui se pose n'est pas : êtes-vous pour ou contre Maurras ?
mais : **Êtes-vous pour ou contre le règne de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ? Et que POUR LUI SEUL ?**
A vous de répondre.

Demain ce sera le Règne du Sacré-Cœur, Règne tant promis ! Cela ne sera possible qu'avec de grands chrétiens. Devenons de grands chrétiens dignes de servir un si grand Roi. Mais pour cela :

TOURNONS LA PAGE DE MAURRAS, IL Y A BEAUCOUP, BEAUCOUP MIEUX.



ANNEXE I

TROIS ÉCOLES¹

...Après le châtement révolutionnaire, on vit s'élaborer **trois sortes de réactions** pour essayer de revenir à une société en ordre, deux connues, la troisième moins, celle dite, **L'ÉCOLE ANTILIBÉRALE**.

Elle commence à *Mirari Vos* (1832) et finit à la mort de saint Pie X (1914). Depuis 20 ans une petite équipe² l'a redécouverte avec beaucoup de difficultés et d'obstination, ressortant du tombeau pas moins de 200 personnes, clercs et laïcs de très grande qualité, auteurs de 1500 ouvrages de première importance sur 70 thèmes essentiels. Combattue, conspuée, étouffée, enterrée, et même ridiculisée, l'école antilibérale semble avoir travaillé en vain.

EH BIEN ! NON. Cette école, la seule vraiment et complètement catholique et contre-révolutionnaire gagnera. Tout lui donne raison, et demain tout sera jugé et condamné à son aune.

Ces écrits font la joie des quelques privilégiés qui les lisent et se passionnent pour cette œuvre. Quand ils comparent les discours de ces vrais maîtres, armés des meilleurs principes, avec ceux des autres écoles, ils sont étonnés par la différence de qualité dans l'analyse, le jugement, les solutions. Maurras, par exemple, leur paraît maintenant un enfant brouillon, vaniteux, médiocre et inintelligent. Ils ont compris que les deux autres écoles étaient très limitées et surtout stériles. Elles l'ont prouvé depuis 200 ans.

Dans une société en ordre il n'y a que **le Gouvernant** et **les gouvernés**. La politique, qui est la troisième partie de la morale³, est l'art de gérer la cité. Cet art, comme tout art, demande une énorme compétence. C'est le fait des gouvernants, et d'eux seuls. **L'homme est fait pour être gouverné, pas pour gouverner** (l'observation de tous les jours le confirme). Chacun à sa place assume le plus vertueusement possible ses devoirs d'état, personnels, familiaux, sociaux. C'est bien suffisant.

En France, de par la volonté divine, **le gouvernant est le roi. Un roi choisi par Dieu**. L'aristocratie (l'élite) fait exécuter les ordres royaux ; elle est parfois (mais rarement) vraiment gouvernante. Elle est comme tout le reste de la nation, gouvernée, et tous ses membres ne font jamais de politique au sens moderne. La société a fonctionné ainsi pendant 1300 ans environ.

La Révolution a fait croire (et fait toujours croire) aux gouvernés qu'ils sont devenus gouvernants. C'est la *pseudopolitique*⁴. Les gouvernés n'ont jamais eu aucun pouvoir, mais on oblige tous ces gouvernés à s'exciter à longueur d'années sur une prise de pouvoir future ou sur une obligation de participer à la vie politique. Le **seul acte** qui leur est imposé, car il n'y en a pas d'autre, est celui de **voter**⁵. Voter, non pas comme sous la chrétienté pour tel candidat très précis et bien connu, mais aujourd'hui pour le candidat choisi par un parti.

¹ Extraits, augmentés, de la préface de L-H Remy pour l'ouvrage de maître Godbout, *L'Orgueil et la déchéance de la vieille France et de la nouvelle France*, disponible aux Editions Saint-Rémi.

² Cette équipe a le projet de faire connaître ses découvertes, mais manquant de tous moyens, la réalisation tarde. Elle demande de l'aide.

Surtout, au contact de ces maîtres, elle essaie d'acquérir l'esprit antilibéral - ce qui est difficile dans notre monde -, d'où l'importance qu'elle donne aux *Exercices de saint Ignace* prêchés par un prêtre vraiment antilibéral.

³ La morale se divise en trois parties :

- l'éthique qui est la morale personnelle ;
- l'économique qui est la morale familiale ;
- la politique qui est la morale sociale.

La politique est donc évidemment liée à la morale. Il faut être d'esprit révolutionnaire pour séparer la politique de la morale comme l'enseigne Bonnet de Viller dans *Sous la Bannière*. Enfin, la morale est inséparablement liée à la théologie.

⁴ cf *Interprétation de l'Apocalypse par le Vénérable Barthélémy Holzhauser*.

⁵ Si l'on vole, on est un voleur. On aura beau faire tous les discours pour s'excuser, expliquer son acte, on est un voleur. De même, **si on vote, on est un démo(n)crate**. On aura beau faire tous les discours pour dire qu'on est contre la démocratie, on est démo(n)crate.

Car les gouvernés ont été divisés en parties et les vrais gouvernants actuels, qui sont inconnus et occultes, créent et tiennent chaque partie par des partis. Et les élus sont tenus : ils obéissent, non pas à leurs électeurs, mais aux chefs de leur parti. S'ils désobéissent, ils n'ont plus l'investiture nécessaire lors de l'élection suivante.

Les partis sont bien sûr dirigés par les financiers. Ce qui fait que depuis deux cents ans le vote ne sert à rien. Tout est mensonge. Le seul vrai pouvoir est celui des financiers¹. Et ce sont les mêmes financiers pour tous les partis. Le vote n'est qu'une communion au système démo(n)cratique².

Aux arguments de raison, s'ajoute l'argument historique : 200 ans d'échec prouvent qu'en aucun cas la solution ne se trouve dans les urnes.

Pire, les esprits sont tellement déformés qu'on veut faire croire que le pouvoir temporel est le pouvoir des laïcs, et que le pouvoir spirituel est le pouvoir des clercs, alors que le pouvoir temporel est celui du Gouvernant, le Roi, le pouvoir spirituel, celui des évêques unis au Pape. Avec de telles erreurs (d'esprit révolutionnaire) on passe son temps à écrire des articles et des livres dangereux. On rentre bien dans le système démo(n)cratique moderne qui oblige à ne penser qu'à cette inversion : de gouvernés devenir des gouvernants. C'est la *pseudopolitique* : bêtise et orgueil.

L'ÉCOLE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE est plus connue. Elle est plutôt intellectuelle, s'attachant aux problèmes philosophiques, à la pseudo formation intellectuelle d'une élite³ qui rêve et ne fait rien de plus que lire et parler. On la retrouve surtout dans les milieux universitaires parisiens et les salons de province. Ses membres se réunissent une ou deux fois l'an et après quelques discours, parfois intéressants, se donnent rendez-vous à la prochaine. Ils se croient contre-révolutionnaires⁴ !

La dernière école fait plus de bruit. Elle pourrait s'appeler **L'ÉCOLE ACTIVISTE**. Elle **parle** d'action politique. Elle en parle, mais ne fait rien (parce que l'ennemi en place a tout verrouillé et lui empêche toute véritable action). Elle en parle surtout depuis cent ans. Elle n'a pas vu depuis, que son "action" était impuissante et que dans les faits, elle était limitée à une petite troupe de lecteurs, de causeurs, de colleurs d'affiche. Les quelques rares élus qu'elle a parfois, n'ont aucun pouvoir et n'en auront jamais⁵. De meetings en réunions, elle entretient quelques troupes dans un rêve de prise du pouvoir au plus haut sommet, rêve éternellement déçu.

Cette école comprend les diverses troupes⁶ des partis dits de droite, l'Action Française, les différents groupuscules royalistes, la Cité Catholique et les petits groupements qui en sont issus, etc. Ne connaissant pas les principes ou ne les approfondissant pas, ils s'en prennent aux mauvais effets des décisions révolutionnaires, et vont ainsi de défaites en défaites. Tout tourne autour de petits bulletins et de projets de formation d'une élite, qui demain... !

Le pouvoir en place s'en sert et s'en moque complètement.

L'ÉCOLE ANTILIBÉRALE n'est apparemment pas plus efficace, mais elle a compris qu'on ne doit pas rêver d'action politique, puisque **le problème politique ne peut être résolu par les gouvernés** (même les élus n'ont aucun pouvoir). Elle sait que le problème politique n'est qu'une affaire de **gouvernants**, une affaire entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Satan.

Et qui choisit le Gouvernant ? Qui choisit le candidat à l'élection ? Tout le problème est là.

Ses disciples savent que la Révolution cache ses vrais gouvernants, insaisissables donc et donc impossible à renverser, derrière des présidents, ministres, députés, élus postiches, sans aucun pouvoir. Dans la démo(n)cratie tout est mensonge. Et nos milieux, mal formés, manipulables par des chefs bien souvent liés au vrai Pouvoir, ne s'en prennent toujours qu'aux apparences. La meilleure preuve en est qu'ils refusent l'enseignement des vrais maîtres et n'ont de cesse que de combattre – et avec quelle violence ! - ceux qui voient clair. Nous en sommes témoins et victimes.

Ils ne sont pas démo(n)crates. Ils n'ont pas la prétention de **choisir** un gouvernant, même un prétendant. Ils attendent un roi désigné par Dieu et non par eux. Ils savent quels sont les vrais amis, les vrais ennemis. Ils ont compris la trahison des Bourbons et le juste châtement de Dieu.

Et il y a enfin les arguments surnaturels.

¹ Seuls les financiers ont du pouvoir : 350 Américains (?), intouchables, détiennent plus de 50 % des biens mondiaux, soit 350 Américains = 6 milliards d'hommes. Alors ? Soulignons que **la société la plus secrète est la société anonyme**.

² Avant Notre-Seigneur il fallait plier le genou devant Baal, aux premiers temps chrétiens il fallait brûler un grain d'encens, aujourd'hui il faut voter. Tous ces gestes sont des **communions au système**. Ils prouvent que **leurs adeptes acceptent les règles imposées par les maîtres de l'heure**. Les vrais chrétiens les refusent.

³ Elle fait référence à une liste de maîtres précise, très réduite et discutable : de Maistre, Bonald, Taine, Renan, La Tour du Pin, Chateaubriand, Blanc de Saint-Bonnet, etc. Jamais elle ne citera Mgr Delassus.

⁴ Loin d'être des antilibéraux qu'ils n'aiment guère, ils appartiennent à la deuxième classe d'hommes, très bourgeois mondains.

Leur dernière parution dans *Aventures de l'Histoire*, dossier n° 12, septembre 2002, consacrée à Maurras en est une confirmation.

⁵ Ma génération a été excitée et s'est excitée sur l'élection de **Bernard Romain Marie Anthony**. Trente après **quel est le résultat ?** Le problème politique sera particulièrement étudié dans mon prochain livre, *La Démo(n)cratie*. C'est mécanique et verrouillé !

⁶ Elles aussi ne sont pas antilibérales mais du type deuxième classe d'hommes.

La société chrétienne avait le souci du salut du plus grand nombre¹. La société moderne fondée sur la démo(n)cratie cherche à damner le plus grand nombre.

Pour cela, **la Révolution** mit **Jésus hors-la-loi**. A ce mot d'ordre, il n'y a qu'une réponse : **le Christ-Roi de France**, réponse qui correspond au message de sainte Jeanne d'Arc, de sainte Marguerite-Marie, du Cardinal Pie, de saint Pie X, etc. **Seul le NOM triomphera du NON.**

Il est Roi de France. Il veut régner sur la France et par la France sur le monde. C'est Lui qui choisira **Son** Grand Monarque, **Son** LieuTenant.

Donc pour cette école, aucune compromission avec toute tentation politique. Ce ne pourrait qu'être du *pseudopoliticisme*. Pour ces catholiques un seul devoir politique : prier Dieu pour que **Son** Nom soit sanctifié. Ainsi, **Son** Règne pourra arriver, et nous pourrons vivre dans un monde où **Sa** Volonté sera faite.

Ils croient aux deux étendards, à la lutte entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Satan, et donc au complot². Ils savent reconnaître que la démo(n)cratie est le système politique de Satan, et qu'il n'y a qu'une seule solution possible, concrète, efficace, promise, le **Règne du Sacré-Cœur par Son Lieutenant. Il faut une puissance divine pour abattre cette Révolution**. Ils savent que Notre-Seigneur, jaloux de Sa gloire, régnera, Lui et Lui seul, malgré tous Ses ennemis.

Ils ne font donc pas moins, pas plus d'actions que les autres ; mais ils savent que les autres, s'ils parlent d'action, se mentent et mentent aux Français, car ils n'en font aucune vraiment efficace. C'est impossible.

En outre ils n'ont aucune illusion, mais réalistes, ils proposent **la seule action véritablement efficace : par la prière, demander à Dieu la solution de Dieu**³.

Ils savent qu'**Il veut régner sur la France et par la France sur le monde** (Mgr Delassus), et que Le Tout-Puissant n'agira et ne triomphera que lorsque la qualité et la quantité de prières seront suffisantes.



ANNEXE II

RÉPONSE À DEUX OBJECTIONS SOUVENT RÉPÉTÉES POUR DÉFENDRE MAURRAS

LE BIENHEUREUX PIE X SAUVEUR DE LA FRANCE
par CHARLES MAURRAS
LE TESTAMENT DE CHARLES MAURRAS⁴

¹ Rappelons que toute l'histoire du monde est de remplacer au ciel, les anges déchus par des élus et que notre propre histoire est de finir élus ou damnés. La fin du monde arrivera lorsque cette substitution sera achevée.

Pour nous faire **damner** le démon nous attaquera de **deux façons** : par **la triple concupiscence** expliquée par saint Jean (I ép., II, 16) et par **l'erreur socialisée**.

Si la première manière est bien connue, étudiée, combattue, la seconde l'est moins. Et pourtant elle conduit à la damnation certainement plus d'âmes que la précédente, laissant dans l'erreur des pays entiers et parfois depuis de très nombreuses générations.

Oui, les erreurs socialisées, c'est-à-dire les fausses religions, les fausses philosophies, les faux enseignements, les faux gouvernements, les faux systèmes politiques, les faux systèmes économiques, financiers, monétaires, commerciaux, les mauvaises guerres, facilitent la damnation du plus grand nombre.

Combien de Français vivent en état de grâce ? Sur 60 millions d'habitants sont-ils 100 000 ? 10 000 ? 1 000 ? Dieu seul le sait, mais qui oserait nier que dans cette société multiraciale et multireligieuse mise en place depuis le Concile Vatican II, Satan règne en maître ? Sa puissance est telle qu'on ne voit personne pouvant le combattre efficacement.

Les pays passés à une fausse religion ne sont jamais retournés à la vraie. **Le processus est irréversible**. L'histoire le prouve (une seule exception, l'Espagne : Saint Jacques le Majeur, désespéré de ne convertir personne, eut la grâce de voir apparaître, au Pilar, la Très Sainte Vierge Marie qui lui fit la promesse que jamais la Foi ne disparaîtrait complètement dans ce pays : c'est le seul pays qui après avoir été musulman, a pu revenir à la foi catholique.

Tous les pays tombés sous le joug musulman, tous les pays qui ont apostasié pour le protestantisme, tous les pays communistes, tous les pays dirigés par la franc-maçonnerie (même la France), tous les pays bouddhistes, etc... , etc... , voient des conversions individuelles (qui ont souvent beaucoup de mal à tenir), mais dans l'ensemble sont dans l'impossibilité de reconsidérer, après leur apostasie, une vraie conversion sociale à la Vérité.

L'exemple le plus récent est donné par la religion conciliaire, ennemie de la religion catholique. Ceux qui ont connu la religion catholique et qui voudraient rester catholiques dans les structures conciliaires, perdent peu à peu la vraie Foi. On en a des exemples tous les jours. Ceux qui n'ont pas connu la religion catholique, malgré leur volonté de la pratiquer, errent sur de nombreux points graves. Ils sont en général œcuménistes, charismatiques, et donc ne sont pas catholiques.

² Pour bien comprendre ce problème, deux livres, s'imposent : *La conjuration antichrétienne (le temple maçonnique vou-lant s'élever sur les ruines de l'Eglise Catholique)* de Mgr Delassus et *Le Traité du Saint-Esprit* de Mgr Gaume. Maîtres-livres. Éditions Saint-Rémi.

³ Lire, méditer et faire lire *La Mission posthume de Sainte Jeanne d'Arc* par Mgr Delassus, *Jeanne d'Arc sur les autels et la Régénération de la France* par le Père Ayrolles, *La Mission Divine de la France* par le marquis de La Franquerie et *La Royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après le Cardinal Pie*, du Père Théotime de Saint-Just, Éditions Saint-Rémi.

⁴ Titre du bandeau qui entourait ce livre. Édité en janvier 1953 après sa mort (16/11/1952), ce fut son dernier livre.

Ce livre est difficile à trouver et même très rare. On se demande pourquoi ?

La première réflexion qui ressort de sa lecture est celle d'une tromperie. **CE N'EST PAS L'APOLOGIE DE SAINT PIE X QUE FAIT MAURRAS, MAIS C'EST L'APOLOGIE DE MAURRAS À PARTIR DE RÉFLEXIONS VRAIES OU FAUSSES QU'AURAIT FAITES SAINT PIE X.** Rappelons-nous que le programme politique de Maurras est considérablement différent de celui préconisé par saint Pie X.

D'autre part, deux confidences semblent bien forcées. Elles sont trop souvent citées pour que l'on n'y réfléchisse pas avec attention.

1° "**Je bénis son œuvre, elle aboutira**". DIEU sait combien cette phrase de saint Pie X est répétée et combien on essaie d'en faire découler une justification de l'œuvre de Maurras. Relisons donc avec attention les p. 52 et 53¹ qui relatent l'entretien accordé par saint Pie X à la mère de Maurras en 1911 :

" - **Ne parlez pas à votre fils de ce que je vais vous dire**
...Ne lui en dites jamais rien.
...MAIS JE BÉNIS SON ŒUVRE.

Il se tut, pour ajouter :

- **ELLE ABOUTIRA.**

Tel fut le trésor que ma mère emporta de Rome. **Elle ne m'en fit jamais part.**

Pendant les onze années qui lui restaient à vivre, elle n'y fit aucune allusion.

...J'eus la clef du mystère **huit jours après sa mort, survenue le 5 novembre 1922. Deux amies à qui elle s'était confiée, me donnèrent le secret** des paroles pontificales : *mon œuvre a été bénie de Pie X. Elle aboutira.* J'avais la prophétie et la bénédiction de ce Bienheureux".

Tels sont les faits racontés par Maurras, mais des questions se posent :

- Pourquoi saint Pie X demande-t-il de ne pas en parler ? S'il considérait que l'œuvre de Maurras devait aboutir, on ne comprend pas bien ce silence exigé de sa mère !!!

- D'autant plus que son œuvre n'a jamais abouti (cent ans de stérilité) et ne pouvait pas aboutir. Mettre un d'Orléans, descendant de réicide, comme roi de France, LieuTenant de Jésus-Christ, vrai Roi de France ! Quelle parodie ! Quelle caricature ! Quelle honte ! Quel blasphème !

Et saint Pie X le savait, lui qui dans le discours fameux - non pas secret mais public - du 13 décembre 1908 avait rappelé aux Français la solution du plein triomphe. On est loin des tripatouillages de l'AF.

- Sa mère qui ne devait pas en parler², ne jamais rien dire, l'a quand même confié à deux amies.

- Cette **confiance secrète, si importante**, a été transmise à Maurras par deux amies³ (dont il ne donne pas les noms) huit jours **après** la mort de sa mère !!! Ce secret, on doit le croire sur parole !

- Et tout cela a été transmis par Maurras onze ans **après** ; **après** la mort de saint Pie X, **après** la mort de sa mère, **après** la mort des deux confidentes !!!

- Et tout cela nous est transmis **après** la mort de Maurras !!!

Cela fait **beaucoup d'après**. On veut bien faire un gros effort pour avaler une telle prophétie, mais cinquante ans après... !!! ? ? ? Est-on chez *Astérix* ou chez des gens sérieux ?

2° Page 55 un autre éloge fait par saint Pie X est difficile à croire : "**Et dites-lui qu'il est un beau défenseur de la foi**". Cette confiance fut faite fin juillet 1914, quelques jours donc avant la mort de saint Pie X !!! ? ? ? N'avait-il pas d'autres soucis alors que la guerre de 1914 commençait ?

Nous savons ce qu'est un "beau défenseur de la Foi" quand on lit le bref de saint Pie X à Mgr Delassus ou les nombreux brefs pontificaux à Mgr Gaume⁴. Où est le bref à Maurras ?

Tout cela ne semble pas très sérieux : ou inventé ! ou interprété ! mais dans tous les cas, **exploité outrageusement** depuis.

Il est surprenant de voir que ces deux passages sont le **fonds de commerce des clercs maurrassiens**. C'est quand même un peu court pour en faire un maître!



ANNEXE III

VERSAILLES

¹ Passage tapé à l'identique, in extenso, sauf soulignés en gras.

² **Pourquoi d'ailleurs ? une telle confiance, aussi importante, si elle est vraie, aurait dû être proclamée. Elle le fut d'ailleurs depuis, puisque sans arrêt on nous la cite. Pourquoi saint Pie X ne l'a-t-il pas déclarée lui-même ?**

³ Certainement "*adoratrices de Maurras*", style "*adoratrices de l'abbé de Nantes*" ?

⁴ Il est peut-être celui qui en a le plus reçu au XIX^e siècle.

"Pendant trente ans **LA COUR DE LOUIS XIV FUT UN THÉÂTRE PUBLIC DE FORNICATIONS ET D'ADULTÈRES**, de fornications et d'adultères transformés en titres de noblesse, d'honneur et de gloire, comme les incestes du Jupiter païen. Le Jupiter français, à l'exemple du Jupiter grec, peupla son olympe de ses bâtards et de ses prostituées, que les courtisans et les poètes durent adorer comme des dieux et déesses (...) Les bâtards adultérins furent légitimés par leur père et mariés à des princes et princesses du sang, comme pour **ABÂTARDIR DE TOUTE MANIÈRE LA RACE DE SAINT LOUIS ET PAR ELLE LE RESTE DE LA NATION**. L'abâtardissement **commença par la noblesse** ; outre qu'elle prostituait au roi ses filles et ses femmes, elle produisit de son sein et pour son usage plus d'une courtisane honteusement célèbre ; telle fut Ninon de Lenclos, formée à la vie épicurienne par son propre père, et dont un des bâtards, devenu amoureux d'elle, se tua de désespoir ; telle encore Claudine de Tencin, religieuse sortie du cloître, dont un des bâtards fut d'Alembert, l'un des coryphées de l'incrédulité moderne. Chez la première de ces courtisanes on vit **se prostituer les noms les plus illustres de France...**"

Abbé Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, Paris, 1872, éd. Gaume, T. XIII, p. 583.

Dans cette Cour, et par elle, Louis XIV eut le culte de sa personne porté à l'adoration journalière, de son lever à son coucher (id. p. 723). Même à la chapelle, cette adoration continuait. La Bruyère a écrit : *Les grands forment un vaste cercle au pied de l'autel et paraissent debout, le dos directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers le roi (...) paraissant l'adorer* (id. p. 725).

C'est dans cette Cour que Louis XIV a entrepris **une foule de jeunes libertins horriblement débauchés et adonnés à tous les vices**. Madame de Maintenon a dit : *Ils ne font que boire, se vautrer dans la débauche et tenir des propos obscènes*. (id. p. 727) *Les courtisans se ruinaient par le luxe, le jeu ou par le service du roi* (id. p. 727). On y jouait au lansquenot et à toutes sortes de jeux. Saint-Simon a raconté que dans une nuit le roi perdit des millions et qu'il demanda au réveil s'il était encore roi.

Cette **nouvelle Babylone** mère de la prostitution et de toutes les vilenies de la terre (Apoc. XVII, 5) ne sentait pas bon (id. p. 730). *L'air y était troublé par les exhalaisons de plusieurs centaines de chaises d'affaires* (toilettes, lieux d'aisance) *ou par le relent d'ordures déposées dans des recoins*. (id. p. 729) Détails qui prouvent jusqu'où la dégradation de l'être humain fut poussée à Versailles : *La chaise d'affaires était un lieu honorable...* Être admis auprès du roi séant en sa chaise était un privilège conféré par brevet, le brevet d'affaires. (id. p. 729).

"Le roi ne ménagea pas non plus la dépense en vies humaines. La fièvre sortie des terres remuées pour élargir par des terrassements l'étroite butte primitive, pour creuser le canal et l'étang des Suisses, pour amener la rivière d'Eure aux fontaines, **tua des hommes par milliers**. Saint-Simon rapporte que, dans le camp où logeaient les travailleurs de l'aqueduc de Maintenon, il fut défendu, sous les plus grandes peines, d'y parler des malades, surtout des morts que le rude travail et plus encore l'exhalaison de tant de terres remuées tuaient".

"À Versailles, en 1678, une sorte de peste sévissait : Le roi veut aller samedi à Versailles, écrit Madame de Sévigné : mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on remporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des charrettes pleines de morts ; on cache cette triste marche pour ne pas effrayer les ateliers et pour ne pas décrier l'air de ce favori sans mérite".

En 1687, deux commissaires, Henri d'Aguesseau et Antoine Lefèvre d'Omersson, furent chargés d'une enquête dans deux pays qui n'étaient pas les plus malheureux, le Maine et l'Orléanais.

Ils y ont trouvé, disent-ils, "Un mal général (...) la pauvreté des peuples" et ils le prouvent par des faits : "Nous avons vérifié que tout partout le nombre de familles a diminué considérablement (...) Que sont-elles devenues? La misère les a dissipées : elles sont allées demander l'aumône, et ont péri ensuite dans les hôpitaux ou ailleurs (...) Les maisons qui sont tombées en ruine dans les villages et dans les villes ne se relèvent point (...) il n'y a plus guère de paysans qui aient du bien propre (...) Les paysans vivent de pain fait avec du blé noir ; d'autres, qui n'ont même pas de blé noir, vivent de racines de fougères bouillies avec de la farine d'orge ou d'avoine et du sel (...) On les trouve couchés sur la paille ; point d'habits que ceux qu'ils portent qui sont fort méchants ; point de meubles, point de provisions pour la vie ; enfin tout y marque la nécessité".

Des étrangers signalent à leurs gouvernements les maux du royaume de France. Tout au long du règne, les ambassadeurs de Venise répètent le même témoignage.

En 1660 : "Si Paris et la Cour offrent une perspective toute d'or et de délices, l'intérieur des provinces est une sentine d'indigence et de misères".

En 1664 : "Les provinces sont ruinées par la pauvreté du menu peuple qui souffre moins du poids excessif des tailles que de l'avidité des partisans".

En 1680 : " A Paris, on ne peut voir l'état nécessaire du peuple de France ; c'est dans les provinces qu'apparaissent la misère et la détresse des peuples accablés par les charges sans nombre et par les logements de gens de guerre auxquels ils sont obligés de faire face, quoique réduits à la mendicité".

"Il est vrai, ajoute l'ambassadeur, que ce qui nuit à tout autre prince tourne au profit de l'heureux monarque ; car les hommes contraints par la pauvreté de trouver de quoi subsister, se résolvent à s'enrôler dans les armées royales, et plus le pays est misérable, plus les armées se trouvent de recrues..."

Le philosophe anglais Locke a remarqué, dans un voyage qu'il a fait en France, l'année 1676, que le paysan "est broyé sous le poids des impositions mal réparties (...) la plupart des bourgs, dit-il encore, se composent de maisons si mal bâties, si délabrées, qu'en Angleterre on ne nommerait pas ces bourgs des hameaux..."

Même Colbert qui pressurait la vieille France pour payer les folles dépenses du roi a fini par écrire : "Ce qu'il y a de plus important et ce sur quoi il y a plus de réflexion à faire, c'est la misère très grande des peuples. Toutes les lettres qui viennent des provinces en parlent". (id. p. 309, 310, 311)

"La **misère générale**, la mortalité qui sévit surtout en 1693, 1694 et surtout en 1709, et qui dans le Périgord seul fit périr, suivant l'Intendant, le quart des habitants ; puis les grandes disettes, les froids terribles et les maladies contagieuses, mal soignées, la néfaste influence du système de la milice qui ne frappe que les paysans les plus pauvres, bref toutes ces causes diminuèrent la population du royaume" (id. p. 979).

Maître Dominique Godbout, *L'orgueil et la déchéance de la vieille France et de la Nouvelle France*, éd. Saint-Rémi. Préface de L-H Remy.

Voilà le prix de l'orgueil. **On a préféré la gloire du Roi à celle de Dieu, oubliant que Dieu est jaloux de Sa Gloire** (Exode, xx, 5 ; Deut. iv, 24 ; v, 9).

Au siècle suivant les scandales empireront. Voici un portrait peu connu de celle qui sera l'égérie des philosophes :

LA POMPADOUR

"(Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), **favorite** de Louis XV, née à Paris en 1721, morte à Versailles en 1764. Elle était **filie naturelle** d'un syndic des fermes, Lenormand de Tournehem, et de la femme d'un munitionnaire aux armées. Sa mère était une **femme de petite vertu**.

"Le fermier, néanmoins, dota richement sa fille. Antoinette Poisson eut des maîtres de littérature, de beaux-arts, et profita à merveille de leurs leçons. **Elle fut élevée pour devenir la maîtresse du roi, protégée par la finance à laquelle elle devait rendre des services**. Grande, bien faite, la physionomie d'une mobilité insaisissable, le teint d'une blancheur éclatante, avec d'admirables cheveux châtain clair ; au moral, intelligente, ambitieuse au-delà de toute expression, froide et rouée, elle parut avec éclat dans le monde de maltôtiers (employés du fisc) qui était le sien, avant que Lenormand de Tournehem lui fit épouser son propre neveu, Lenormand d'Étioles (1741).

"Le château d'Étioles (ou d'Étiolles) était proche de la forêt de Sénart, où Louis XV allait souvent chasser. M^{me} d'Étioles vit le roi, et voulut être favorite. Elle suivit les chasses en voiture, provocante dans sa toilette et ses allures. Le roi l'avait aperçue plusieurs fois, sous divers prétextes. Après la mort de M^{me} de Châteauroux, elle réussit à le retrouver à un bal masqué de l'Hôtel de Ville ; son manège et ses coquetteries cette fois eurent plein succès. Quelques entrevues eurent lieu à Versailles et à Paris. Ce n'était, de la part du roi, qu'un caprice ; mais M^{me} d'Étioles voulait mieux. Louis XV la fit installer dans l'appartement de M^{me} de Mailly.

"D'Étioles reçut finalement une ferme générale, puis la ferme des postes, et se tint tranquille. Le règne de la Pompadour (elle reçut en 1745 le titre de **marquise**, en 1752 celui de **duchesse**, en 1756 le poste de **dame d'honneur** de la reine) était commencé. Sa faveur ne devait subir qu'une éclipse de quelques jours, au moment de l'attentat de Damiens (1767). Ce fut **un règne véritable, le règne du cotillon**, dit Frédéric II, car la nouvelle favorite voulut et sut gouverner, sinon bien, du moins longtemps.

"Elle eut le talent de **dominer l'apathique Louis XV**, d'abord par les sens et par le cœur puis - car sa beauté passa vite, et elle dut se résigner à subir les infidélités du roi, avant, a-t-on dit, de les provoquer et de les diriger à son profit - par l'esprit, en se rendant nécessaire quand elle ne fut plus toujours agréable.

"Elle le promena, l'intéressa, **l'amusa** dans les châteaux qu'elle construisit ou fit aménager : Bellevue, Choisy, l'Ermitage de Versailles, Ménars, la Celle, Montretout, où elle accumula à grands frais les meubles de Boulle, les porcelaines de Saxe, les "magots" de tout genre, les spécimens les plus curieux de l'art oriental, à côté des manifestations élégantes et un peu maniérées de ce qu'on a appelé plus tard l'art Pompadour. Elle fit créer la Manufacture de Sèvres, protégea les artistes et les littérateurs : Bouchardon, Carle Van Loo, Marmontel, Bernis, Crébillon, Duclos, Helvétius, Quesnay. Voltaire lui dédia Tancrède. C'est le côté brillant de son influence.

"Car celle-ci, en dehors des questions d'art, fut **déplorable. Avide et prodigue**, elle **dissipa** grâce au jeu des acquits au comptant, **l'argent du Trésor**.

"Elle **ne laissa approcher du roi que ses créatures** : Rouillé, Saint-Florentin, Puisieux, Bernis, Berryer, Soubise, d'Argenson, Machault. Exception faite pour le duc de Choiseul elle ne couvrit de son appui, pendant la guerre de Succession d'Autriche et la guerre de Sept ans, que des diplomates médiocres et des généraux sans valeur. Séduite par les flatteries de Marie-Thérèse qui, dit-on, l'avait appelée **cousine**, et celles de Kaunitz, elle fit accepter par le roi l'alliance autrichienne, en faveur de laquelle toutefois d'autres raisons militaient. On a exagéré d'ailleurs son rôle en politique extérieure.

"Elle mourut en possession encore, extérieurement, de tout son crédit, à Versailles, où elle avait voulu qu'on la transportât. Le roi la regretta. Elle avait contribué à **discréditer le régime**, malgré ses qualités personnelles. Mais ce fut M^{me} du Barry qui, quelques années plus tard, la remplaça. On vit la différence".

Larousse du XX^e siècle en six volumes.

Voilà ce qui a mérité le châtimement de la Révolution. On comprend les messages du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie. Est-ce un retour à cette monarchie - tant défendue par les maurrassiens -, que nous voulons ?

La réponse est évidente.

ANNEXE IV

QUELLE SOLUTION ?

Voici le final de la conclusion du livre remarquablement intelligent de M. **Hugues Petit**, historien des idées politiques, des institutions et des faits sociaux, **L'Église, le Sillon et l'Action Française**. Très documenté, courageux, posant bien les problèmes, il mériterait une plus large diffusion (disponible aux Nouvelles Éditions Latines et à DPF).

"Tragédie, en effet, que cet épisode de la vie de l'Église, car seule la conversion de MAURRAS aurait pu éviter le déclin postérieur à 1926. Or, la condamnation prononcée, cette conversion n'était plus possible.

"Tragédie, également, qui résulte de la réaction paradoxale des mouvements condamnés. Le Sillon s'est soumis, alors qu'on reprochait, à juste titre, à sa doctrine, d'affaiblir l'autorité. Contre toute attente, il a donné, au moins en apparence, un magistral exemple d'obéissance. L'Action Française, qui, elle, n'avait cessé d'exalter l'autorité en général et celle de Rome en particulier, présenta, à l'inverse, l'image de la révolte. Par sa conduite, le Sillon a racheté, aux yeux de beaucoup, sa doctrine. Par son comportement, l'Action Française a discrédité son discours, chez nombre de ses partisans, particulièrement dans la hiérarchie.

"Pouvait-il en être autrement ? Il est évidemment impossible de réécrire l'histoire, mais, comme à la fin de toute tragédie, on ne peut s'empêcher de s'interroger. Un autre dénouement était-il impossible ? La soumission de MAURRAS n'aurait-elle pas eu des conséquences décisives pour l'Église de France ? En s'inclinant, n'aurait-il pas démontré son attachement naturel, à défaut d'être surnaturel, au catholicisme ? N'aurait-il pas ainsi apporté le plus cinglant démenti à la principale critique de la hiérarchie ? S'il est clair que pareil sacrifice ne pouvait avoir de sens pour un agnostique, on se doit de constater que les maurrassiens catholiques n'eurent pas la vision surnaturelle qui les aurait conduits, avec leur chef, au sacrifice suprême : celui de l'intelligence.

"La soumission de l'Action Française aurait donné à la doctrine des monarchistes une sorte de consécration, au sens le plus fort du terme. Cela n'eût peut-être pas suffi pour en assurer le succès, mais aurait alors disparu, sans doute, la principale cause de leur échec.

"Il aurait fallu que l'Action Française se soumit... mais tout dans la façon d'engager et de conduire le procès, rendait cette soumission impossible. On aurait voulu tendre un piège à l'Action Française en vue de la discréditer qu'on n'eût pu mieux faire.

"Dès lors, quels qu'aient été les arrangements ultérieurs - l'absolution de PIE XII, la rencontre autour du gouvernement du Maréchal PÉTAINE - l'affrontement laisserait des traces indélébiles. Aujourd'hui encore la seule référence à l'Action Française vaut presque excommunication.

"On comprend, bien sûr, le sentiment d'injustice ressenti par les maurrassiens, lorsque les coups de crosse commencent à pleuvoir. On ne peut nier, pour autant, que leur attitude, en cette occurrence, résultait d'une erreur capitale d'appréciation. Non pas, sur le jugement et ses attendus, mais sur les conséquences de la rébellion, comme, du reste, Charles MAURRAS en est convenu plus tard. Ce qu'un pouvoir légitime aurait pu se permettre, au nom du salut de la Patrie, une ligue, quels qu'aient été ses mérites, n'en avait pas le droit. Elle avait tout à perdre dans la révolte. À l'inverse, une déclaration de soumission n'aurait pas eu les effets dramatiques redoutés par les ligueurs.

"En tout état de cause, ils auraient été infiniment moindres que ceux de la révolte. La réaction du Sillon le démontre. Le blâme de PIE X eut des conséquences, somme toute, peu durables, à l'échelle de l'histoire : une quinzaine d'années. Après quoi, les catholiques libéraux, forts, il est vrai du soutien politique de la société issue de 1789, ont entrepris la colonisation systématique de l'Église de France, dont les conséquences dépassèrent de loin le cadre de notre seul pays.

"Sans vouloir faire du gallo-centrisme, en effet, on ne peut nier la portée internationale de l'influence intellectuelle de notre pays. C'est de France que partent les idéaux révolutionnaires, elle reste aujourd'hui "le pays des droits de l'Homme". Après avoir fait triompher ces idéaux dans la société politique, la France a été à l'avant-garde de ceux qui luttèrent pour les faire pénétrer dans la hiérarchie ecclésiastique. Cette fois encore le mouvement est parti de chez nous, même si, depuis, d'autres nous ont rejoints, et même dépassés.

"Le Concile de Vatican II, héritier de ce mouvement, a donné droit de cité à une anthropologie jusqu'alors réprouvée par l'Église. Il est à la fois l'aboutissement de la transformation que l'on a décrite, et le point de départ d'une nouvelle ère.

"Elle était annoncée comme l'ère du renouveau et du progrès spirituel. Les résultats ont été très en retrait, certains disent aux antipodes¹. À leurs yeux, le libéralisme catholique a fait - a contrario - ses preuves, LE RETOUR À LA TRADITION S'IMPOSE.

"Qu'en sera-t-il ? L'avenir le dira, mais il est sûr que, s'il se produit, le retour à la doctrine sociale traditionnelle mise en veilleuse, certes, mais jamais abandonnée tout à fait, amènera le magistère de l'Église à rejoindre, volens nolens, bien des positions que soutenait jadis Charles MAURRAS".

Nos commentaires :

- Nous avons ici la démonstration de l'insuffisance maurrassienne. Le reproche fait 75 ans après est fondé et prouvé.

¹ Le livre témoignage de Jean-Marie PAUPERT, *Péril en la demeure*, Paris, 1979, illustre de façon très exacte ce que l'on est en train de dire : "C'est bien nous qui dès les années vingt-cinq avons remué, lancé, propagé les idées qui, pour notre malheur, triomphent aujourd'hui après avoir connu la consécration du Concile"(p. 268, souligné par Hugues Petit)

- Le passage que nous avons souligné en gras est une conclusion évidente.

Par contre la formule *le retour à la Tradition s'impose* est un vœu pieux qui soulève deux questions capitales.

- La première : Qu'est-ce que la Tradition¹ ?

L'auteur, en précisant que le Magistère de l'Eglise sera amené à rejoindre bien des positions de Maurras, tombe dans cette erreur tragique défendue par les maurrassiens : la référence n'est pas Maurras ; la référence est l'Eglise, et plus particulièrement dans son école antilibérale. Si Maurras a quelques positions intéressantes (moins, nous l'avons déjà dit, que celles des antilibéraux), les autres sont nettement insuffisantes et même mauvaises. La comparaison avec celles des antilibéraux est probante. Remettre en avant Maurras, c'est se couper de vérités essentielles. C'est propager des erreurs graves.

- La seconde : **comment se fera ce retour à la Tradition ?** Ne pas envisager ce **comment**, c'est presque malhonnête tant il est gros d'interrogations.

A la méthode maurrassienne ? : un parti ?, l'Action Française ?, des élections ?, un coup de force ?, pour mettre en place un d'Orléans ou un Louis XX, ou... ? ? ? ? GROTESQUE ! Tous les candidats connus sont corrompus. Ne pas le dénoncer, c'est encore s'exposer à des aventures insupportables.

Pour nous, en aucun cas, nous ne choisissons un prétendant. Ce serait folie et prétention. Ce serait révolutionnaire : les gouvernés choisissant le Gouvernant ! Maurras choisissant les d'Orléans ! Dramatique. Nous croyons qu'en dehors d'une autorité spirituelle des plus hautes (comme Samuel choisissant Saul et David, comme saint Remy choisissant Clovis, comme sainte Jeanne d'Arc, confirmant bien à Charles VII qu'il était fils de Charles VI et donc le vrai roi) le choix n'incombe à personne.

Nous croyons même que **ce sera le Grand Pape qui appellera le Grand Monarque. C'est toujours le pouvoir spirituel qui choisit, appelle, sacre le pouvoir temporel.**

Mais tout cela n'advient **qu'après une expiation sérieuse, qu'après une persécution rachetant toutes nos fautes.** C'est ce que dit Augustin Lémann². Le Père de Clorivière a prophétisé que DIEU n'interviendra que lorsque "*Nous supplierons le ciel, dans la rue, par nos **CRIS**, demandant pardon à DIEU*". Le Vendredi Saint Notre-Seigneur ouvrit la porte des cieux par un **CRI** effrayant³. Seul, un cri semblable obtiendra Son pardon. On en est encore loin ! Surtout si l'on en reste à Maurras !

Croyons fermement à l'enseignement de notre divin Maître : "**Cherchez d'abord LE ROYAUME DE DIEU** et Sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît" Matth. vi, 33. Un vrai chrétien retient qu'il faut chercher **D'ABORD** le Royaume de Dieu. Ce royaume s'il est de Dieu sera géré par **LA JUSTICE**, la grande vertu cardinale mal connue, mal enseignée et pourtant primordiale pour la vie sociale. Tout le reste alors sera **DONNÉ**. Nos contemporains ne recherchent que le surcroît. Ils vont de déception en déception, d'injustices en injustices. Relisons la remarquable brochure, *La peur du Pape ou le mot de la situation* (disponible aux Editions Saint-Rémi) où Mgr Gaume médite si justement cette inversion des choix, qui viole la loi de Dieu.

C'est aussi l'inversion des maurrassiens. Ils ne recherchent pas *d'abord*, ils ne recherchent pas le *Royaume de Dieu*, ils ne recherchent pas *la justice de Dieu*, ils recherchent le surcroît (sans succès depuis cent ans et sans aucune espérance de succès), car ils ne recherchent que le surcroît. Quelle impasse ! Quel égarement ! Ce n'est pas la volonté du Dieu qui nous a dit : "Sans Moi vous ne pouvez **RIEN** faire".

Non et non, ce n'est pas Maurras la référence infaillible ! Le Pape n'est pas Maurras, comme ses fidèles voudraient nous le faire croire. Certains, acharnés à *adorer* Maurras, en sont arrivés à attaquer tous les Papes pour démontrer que leur idole était le meilleur !

Non, pour nous, la référence infaillible est la Papauté catholique⁴.

BAISSEZ LA TÊTE FIERs SICAMBRES MAURASSIENS

BRÛLEZ CE QUE VOUS AVEZ ADORÉ

¹ Lire de Jean Vaquié, *Le brûlant problème de la Tradition..*

² Lire et méditer *Le dénouement de la persécution* par Augustin Lémann, « ditions Saint-Rémi.

³ Matth. xxvii, 50 et sv. : *Jésus poussa de nouveau un **grand cri**. Les effets furent immédiats : le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus... furent saisis d'une **grande frayeur**, et dirent : "Cet homme était vraiment le Fils de DIEU". Pour qu'un centurion soit saisi d'une **grande frayeur** et fasse cet aveu, ce dut être terrible. De plus, ce cri **déchira en deux le voile du temple***, depuis le haut jusqu'en bas, fit trembler la terre, fendre les rochers, ouvrir les sépulcres...*

Il était long de quarante coudées (la coudée palestinienne mesure environ 45 cm) et large de vingt, et se trouvait ainsi en rapport avec le Saint des saints, qui avait vingt coudées de large. Tissé d'or et de pourpre et orné de bordures et de franges couleur d'hyacinthe, il était partagé en soixante-douze champs ou quartiers ; il avait **l'épaisseur de la main, et se composait en tout de quatre-vingt-deux myriades de fils : **vingt mille vierges y avaient travaillé pendant une année, et il fallait trois cents prêtres pour le laver**. Telle est la tradition que nous a laissée le rabbin Siméon, fils de Gamaliel. Docteur Sepp, *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 6^e section, ch. LXII.*

⁴ A ne pas confondre avec les "papes conciliaires" de la secte conciliaire, œcuménique, charismatique et donc maçonnique.



ANNEXE V

LE VÉNÉRABLE LIBERMANN ET LA FRANCE

La fondation de trois évêchés ne put s'accomplir si heureusement, sans qu'il restât dans la commission, dans les ministères, à la nonciature apostolique, à la Propagande, et jusque dans les plus hautes régions de l'Église et de l'État, une opinion générale que le vénéré Supérieur était non seulement un **saint prêtre**, mais de plus un **administrateur exercé**, un **esprit juste, fécond et distingué, un homme de précieux conseil**, à qui Dieu n'avait refusé ni la sagesse de son caractère sacré, ni l'intelligence de sa position délicate, ni la prudence dans les affaires du siècle.

Cet ensemble de qualités extérieures et comme accidentelles, qui se trouve toujours en lui proportionné à la situation que Dieu lui faisait, nous voudrions pouvoir l'exprimer d'un seul mot, qui en désigne le caractère et la source : il avait comme un sens spécial, **le sens surnaturel**, et cela, parce qu'en toute occasion il considérait de préférence le côté surnaturel des choses et des hommes.

Cette **vue de foi** était comme un instrument délicat qui lui donnait avec justesse, dans les plus diverses occurrences, le point de vue à prendre, le véritable horizon à établir.

Ceux qui l'ont vu de près ont pu en faire souvent l'expérience; on s'étonnait qu'il fût si bien renseigné et si prompt à peser, au vrai poids du sanctuaire, ce qui se passait. **Il voyait bien, parce qu'il considérait tout en Dieu**. Même dans ses rapports avec les hommes les plus étrangers à cet ordre d'idées, comme dans ses relations administratives les plus positives et les plus matérielles, il n'était jamais à terre, ni sa foi inactive ou prise à l'improviste.

On en jugera par les réflexions suivantes qu'il écrivait quelques jours après la révolution de février (Lettre du 20 mars 1848. vol. IV, n° 173) :

"Vous me demandez ce que je pense de notre révolution. Je pense que c'est un **acte de justice** que Dieu a exercé contre la dynastie déchue, parce qu'elle a plutôt cherché son propre établissement que le bien du peuple qui lui était confié ; parce qu'elle sacrifiait à son établissement les intérêts de Dieu et de l'Église, dont elle avait une idée exacte, qu'elle reconnaissait par un sentiment intime, au moins comme devant procurer le bonheur des peuples.

"M. Guizot, tout protestant qu'il était, avait ce sentiment. De plus, tout ce qu'elle fit dans l'intérêt de la religion, était toujours dans la même vue de son établissement. **Les Bourbons de la branche aînée ont déjà mérité d'être châtiés pour leurs infidélités. Ils ont vendu l'Église par faiblesse ; la branche cadette l'a livrée par prévarication.** Je croirais que **Louis XVI a été puni pour l'orgueil de Louis XIV et pour la conduite de Louis XV**. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour subjuguier l'Église de Dieu et pour accabler leur peuple, le premier par des maux temporels, et le second par des maux moraux. Louis XVI y a gagné une belle couronne, mais **sa race a été châtiée rigoureusement**.

"La restauration a péché, au moins par faiblesse, vis-à-vis de la religion en général, et plus que par faiblesse contre l'Église, en reprenant **les orgueilleuses prétentions gallicanes de Louis XIV**. Par ces prétentions, le pouvoir temporel cherchait à se rendre **maître de l'Église de Jésus-Christ**. Dieu ne devait pas laisser impunie une telle faute, commise après avoir reçu la faveur du recouvrement du trône ; Il a donc de nouveau renversé ce trône, et la dynastie de la branche cadette me paraît être le Jéroboam de la France. Si elle avait été fidèle, elle serait demeurée debout sur les débris de la branche aînée; mais, ayant **PRÉVARIQUÉ**, elle fut jetée bas par les mêmes mains dont Dieu s'était servi pour l'élever, et elle fut jetée bas avec ignominie.

"Cet **acte de justice** atteint tous les souverains de l'Europe. Tous, par leurs orgueilleuses prétentions, voulaient s'élever au-dessus de Dieu ; **tous traitaient l'Église, comme une esclave** ; tous aussi aggravaient les maux des peuples, et ils ne craignaient pas de les démoraliser, pour consolider leur pouvoir, et pour s'acheminer de plus en plus vers l'absolutisme ou s'y affermir. Je crois bien que **le torrent de la révolution française les atteindra tous, et en abattra peut-être un grand nombre**. L'autocrate, de Russie aura bien son tour, lui aussi.

"Vous trouverez peut-être mon langage fort singulier. Je vous assure cependant que c'est dans le calme du recueillement que je parle, et en considérant les choses au point de vue de la foi, **me représentant le langage que tiendrait Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même**. Je ne désire pas, et personne ne doit désirer les troubles et les renversements. Si Dieu voulait réparer les maux causés à l'Église dans l'ordre de la foi, et ceux des peuples dans l'ordre de la religion, de la morale et même du matériel, je L'en bénirais, mais il ne me paraît pas que les choses arriveront ainsi, et je vois en cela **la justice divine qui agit pour le renversement de l'orgueil des hommes**. Peut-on s'affliger du renversement de cet orgueil ?

"Ce même acte de la justice divine frappe encore nos **grands politiques**. Par leurs ruses et leur maudite astuce, ils sacrifiaient Dieu et le genre humain à leur propre agrandissement, et vendaient à bon compte la foi et les mœurs, avec le bien des peuples qu'ils gouvernaient ; la justice et l'humanité n'existaient plus en aucun gouvernement dès qu'il s'agissait de son intérêt, quelque mince qu'il fût. N'est-il pas naturel que le bras de Dieu se lève contre tant de **CRIMINELS**, qui ne faisaient justice qu'à ceux qu'ils craignaient ? Car ils étaient forts avec les faibles et faibles avec les forts, au point de sacrifier impitoyablement les faibles à ceux qu'ils redoutaient.

"Qu'on considère tous les maux qui ont été causés dans ces derniers temps contre l'Église, la justice et la vérité, en France, en Angleterre, en Autriche, en Russie, en Bavière, en Prusse même, je veux dire par les hommes qui gouvernaient ces pays, sans parler de plusieurs autres, et l'on ne sera nullement étonné de voir la vengeance de Dieu commencer à se faire sentir. **J'adore la Justice divine** ; prions notre bon Sauveur qu'il y mêle Sa miséricorde pour Son Église et pour le salut des peuples. J'ai suivi un peu, depuis deux ou trois ans, les affaires de ce monde, et mon âme a toujours été sous le pressoir, en voyant l'horrible **injustice**, l'indigne **mauvaise foi** de tous ces hommes, et tous les maux qu'ils causaient. Je vous avoue que, malgré l'incertitude de l'avenir, je ne puis m'empêcher de sentir un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu, de ce qu'enfin Il s'est montré, qu'Il a soufflé sur ces prétendus puissants ; et que de Son souffle il abat leur orgueil et les réduit au néant.

"Une autre catégorie d'hommes, qui a été battue par cette tempête, c'est cette **aristocratie bourgeoise**, ce qu'on appelait **le pays légal**, qui outrageait si fièrement l'Église et refusait toute justice à son égard, qui foulait aux pieds tous les intérêts des pauvres, qui sacrifiait son âme et son pays **à un misérable égoïsme et à ses intérêts particuliers**. La colère, ou plutôt la justice de Dieu, a balayé tous ces orgueilleux égoïstes ; grands et petits, tout a été jeté bas en France, et le sera probablement tôt ou tard dans toute l'Europe.

"Enfin cette grande et incompréhensible justice divine s'appesantit sur **le grand crime de tout ce monde pervers**, qui a fait tout son possible pour **remplacer le culte de Dieu par celui de l'or ; leur divinité, c'était l'argent**, et toute leur religion était l'industrie, portée jusqu'aux plus grands excès. La France et l'Europe se perdaient, se corrompaient par l'amour et l'instinct de l'or; tout autre sentiment aurait été effacé dans peu de tous les cœurs. Dieu a abattu leur idole. Que de **coupables** vont être **ruinés ! C'EST LA MAIN DE DIEU QUI A FRAPPÉ**. Voilà l'édifice qui a été abattu ; Dieu a soufflé dessus, et il a croulé. Mais quel sera celui qui le remplacera? Je ne voudrais pas me charger de pronostiquer".

Interrogé, peu auparavant, sur les événements plus compliqués de l'Italie, il n'hésita pas à exprimer aussi résolument son avis, à montrer que la différence des temps exigeait une conduite diverse, et qu'il en sortirait **tôt ou tard le bien de la religion, la consolation de la papauté et le triomphe de l'Église** :

"Les apparences, dit-il, m'ont presque toujours paru favorables, même au milieu des circonstances les plus graves, et les choses semblent s'améliorer. Cependant, humainement parlant, notre bon Pape aura de la besogne pour de longues années, avant de se tirer d'affaire. Ce qui me console le plus, c'est la pensée que Dieu mène Son Église et la soutient contre toute puissance ennemie. Les hommes remuent, s'agitent et s'épuisent autour de cette forteresse. Elle reste debout, et eux passent et s'évanouissent avec toute leur puissance. Ils ne comprennent pas cela ! Ils devraient penser qu'il leur arrivera ce qui est arrivé à tant d'autres plus puissants qu'eux. Mais non : ils ne veulent pas voir ; leur orgueil les aveugle !"¹

La vue de Dieu agissant dans le monde n'était point pour lui une spéculation métaphysique, ni la Providence une chose abstraite. Dieu dans le monde, c'était l'Église ; et pour lui, comme pour saint François de Sales, le Pape et l'Église, c'est tout un. De là, envers le Saint-Siège, un amour toujours actif, actuel et universel. C'est ainsi qu'il entendait le mot de saint Paul : "En Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, car nous sommes Ses fils. *In ipso enim vivimus, movemur et sumus. Ipsius enim et genus sumus*".

VIE DU VÉNÉRABLE LIBERMANN par LE CARDINAL PITRA
Édition Poussielgue, 1882, pp. 531-536.



ANNEXE VI

PAUL DE PRADEL DE LAMASE²

LÉGITIMISME ET PAPAUTÉ

Voici quelques passages sans concession sur des événements et des hommes qui nous intéressent au plus haut point, par un observateur de l'époque, attentif, compétent et lucide.

SUR LA NOBLESSE

Page 16 : "Le gouvernement malfaisant de M. Thiers venait d'être renversé le 24 mai 1873 par un vote de l'Assemblée nationale. Le petit homme funeste, en qui se sont incarnées au XIX^e siècle, toutes les malices, et toutes les impuissances de **la caste bourgeoise cette victorieuse et profiteuse de la Révolution**, fut remplacé au sommet du pouvoir par le maréchal de Mac-Mahon, qui sembla, dès l'abord, donner de grandes espérances au monde propre. M. Louis Veuillot, qui s'exaltait très facilement en faveur des individus, salua son avènement par une trouvaille qui fit fortune et ne contribua pas peu à la popularité du Maréchal à son début. Il déclara que ce guerrier avait droit au titre de "duc de Reichoffen" autant qu'à celui de "duc de Magenta". Je dirai plus tard qu'une courte expérience de l'homme modifia du tout au tout les

¹ Lettre du 8 octobre 1847. Vol. IV, n° 172.

² **ÉCRIT EN 1891**. Son descendant actuel est l'époux de la Princesse de Broglie et membre du Jockey Club. Livre disponible aux Ed. Saint-Rémi. Les passages que nous citons ne donnent qu'un petit aspect de l'intérêt majeur du livre.

opinions du grand polémiste à son sujet. Cependant, comme **Mac-Mahon était parvenu au pouvoir par les royalistes et rien que par les royalistes**, il ne pouvait faire autrement que paraître favoriser leurs projets de restauration.

"Mais, pour qui savait regarder de près et n'être point dupe des apparences, il sembla manifester qu'il s'apprêtait à jouer à son profit le même jeu que M. Thiers en 1871. Au lieu de choisir ses conseillers et ses ministres parmi les vainqueurs, il s'en fit les chercher dans le monde à côté, ce monde hybride des intrigants et métèques, ducs et marquis de hasard ou d'occasion, qui s'étant ajoutés les oripeaux des Grands de l'ancien régime, s'appliquent à en copier les modes et les allures. Ils ne réussissent guère qu'à en singer **l'impertinence hautaine**, laquelle n'a sa grâce qu'à la condition d'être assaisonnée de beaucoup d'esprit, condiment dont ils sont généralement dépourvus.

"Duc de Broglie, descendant en ligne droite d'un roué du Régent, fils du ministre marron de Louis-Philippe et petit-fils de la juive Mme de Staël¹, digne représentant de ces mulâtres méditerranéens qui s'abattent périodiquement sur la riche France en vue de l'exploiter, uniquement préoccupés de **drainer son or et d'usurper sa noblesse**.

"Duc d'Audiffret-Pasquier, mâtiné de parisien frondeur et de parlementaire brouillon, le tout augmenté de pédantisme littéraire et d'insolence patricienne mal digérée.

"Duc Decazes, fils de ce révolutionnaire qui devint en 1815 le premier ministre de Louis XVIII, chevalier Kadosch, trahissant presque ouvertement son maître qui d'ailleurs prenait plaisir lui-même à trahir la monarchie. Le fils, Kadosch également, avait hérité tous les instincts scélérats du père, mais avait dissipé sa grosse fortune. Il la refit en cinq années d'exercice du pouvoir.

"N'oublions pas dans la collection le vicomte de Meaux, homme fort mais d'aspect, dont le principal mérite fut d'avoir épousé la fille de Montalembert et qui se vantait à tout bout de champ de cette particularité. On en avait fait un ministre du Commerce et Pailleron n'a pas eu besoin de le caricaturer pour faire de son personnage un des types les plus amusants de sa jolie comédie "Le monde où l'on s'ennuie".

"Le secrétaire-général de la présidence était vicomte Emmanuel d'Harcourt, *ejusdem farinae* que les précédents, mais alors dans le prestige de sa jeunesse et de sa jolie tournure. M. d'Harcourt était plus et mieux que le secrétaire du maréchal, c'était son second dans les circonstances ordinaires et son premier dans les circonstances difficiles, et elles l'étaient presque toutes aux yeux de l'homme de guerre qui n'était au fait de rien en politique et avait assumé, par ambition vaniteuse, une charge au-dessus de ses moyens intellectuels. Il le consultait sur les questions d'étiquette, sur les réponses qu'il devait faire aux ambassadeurs, même sur ses petites affaires de ménage, car quoique naturellement ostentateur, M. le duc de Magenta savait fort bien qu'un écu vaut cent sous et n'entendait point qu'un seul fût dépensé en pure perte.

"La malignité publique s'exerça longtemps au sujet des fonctions de confident intime attribuées au vicomte Emmanuel d'Harcourt et les anecdotes pleuvaient.

"Tout ce **monde trompe-l'œil**, toujours inquiet de se draper dans un ample manteau de **respectabilité** à l'abri duquel il espère **commettre les pires vilenies** sans que cela transparaisse aux yeux du public, **professant la doctrine libérale parce que le libéralisme permet d'exercer l'autorité avec tyrannie** quand on est au pouvoir et vous rend intéressant quand on est dans l'opposition, tout ce monde que les royalistes traditionnels, quand il en existait encore, avaient démasqué depuis longtemps et flétri du nom de centre-droit, succédait naturellement, au centre-gauche qui avait fleuri sous M. Thiers. C'était deux têtes sous le même bonnet, deux musiciens jouant le même air, mais chacun ayant la prétention de le jouer mieux. Encore une fois, la France n'avait fait que changer de francs-maçons ou de juifs, ce qui est la même chose, les premiers n'étant que les pionniers et les rabatteurs des seconds, et notre nation restant toujours la proie de leur voracité.

"Nous ne nous trompions point sur leurs tendances. Mais le troupeau bêlant des conservateurs applaudissait à tout rompre, et nous étions obligés de suivre parce que l'opinion publique devint unanime et il y avait intérêt pour le succès définitif de la cause à ne point nous singulariser.

Page 31 et 32 : "Le second travers de Mlle Élise Veuillot consistait en un **respect exagéré**, non exempt de jalousie, **de la noblesse** et même **des apparences de la noblesse** (Note LHR : Encore plus vrai à notre époque. Les trois quart des gens portant une particule sont de faux nobles. Souvent ce sont les héritiers de révolutionnaires qui ayant volé les châteaux, deux générations après se sont voulus nobles et sachant qu'il n'en coûtait que dix ans de sourire et 500 cartes de visite trompaient tout le monde). Elle le partageait avec ses deux frères Louis et Eugène. Il semble que ce soit là une fatalité de nature des plébéiens arrivés par la force de leur talent et leur volonté, à une situation prépondérante et qui mettent avec ostentation à leurs boutonnières les prétendus sabots qu'ils chaussaient en débarquant à Paris.

"...L'aspect de M. Louis Veuillot (*Rappelons que Louis Veuillot était marié à la nièce de Mgr Gaume, note LHR*) ne rappelait que de fort loin les caricatures physiques et morales sous lesquelles ses peu scrupuleux ennemis se plaisaient à le présenter au public. Assurément il était laid, de la laideur du paysan mal dégrossi, et de corpulence vulgaire, je veux dire gros, assez court, des épaules de bouvier, des pieds et des mains de marcheur et de travailleur. Sa figure était affreusement grêlée, mais les traits apparaissaient réguliers quand on les détaillait, chose malaisée, car on n'apercevait guère que deux yeux extraordinairement petits où brillait une flamme perpétuelle qui subjuguait l'interlocuteur. M. Louis Veuillot me garda plus d'une heure près de lui, me posant avec une discrétion parfaite des questions auxquelles je répondis sans doute à sa satisfaction, puisqu'il termina en m'assurant qu'il se chargeait de mon avenir dans la presse. Pour l'instant, les cadres de son journal étaient comblés et inextensibles, mais il m'y réservait une bonne place, aussitôt que se produirait une vacance. En attendant, il irait incessamment solliciter ses amis de *l'Union* de faire pour moi ce qu'il était contraint de différer.

"Dans le courant de la conversation, je remarquai, comme chez sa sœur, sa propension à admirer et à envier la noblesse, mais sa disposition d'esprit à cet égard était purement instinctive, car il ne connaissait l'aristocratie que par ouï

¹ "C'est une croyance commune que Necker était d'origine juive ! Ses descendants s'en sont toujours défendus.

dire, quoiqu'il y fréquentât beaucoup et partout sur le pied de l'égalité. Il admettait comme grands seigneurs authentiques les **usurpateurs éhontés, souvent frais émoulus du ghetto, qui s'ornaient de particules et de titres ronflants**, et c'était sans doute la **morgue hautaine** de ces **parvenus** qui l'avait indisposé contre les vrais aristocrates. Quand je lui répondis que **la noblesse française n'était plus qu'un chaos inextricable de faussaires** et qu'il faudrait dix d'Hozier attelés à la charrue pour distraire le bon grain de l'ivraie, je parus lui enseigner une chose nouvelle. Quand je lui dis que les Broglie n'étaient que des étrangers n'ayant avec la tradition française que des attaches factices et sans racines avec notre vieille histoire, il n'en revint pas tout d'abord. Après réflexion il me donna entièrement raison et sembla "boire du lait", car il haïssait ferme le duc de ce nom dont les intrigues malsaines ont compromis peut-être à tout jamais l'avenir de notre nation.

AU SUJET DU COMTE DE CHAMBORD

PAGE 19 : "...Cette opinion estima que la restauration était virtuellement faite et sa poussée fut si forte que les ministres hybrides dont je viens d'esquisser les silhouettes ne pouvaient s'empêcher de diriger leurs barques dans le sillage.

"Mais il leur coûtait, d'une part, de lâcher la présidence de l'assiette au beurre, et, ils craignaient non sans raison, que l'on restreignît leur portion dans la monarchie restaurée ; d'autre part, ils étaient **d'essence révolutionnaire** et ils avaient **horreur d'un retour aux vieilles traditions**. Pour parer à ce double inconvénient ils intriguèrent et intriguèrent, semant de **chasse-trapes** le chemin par où devait passer pour monter sur le trône le petit-fils de Charles X, soulevant incidents sur incidents, provoquant l'équivoque, enfin retardant, le plus possible, l'heure où ils seraient obligés de s'exécuter. Suivant l'expression de l'un d'eux, ils se résignaient à ramener le roi, "ficelé comme un saucisson".

"Le comte de Chambord, **dont les partisans exagéraient l'intelligence**, en possédait cependant assez pour s'apercevoir des divers manèges de ses adversaires hypocrites ; mais il estimait sans doute qu'il lui suffirait de détenir le pouvoir pour déchirer comme toile d'araignée le filet où l'on cherchait d'avance à l'envelopper. Il préparait dans l'exil son gouvernement et j'ai le regret de dire que ses conceptions ne différèrent guère de celles qui ont formé les programmes de tous nos chefs d'état de hasard, depuis 1789. C'était toujours la Constitution de l'an VIII, avec sa centralisation omnipotente, les départements qui sont une injure à la géographie et à l'ethnologie, avec leurs cortèges de préfets, de sous-préfets et autres tyranneaux administratifs ; la Justice vassale, avec ses juges nommés par le pouvoir et réduits à la portion congrue, l'Eglise concordataire et dépendante de l'autorité civile, etc. En un mot, **Henri V ne semblait point envisager son règne futur autrement que comme la continuation de celui de Napoléon III et de Louis-Philippe, avec cette seule amélioration que la reprise de la pièce serait jouée par de meilleurs acteurs, du moins plus honnêtes**.

Il ne semblait pas se douter que l'on reconnaît un bon gouvernement non pas à la qualité ni même à la capacité des personnages qui sont au timon, mais à sa force de résistance intrinsèque, force qui tient un compte médiocre des hommes. Quand on parcourt la liste des rois de France, on est étonné de n'y rencontrer, pour ainsi dire, aucun homme de génie et presque tous furent cependant de bons monarques, preuve évidente que les institutions portaient les hommes et n'étaient point portées par eux. Puisque le comte de Chambord prétendait reprendre l'histoire "au point où elle avait été abandonnée en 1789", il aurait dû tenir compte de ces vérités élémentaires et essentielles.

"Quoi qu'il en soit de ces critiques, d'ailleurs hypothétiques, il avait chargé tous ses représentants des diverses régions de la France de lui choisir les préfets, les sous-préfets, les magistrats et autres fonctionnaires qui leur paraîtraient les plus aptes à le seconder.

"Je me souviens que le préfet de Carcassonne devait être un M. Delpech que je connaissais. A moi on réservait, paraît-il, une petite sous-préfecture des Basses ou Hautes-Alpes et quand on m'informa des vues qu'on avait sur moi pour cette mirifique situation, on ne négligea point de me faire observer combien le roi était bon et à quel point je serais ingrat si je ne lui gardais dans mon cœur une **reconnaissance éternelle**. Déjà, à Toulouse, à l'occasion d'un article que j'avais publié dans *l'Echo de la Province*, le 30 juin 1870, à propos de la naissance de don Jaime, fils de don Carlos, le prince m'avait fait transmettre un **compliment** par M. Gabriel du Bourg, et le dit M. du Bourg, en s'acquittant de la commission, m'avait fait comprendre que ce compliment était **un des points culminants de mon existence**.

"C'est avec de pareilles **CALEMBREDAINES** que la légitimité a nourri ses serviteurs militants, l'espace d'un demi-siècle, et telle était la profondeur de dévouement de beaucoup d'entre eux que la plupart s'en contentaient.

"Pour moi, qui fus toujours désintéressé, je trouvais cependant que c'était **viande creuse** et je résolus d'aller chercher une nourriture plus substantielle à Paris, au risque même de compromettre ma destinée. Paris, après tout, c'est le centre du travail vraiment utile, et la source des faveurs de la fortune. Au pis aller, puisque la Restauration était chose désormais certaine, ma sous-préfecture de Castellane ou de Sisteron me trouverait aussi facilement à Paris qu'à Narbonne. Je tirai donc ma révérence à la métropole du vin.

"J'avais assez bien calculé mon temps pour arriver dans la capitale à l'heure propice, au moment même de l'exaltation des lys, de la proclamation de Henri V, roi de France et de Navarre. Comment en douter encore ? Le prince se tenait en France, à Versailles même, où il séjournait dans un demi-incognito. Il logeait chez M. Henri de Vanssay et chaque matin, un capucin se rendait à l'hôtel de Vanssay pour dire la messe à Monseigneur. Monseigneur claudiquait dans les rues de la ville royale tous les jours de 8 à 9 et, dans l'après-midi, ses fidèles, parmi lesquels un assez grand nombre de députés, remplissaient ses appartements.

"Ceci tout le monde le savait et le gouvernement décidé, en apparence, à avaler la pilule, n'en prenait point ombrage.

"...L'opposition républicaine était muette et les ministres libéraux étaient consentants. Le chef de l'Exécutif n'avait qu'à ouvrir la porte déjà entrebâillée de la royauté pour recueillir de ce geste facile et peu dangereux, tous les bénéfices d'honneurs et de titres en résultant.

"La cérémonie était fixée à la fin d'octobre et, pour que nul n'en ignorât, on avait déjà frappé à la Monnaie des médailles commémoratives du grand fait, voire des pièces d'or et d'argent à l'effigie de Henri V. Ces pièces font la joie des numismates et valent un prix fou.

"Le roi devait se présenter à la porte de l'Assemblée nationale et monter à la tribune. Tous les députés et assistants des tribunes auraient crié "Vive le Roi !" Le roi aurait déclaré qu'il prenait en main les rênes du gouvernement et qu'il maintenait tous les gens en place, et c'était fait. La monarchie était restaurée. Le monde entier criait *amen* ! et l'opération se terminait sans secousse et sans douleur.

"On ne demandait au roi, comme cérémonie préalable, qu'une toute petite proclamation où il se serait expliqué sur la couleur de son drapeau.

"C'était là le piège suprême préparé par la séquelle du centre-droit, ces gens qui se croient habiles. Parce qu'ils sont experts à donner le croc-en-jambe aux personnes habituées à marcher droit ; éternels pharisiens qui s'étudient à poser des questions captieuses en vue de provoquer les réponses embarrassées de leurs interlocuteurs qu'ils considèrent tous comme des accusés, et à les faire trébucher dans un traquenard judiciaire.

"Il est vrai qu'on est souvent libre de ne point leur répondre ou de le faire sur un ton méprisant. Mais les intrigants de 1873 avaient si bien pris leurs mesures que le comte de Chambord ne crut pouvoir se dispenser à satisfaire à la question. Il le fit dans ce style lapidaire qu'il avait peut-être le tort d'affectionner et qui aurait gagné à se montrer sinon plus naturel, du moins plus à la portée des mortels. En fait, il paraphrasait, en y insistant, sa déclaration du 8 juillet, de la même année : "Le drapeau blanc a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe".

"Ce document fut publié dans *l'Union* portant la date du 31 octobre 1873 et sa lecture produisit dans le monde légitimiste la **stupeur** qu'on peut facilement imaginer. Il convient d'ajouter que l'ahurissement ne fut pas moindre dans les autres partis, principalement dans le monde républicain qui avait fait son deuil de la réalisation de ses programmes jugés dès lors inapplicables à la France, et où chacun s'arrangeait à tirer un profit quelconque du nouvel état de choses, quitte à recommencer contre Henri V la conspiration révolutionnaire menée cinquante ans auparavant contre Charles X.

"L'opposition que les républicains menaient la veille encore contre la restauration monarchique n'était, depuis plusieurs mois, qu'une opposition de principe destinée à sauver la face dans le présent et à réserver l'avenir, si possible. Je ne veux en citer qu'un exemple : *le Rappel*, fondé pour chanter la gloire de Victor Hugo, et qui passait pour le plus radical des journaux démocrates, comptait au nombre de ses rédacteurs un nommé Blum, juif engagé pour avoir de l'esprit et qui en vendait du grinçant et du faux pimpant comme on est accoutumé dans les douze tribus. Blum ne tarissait donc point de plaisanteries sur le sujet de l'ancien régime, du règne des curés, des billets de confession et autres calembredaines, et il ne négligeait jamais d'écrire roy par un y. Mais ce bon juif, pour se délasser de ses clowneries obligatoires et un peu gratuites, jouait à la Bourse comme un sourd et il estimait que le bon filon était la hausse, le retour du monarque devant ramener la confiance dans le public et, par voie de conséquence, provoquer le relèvement de nos fonds publics. Il avait donc engagé la forte somme sur la proclamation de Henri V, persuadé que la monarchie, si elle soufflait sur ses rêveries démocratiques, contribuerait du moins à constituer sa fortune, ce qui lui paraissait une compensation fort appréciable.

"Le raisonnement de Blum était juste. La restauration de la monarchie aurait provoqué la hausse de la rente ; le renversement subit de la combinaison provoqua la forte baisse, plus d'un franc dans la séance du lendemain. Blum perdit au lieu de gagner et beaucoup de ses pareils furent également effondrés. Si la lettre de Henri V à M. Chesnelong consterna les partisans de la légitimité, elle détermina de la part des joueurs de Bourse de l'espèce de Blum une explosion de fureur, car ces gens-là ne savaient pas perdre avec grâce. Le plus piquant c'est que Blum fut obligé de danser la danse du triomphe devant les lecteurs du *Rappel*. Dieu ! quelles grimaces ! combien grotesques et combien odieuses.

"La question de savoir si le comte de Chambord fut heureusement inspiré en lançant sa fameuse lettre du 31 octobre a été longtemps et souvent controversée, elle l'est encore pour les historiens. Je ne me crois pas le droit et ne me reconnais pas les lumières nécessaires pour la résoudre et je ne veux pas la discuter ici ! J'y reviendrai sans doute quand je parlerai de la mort du roi *in partibus*, survenue en 1883, et aussi d'une audience que j'obtins du pape Léon XIII en 1891 et où il fut question du personnage¹.

"Je dois noter cependant, dès maintenant, que jamais coup de théâtre n'a été plus inattendu dans l'histoire des partis.

"Je ne connais que deux hommes que la publication de la lettre ne surprit point : le roi don François d'Assise et le pape **Pie IX**. Le mari *in partibus* aussi de la reine Isabelle d'Espagne avait pratiqué son cousin et riait sous cape des es-

¹ Voici le passage (page 195) où l'auteur fait part du jugement de Léon XIII, jugement que semble avoir partagé Pie IX :

"Il ne fut pas seulement question des vivants, mais aussi des morts. Le nom du comte de Chambord ayant été prononcé, Léon XIII se leva comme mû par un ressort, le visage enflammé de colère, et proféra cette terrible sentence :

"Votre comte de Chambord était une canaille...une affreuse canaille !"

"Mon cœur eut un soubresaut qui dut se traduire sur ma contenance, car aussitôt mon interlocuteur chercha à atténuer la dureté du jugement en m'expliquant que ce personnage s'était dérobé au devoir que peut-être Dieu lui avait confié, en invoquant des motifs puérils, et en écrivant des lettres emphatiques et pseudo-lapidaires ; qu'en un mot il avait résisté à la grâce. Je savais que Léon XIII n'avait jamais aimé le fils du duc de Berry et j'attribuais son antipathie à son tempérament libéral qui lui faisait reporter sur les princes d'Orléans ce qui lui restait de foi monarchique. Je savais, par exemple, qu'après son élévation sur la chaire de Saint-Pierre, le Prétendant lui ayant envoyé une lettre de félicitations et d'adhésion signée simplement "Henri", le nouveau pape avait plus simplement encore, fait transmettre un accusé de réception très sec, mais je n'aurais pas supposé que sa répugnance fût poussée à ce degré.

"Personnellement j'étais revenu depuis longtemps de la vénération presque idolâtrique que j'avais professée envers celui pour lequel j'ai sacrifié ma jeunesse et compromis toute mon existence. La parole de Léon XIII me plongea dans de nouvelles réflexions, et c'est après les avoir entendues que j'ai étudié plus attentivement l'homme, après tout énigmatique et de bonne foi toujours possible, **qui a dupé**, peut-être sans le vouloir expressément, **trois générations de fidèles**.

pérances un peu bruyantes des royalistes français : "Je ne sais comment il s'y prendra pour ne pas régner, disait-il à ses familiers de Saint-Mandé, mais je sais bien qu'il s'y prendra de telle manière qu'il y aura impossibilité à le couronner". Quant à Pie IX qui appréciait les sentiments religieux du descendant de saint Louis, il tenait sur son compte un langage presque identique. Après tout, le pape, outre ses lumières surnaturelles, possède, de par sa fonction même des secrets d'Etat inconnus des autres mortels et qui lui permettent d'en inférer des déductions d'ordre naturel et surtout moral.

"On sait quel était **l'entêtement** presque enfantin du comte de Chambord qu'il prenait pour de l'opiniâtreté de bon aloi et que ses fâcheux courtisans traitaient de fermeté vraiment royale. Quand il eut conçu sa lettre du 31 octobre, il daigna prendre l'avis de quelques intimes qui étaient habitués à dire *amen* ! à chacune de ses volontés et qu'il ne consulta jamais que pour se couvrir au besoin de leur approbation. Seul, le vieux journaliste Laurentie, alors âgé de 80 ans, opposa à la publication une objection d'opportunité. Il fut même fort énergique. Ce vieux routier de la politique royaliste avait parfaitement deviné le piège tendu par la faction d'Orléans et il démontra péremptoirement que le roi tombant assez sottement dans leurs filets allait suicider la Monarchie. Henri V demeura inébranlable en excipant sa dignité qui, d'après lui, devait passer avant toute autre considération, même celle de l'intérêt public. C'est avec des raisonnements de cette force que l'antique chevalerie a perdu maintes batailles, notamment celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. De plus, Laurentie était, avant tout, journaliste, et il voyait bien que son journal, œuvre de soixante ans de travail et constituant le plus clair de son bien, allait périr par suite de la publication de l'intempestive lettre...

Page 48 : "**L'incapacité et le manque de courage** du petit-fils n'étaient pas moindres que ceux du grand-père...

Page 49 : "Tel qu'il était, et sans d'ailleurs avoir jamais versé un sou à la caisse, ce qui constituait sa supériorité sur les banquiers juifs qui en exigent pour leur argent, l'incapable Dreux-Brézé exerçant sur tous les journalistes royalistes une dictature qui voulait être hautaine mais restait purement odieuse. Avec cela des prétentions littéraires dont un livre qu'il a publié après la mort du comte de Chambord donne la mesure. Dreux-Brézé cherche à établir que son roi a désiré régner, contrairement au bruit qui a couru qu'il a voulu simplement **passer sa vie en qualité d'éternel Prétendant pour jouir de toutes les prérogatives d'un roi in partibus, sans en assumer les charges** ; en un mot qu'il a coulé une existence de **parfait égoïste abusant du dévouement d'autrui**, réclamant de ses adhérents des sacrifices au-dessus de leurs forces mais ne sacrifiant lui-même ni un coup de fourchette à table ni un coup de fusil à la chasse. Dreux-Brézé défend son maître comme Sosie l'Amphitryon où l'on a dîné, et c'est tout ce que l'on peut dire à la louange d'un livre qui espérait fixer un point d'histoire et qui n'a pas même réussi à l'embrouiller.

"Peu de choses à dire de M. Henri de Vanssay. Il avait à son actif d'avoir hébergé le comte de Chambord dans son hôtel de Versailles¹, en 1873, alors que l'Assemblée nationale semblait disposée à lui rendre la couronne qu'il repoussa, la trouvant trop lourde. Vanssay resta très fier de cette préférence que le roi lui avait accordée sur Dreux-Brézé et sur Blacas. Il crut dès lors posséder l'entière confiance du maître, et s'en targua un peu trop haut, car Blacas, expert comme le fondateur de sa dynastie, dans l'art de donner des crocs-en-jambe aux concurrents dangereux, le renversa en 1881 et lui fit même interdire l'entrée de Frohsdorf².

¹ M. de Vanssay occupait le premier et le deuxième étages de l'immeuble 5, rue Saint-Louis. Au troisième, habitait Mlle de Colleville, qui s'abstint toujours de paraître au cours du séjour royal.

² "Sans m'écarter du sujet, qu'il me soit permis d'évoquer ici d'autres souvenirs familiaux, ceux de mon aïeul maternel, le baron Albert de la Ferrière, membre du comité royaliste de Versailles pour le comte de Chambord.

"Son grand-père la Ferrière, futur inspecteur-général de la Marine et chevalier de la Légion d'honneur, avait pris part à l'insurrection de Toulon, en 1793, et à la proclamation de Louis XVII. Condamné à mort, hors-la-loi durant huit mois, puis amnistié, il avait reçu la croix de Saint-Louis, sous la Restauration, en récompense de sa fidélité.

"Les convictions de M. de la Ferrière étaient donc, en le voit, puisées à bonne source, et total son dévouement à la cause, mais on demeure confondu, lorsque, avec le recul, on juge les conspirateurs de 1873. Car on conspirait, et ce comité versaillais de dix-neuf membres, composé, en général, de brave gens ne doutait pas qu'il risquait, au moins, un séjour forcé sur la paille humide des cachots républicains.

"De temps à autre les délégués transmettaient la bonne parole de "Monseigneur". On adressait périodiquement à ce dernier des protestations de loyalisme et certains faisaient le voyage de Frohsdorf. En fait on frondait le pouvoir, comme, trois ans auparavant, on boudait l'Empire. C'est ainsi, par exemple, que sur les lettres il était de mode de coller l'effigie postale de la République la tête à l'envers. Cela signifiait que la République soit renversée.

"On assistait à des réunions, ordinaires ou extraordinaires, et si elles avaient lieu le soir, on s'armait pour s'y rendre. Outre une solide canne à épée Albert de la Ferrière emportait, aux conciliabules nocturnes, une énorme bague métallique à tête de diable en relief dont le coup devait être désagréable à recevoir. Parfois la police faisait aux membres du Comité l'honneur de les faire discrètement accompagner par un agent en bourgeois. «C'est encore à ce gremlin de X que je dois cela, constatait au retour le baron de la Ferrière, car le comité de Versailles comprenait bien entendu, dans son sein, un "observateur" du ministère de l'intérieur. J'insisterai sur le personnage car il offre une étonnante particularité. Son fils et son petit-fils furent chassés, de l'Action française à ses débuts pour semblable curiosité intempestive et un article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, il y a une trentaine d'années, nous révèle que la génération précédente espionnait les émigrés de Coblenz pour le compte de la Convention. Quels secrets ou quelle chaîne d'infamie ont pu lier ainsi une famille pendant un siècle et plus ?

"Le baron de la Ferrière était donc parfaitement au courant de l'équipée du comte de Chambord à l'hôtel Vanssay en octobre 1873. De la documentation qui peut subsister j'extraits cette note, facile à dater : A Monsieur de la Ferrière, *Je viens de voir le prince qui m'a prié de vous communiquer ceci : Le prince veut ou désire que le banquier (allemand) vienne chez lui demain à 3 heures - ou le prince se rendra chez lui - ils se rendront au syndicat. En route le prince dira à*

"Il espérait prendre une éclatante revanche quand le Prétendant mourut et cet événement, supprimant les camarillas, coupa court à toutes les compétitions. Vanssay, désireux quand même de prendre sa revanche, offrit ses services au comte de Paris, défendant les droits de la branche d'Orléans dans la *Gazette de France* où l'on insérait ses articles filandreux qui prétendaient faire la pige aux journalistes de métier et aux écrivains de vocation.

"Le comte de Blacas se croyait l'aigle du trio. Je ne sais si celui que j'ai connu à *l'Union* et à la tête du parti légitimiste à Paris était fils ou petit-fils du triste favori de Louis XVIII¹. Comme disait la chanson :

Damas, Brancas et Blacas
De loin semblent un brelan d'as.
Quand on les regarde de près,
Ce n'est qu'un brelan de valets.

"Je sais seulement qu'il était cadet, et que son frère aîné, le duc, passait pour un *minus habens*, tenu à l'écart de tout. Il avait d'ailleurs tous les défauts du fondateur de sa dynastie et semblait même les avoir rétrécis à sa taille qui était petite. Aussi intéressé et aussi ombrageux, il aurait été également volontiers intrigant.

"Je ne me dissimule point qu'en peignant le parti légitimiste et son journal officiel *l'Union*, tel qu'il était vers la fin de la vie du comte de Chambord, je démonétise une **LÉGENDE** à laquelle on avait imposé le cours forcé, même du vivant des acteurs ; légende qui leur a survécu comme le chien dans les bonnes terres, et dont le rappel fait encore, de nos jours, verser des larmes d'attendrissement aux vieilles douairières.

"Je ne me défendrai pas en disant que j'ai payé très cher pour m'instruire et que je me rembourse sur la bête. On attribuerait ces pages à des pensées de rancune qui sont aussi loin de mon âme que de mon tempérament qui incline toujours et partout mon jugement à une extrême indulgence ou nonchalance, comme on voudra. Je ne m'excuse pas non plus en invoquant ce prétexte qu'on ne doit aux morts que la vérité, maxime excessive parce qu'ils ont droit aussi à une part de charité. En outre, quoique la vérité historique soit essentielle au bon ordre public et à la conscience des générations qui se succèdent, il s'est glissé tant **d'erreurs** dans le récit des temps passés, tant de **calomnies** et aussi tant de **fausses gloires**, qu'une de plus, une de moins, ne tirerait peut-être pas à grosse conséquence, considéré surtout que le parti royaliste, tel que le concevaient mes contemporains n'a plus aucune raison d'être.

"J'écris ces **dures vérités** simplement pour apprendre aux jeunes que les causes n'ont pas seulement besoin d'être bonnes par elles-mêmes, qu'il faut aussi qu'elles soient soutenues par des combattants appropriés à leur excellence, c'est-à-dire irréprochables autant qu'il soit donné à la nature humaine.

"Cette vieille vadrouille de Neychens qui avait alors un demi-siècle de pratique du parti et du journalisme royaliste eut conscience de l'inutilité de nos efforts quand il me dit un jour :

" «Nous ne réussirons jamais et nous ne pouvons pas réussir ; **Dieu nous a définitivement rejetés parce que nous sommes tous tarés, du plus petit au plus grand**. Dieu exigeait pour cette œuvre des *virii probi ac dicendi periti* ; quel est, parmi nous, le *vir bonus* ? quel est même le *dicendi peritus* ? Je n'en ai pas rencontré un seul depuis 1829 et, avant moi, c'était pire. Je suis venu à eux à vingt ans, espérant y faire mon salut. Grâce à eux et à leurs exemples, j'ai consumé ma vie **dans la débauche la plus crapuleuse** ».

"La force de la cause légitimiste était pourtant prodigieuse. Comme toutes les révolutions, celle de 1830 fut l'œuvre d'une infime minorité de bandits, soudoyés par la secte, et la capitulation inexplicable du pouvoir en face de l'émeute prouve que le doigt de Dieu fut là, que **l'antique famille des Capétiens avait besoin d'une nouvelle humiliation pour courber sa superbe et la convaincre que les villes sont mal gardées, même par les sentinelles les plus vigilantes, quand l'ange du Seigneur ne veille pas aussi**.

"Réduite à l'état de parti aussitôt après le coup de foudre, examinons quelle fut la puissance de la cause sous le règne de Louis-Philippe, sous la Deuxième République et sous Napoléon III. Sur ce point toute considération philosophique et toute déduction qu'on s'efforceraient d'en tirer seraient vaines. Nul ne peut connaître les consciences de ses contemporains, à plus forte raison le secret des cœurs des générations mortes.

"Mais nous avons, à notre époque, un critérium qui autorise tout au moins des conclusions probables.

"Ce critérium c'est la presse et le nombre de ses lecteurs ou plutôt de ses abonnés, car alors la vente au numéro n'existait pour ainsi dire pas, et quiconque voulait lire son journal devait s'y abonner et consentir d'avance à cet effet

voire homme les noms en question. Si ces noms conviennent on ira à la Session - là votre homme discutera de suite - et terminera pour sûr - c'est un moyen terme - un ultimatum. Si vous ne me comprenez pas je vous expliquerai verbalement mieux. - A vous.

"C'est avec de pareilles **puérités** que l'on **amusait** les fidèles d'une cause à laquelle ils se donnaient par point d'honneur et en laquelle ils croyaient par mysticisme religieux ; en tous cas pour laquelle ils risquaient leur tranquillité présente et compromettaient leur avenir.

"En 1880, lors des fameux Décrets, ce qui restait encore de traditionalistes en France occupant un emploi public se rua pour démissionner en manière de protestation. Au lieu de leur ordonner de rester pour maintenir leur bonne influence et de ne pas laisser la place aux adversaires, le comte de Chambord encouragea bruyamment cette désertion ! A chaque nouveau départ une belle lettre de Frohsdorf félicitait le guillotiné par persuasion. C'est ainsi qu'Albert de la Ferrière, par l'entremise de son ami Franchet d'Espérey, président du comité de Versailles, fit adresser la formule habituelle à son cousin-germain Lucien de la Ferrière, jeune avocat général à Rouen, dont la carrière offrait déjà plus que des promesses.

"Nobles dévouements, après tout, que l'on aurait tort de railler car ils montrent le culte de l'idéal désintéressé toujours vivace en France. Mais que penser de ceux qui, de gaieté de cœur, à l'abri, ou s'y croyant, des vicissitudes de la fortune, **abusaient** les fidèles et encourageaient le Prétendant dans une **politique meurtrière pour le parti et néfaste pour le pays?** "

¹ Stanislas de Blacas (1818-1887) était fils du ministre.

d'importants sacrifices, car la souscription était uniformément de 80 fr par an. Or *l'Union* et la *Gazette de France* tablaient à eux deux sur 35 000 abonnés. Les journaux de province qui marchaient à leur remorque, et il y en avait dans toutes les villes, écrémaient tous les lecteurs de leurs départements. Tous ces abonnés ne donnaient pas seulement leur argent ; ils **sacrifiaient aussi leur tranquillité** car le pouvoir établi ne négligeait aucune occasion de les molester et ils renonçaient, par le fait même, à tout espoir à faire valoir leur intelligence et celle de leurs enfants. Les journaux officieux seuls, soit sous la monarchie de Juillet *le Constitutionnel* et le *Journal des Débats*, et sous le Second Empire le même *Constitutionnel* et *Le Pays* de Granier de Cassagnac, dépassaient en nombre d'abonnés celui des journaux royalistes. Mais ces abonnés étaient presque tous fonctionnaires, c'est-à-dire des esclaves obligés, pour vivre, d'arborer la cocarde du maître.

"Mettons en regard des fidèles de Henri V, ceux de la Révolution proprement dite. Sous Louis-Philippe, et tant que dura ce régime de corruption et de hontes nationales, la dite Révolution ne put mettre debout à Paris que deux journaux presque viables, *la Réforme* et *le National*. Elle trouva pour les rédiger des écrivains de grand mérite, tels qu'Armand Marrast et Godefroid Cavaignac, et ces deux journaux n'ont jamais réuni à eux deux plus de 6000 abonnés - 4000 au *National* et 2.000 à la *Réforme*. Sur ces 6000 partisans, pas plus de 1500 à Paris. Les organes révolutionnaires étaient très clairsemés en province et généralement sans valeur aucune.

"C'est cette **pincée de sectaires**, faisant à peine tache dans l'ensemble de la nation, qui a réussi à fomenter la révolution de 1848, laquelle a ébranlé le monde. On leur reproche d'avoir appelé à la rescousse tous les échappés des bagnes, les repris de justice et autres forcenés sans feu ni lieu. Possible. Lucien de la Hodde qui a joué sous tous les règnes le rôle déshonorant d'espion et d'agent provocateur et qui a laissé de ses malpropretés une confession fort bien faite, donne à ce sujet des renseignements très édifiants. Qu'est-ce que cela prouve ? Que **les révolutions sont toujours le fait d'une minorité des spéculateurs s'appuyant sur une armée de bandits**. Cela, on le sait depuis toujours et, plus particulièrement depuis la prise de la Bastille et depuis le Dix-Août. Mais cela prouve aussi que 6.000 républicains, dont beaucoup sans grande conviction, ont atteint le but que visaient aussi 35.000 royalistes dévoués à leur cause corps et âme : le renversement du gouvernement de Juillet.

"Pareil parallélisme s'établirait facilement à propos des fauteurs du coup d'état du 2 décembre 1851 et des profiteurs des défaites de 1870, le 4 septembre de cette année-là.

"D'une part détermination, coup d'œil, choix exact de l'heure propice, audace dans l'exécution de quelques factieux décidés à réussir ; d'autre part **inactivité, passivité** d'une masse formidable de partisans dont le **courage est latent** et qui n'attendent que le mot d'ordre pour marcher en exposant leurs biens et leurs vies.

"Si le mot d'ordre ne fut jamais donné, c'est qu'il y eut forcément **veulerie ou trahison** de la part des chefs. Cette conclusion s'imposera fatalement à l'Histoire, comme elle demandera peut-être s'il y eut **dans la protestation à prétentions lapidaires du Prétendant autre chose que redondance stérile ou hypocrisie raffinée**¹."

AU SUJET DU RALLIEMENT

Page 200 (*1883 mort du comte de Chambord, 1890 politique du ralliement. Ceci explique cela*) :

"...Léon XIII, par son initiative hardie, a démontré que les concessions, non point à la révolution, mais aux agents souvent inconscients de la révolution, étaient souvent frappées de caducité, comme tous les arrangements qu'on a essayé de passer avec les adeptes du Coran.

"On peut dire qu'il est allé aux extrêmes limites des tentatives de paix. Désormais il ne s'agit plus de lutte entre la république et la monarchie ; deux camps seuls subsistent, celui des catholiques et celui des révolutionnaires, les fidèles de l'évangile et le sectateurs du Talmud avec leurs complices. Toutes les espérances sont permises et toutes les solutions sont à prévoir.

"Si les hommes du gouvernement de Carnot dissimulaient leurs vrais sentiments à l'égard de la promulgation semi-officielle des directions pontificales, par contre, les orléanistes furent atterrés.

"*Doit-on dire la présomption, doit-on dire l'outrecuidance, de ces messieurs fut toujours sans borne. Plus dépourvus de religion que nombre de révolutionnaires chez qui la négation la plus audacieuse n'est souvent qu'un masque de la foi refoulée au fond de l'âme car on ne blasphème point un Dieu auquel on ne croit pas ils s'imaginaient qu'il suffisait de quelques affirmations de principe pour duper les dépositaires de la religion. Ils s'imaginaient qu'il leur suffisait de promettre leur appui à l'Eglise, promesse que d'ailleurs ils n'auraient pas tenue, pour déterminer l'Eglise à maintenir ses forces à leur disposition. Ils furent atterrés et surtout étonnés d'apprendre que leurs intrigues étaient percées à jour et qu'ils n'avaient pas à compter sur les concours du chef de l'Eglise qui ne comptait pas du tout sur le leur. Ils semblaient s'être complus à exaspérer Léon XIII par des actes qui prouvaient au moins l'extrême maladresse de ces retors qui confondent, sans s'en douter, impudence et diplomatie et pensent que de banales excuses font pardonner toutes leurs fautes.*

"**IL FUT ÉVIDENT AUX YEUX DE TOUS QUE LA STRATÉGIE POLITICO-RELIGIEUSE DE LÉON XIII ÉTAIT DIRIGÉE PRINCIPALEMENT CONTRE LES ORLÉANISTES.** Et ceux qui savaient comme moi-même que ce pape était monté sur le trône le cœur plein de bonnes dispositions à leur égard, même du temps du comte de Chambord, en témoignèrent quelque surprise. Ils auraient été moins surpris s'ils avaient réfléchi que leurs princes avaient tout fait pour mettre en défiance contre eux le père des fidèles et pour ulcérer son cœur de pasteur (Ici Paul de Lamase fait notamment allusion aux divers mariages princiers de la famille d'Orléans où ne furent points tenus les engagements pris solennellement vis-à-vis du Saint-Siège).

"**Le pape était fixé sur les sentiments de cette famille et ne devait plus garder aucun ménagement envers elle**".

¹ **Note LHR** : L'auteur soulève la survivance de Louis XVII pour expliquer l'indécision du comte de Chambord. Ce n'est pas probant. Nous ne comprenons pas alors pourquoi il n'en n'aurait pas parlé ouvertement. Ce n'était pas le moment dira-t-on ? Alors pourquoi faire croire à trois générations qu'il était un Prétendant sérieux ? N'est-ce pas l'explication des réticences de Pie IX et de Léon XIII ?

ANNEXE VII

ALBERT de MUN

M. Étienne Couvert vient de faire paraître son quatrième livre sur la gnose, *LA GNOSE EN QUESTION*, éditions de Chiré, avec une préface et une postface **remarquables** de Christian Lagrave. Nous conseillons fortement à nos amis la lecture passionnante de cet ouvrage qui rétablit des vérités et répond à diverses questions soulevées dans les livres précédents du même auteur sur le même sujet.

J'ai particulièrement apprécié la réfutation de la thèse d'Annie Jaubert et surtout la réponse aux articles scandaleux des abbés de Tanouarn et Céliér¹. J'ai aussi beaucoup aimé le jugement suivant sur Drach et Lemann² (p. 106-107) :

"Un converti a reçu toute sa formation morale et intellectuelle en dehors de la Foi Catholique. C'est justement parce que cette formation lui apparaissait comme entachée d'un certain nombre de déficiences qu'il s'est rapproché de l'Église. Mais la conversion n'a pas produit immédiatement tous les effets qu'il pouvait en attendre. La formation première, non chrétienne, a donné un pli définitif à son intelligence qui résiste aux vérités de la Foi reçue. Il lui faut donc chercher entre sa culture première et les nouveautés acquises à la suite de sa conversion, des points de concordance. Opération difficile, toujours incomplète et inachevée. On connaît l'exemple de saint Augustin, celui de Newman aussi. On ne trouve pas dans leur enseignement cette belle harmonie intelligente qui court à travers toute l'œuvre de saint Thomas d'Aquin".

"Les juifs convertis du siècle dernier n'échappent pas à la règle commune. Le rabbin Drach et les abbés Lemann ont commis un certain nombre d'erreurs sur la Kabbale. Cela ne tient pas au fait qu'ils seraient de faux convertis, mais qu'ils étaient juifs de naissance et de formation culturelle. Ils ont gardé, malgré leur conversion, des idées faussées sur les traditions juives, idées qui avaient cours dans leur milieu d'origine et dont ils ont eu du mal à se débarrasser après leur conversion. Il suffit de lire leurs ouvrages avec un peu de discernement pour faire le tri entre ce qu'ils ont acquis de vérités par leur conversion et ce que cette conversion n'a pas encore pu modifier dans leur esprit."

Mais ce qui a retenu plus particulièrement mon attention c'est le chapitre V (p. 71-76), intitulé *La faiblesse des meilleurs, force de la Révolution*, dont voici le texte intégral :

"Augustin Barruel conclut ses "Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme" par quelques réflexions tout à fait pertinentes :

«Gardez-vous de céder à cette espèce de terreur qui n'est, en elle-même, que lâcheté et découragement. Car, avec la certitude des dangers, je n'en dirai pas moins : Veuillez être sauvés, vous le serez... Les Jacobins l'ont assez répété : «On ne triomphe pas d'une nation qui veut bien se défendre». Sachez vouloir comme eux et vous n'aurez rien à craindre d'eux... **C'est parce qu'elle sait vouloir que la Révolution triomphe**. Donc, pour triompher d'elle, il faut savoir lui opposer cette résolution et cette volonté... Il en est de la Révolution comme il en est des vices et des passions : on sait, en général, qu'il est des dangers et des malheurs attachés à leur suite, on voudrait s'en défendre, mais on le veut **faiblement, lâchement**. Qu'arrive-t-il ? Les passions et les vices triomphent et on subit le joug... ».

"Hélas ! voilà des considérations bien actuelles : nous attendons résignés les catastrophes qui vont nous tomber dessus, et cette peur malade de nos adversaires paralyse nos meilleurs mouvements de réaction. L'intelligence est restée droite ; nous connaissons l'adversaire et ses erreurs ; nous n'avons pas été pénétrés des sophismes révolutionnaires ;

¹ qui écrit sous le pseudonyme de Paul Sernine, anagramme d'Arsène Lupin ! Comment respecter de tels enfantillages ! Ne soyons pas surpris de les voir après, défendre des thèses qui ne sont que des âneries, mais âneries dangereuses ! Que font leurs supérieurs ?

² **Note de LH R.** Mgr Delassus dans *La conjuration antichrétienne* (1910, disponible aux éd. Saint-Rémi), p. 1149, écrit : *Rien de plus suggestif que les livres sur les Juifs des deux frères, les abbés Lemann qui embrassèrent la religion catholique et se firent prêtres en même temps, voici environ cinquante ans. Ce qui donne une **valeur de premier ordre à leurs œuvres**, c'est que les abbés Lemann ont conservé pour leur race l'affectueuse pitié que pourraient avoir des fils bien nés pour leur mère déchu. Ce qui ne les empêche pas d'envisager le problème juif comme il devrait l'être par tous les citoyens, croyants ou non croyants, qui sont issus d'une race catholique.*

Ceci pour répondre à un malade qui dans nos milieux prêche une haine constante et violente contre Drach et Lemann et au passage contre M. Étienne Couvert et L-H Remy.

Dans une communication intitulée "*La Tentation Chrétienne*", Mme Eliane Amado **Lévy-Vallensi**, au 6^e colloque des Intellectuels Juifs de Langue Française, en 1966, fit cette déclaration : "*Toute conversion d'un juif au Christianisme est-elle suspecte ? **Ma réponse est oui***" !... Il est vrai que ces conversions sont souvent douteuses et intéressées.

Mais on observe qu'en général les juifs sont tous **très hostiles à Drach, aux Ratisbonne et aux Lemann**. Cette hostilité est certainement due au fait que leur conversion fut sérieuse, ce dont nous ne doutons point pour avoir lu leurs biographies et tous leurs livres. Nous partageons le jugement de Mgr Delassus qui précise bien que ces cinq personnes furent vraiment converties (voir *La conjuration antichrétienne* qui les cite abondamment).

On doit conclure que le malade nommé plus haut et qui profère une telle haine est un juif, ce qui ne surprend pas quand on sait qu'il est d'origine protestante et que son ancêtre était diamantaire à Strasbourg. Par ailleurs ayant invité Jean Vaquié à un week-end d'étude chez ce malade, il me dit au retour *qu'il ne reviendrait plus car cet homme est fou !*

nous sommes quasiment vaccinés contre eux ; mais, au moment de l'action, nous restons hésitants, incertains de son issue. L'adversaire, au contraire, n'étant retenu par aucun scrupule de conscience, par aucune règle de moralité, se jette dans la bagarre, prêt à tout, même au crime, pour réussir immédiatement. Avec un coup d'œil rapide, il se voit prêt à saisir la chance ; mais prêt aussi à fuir, au dernier moment, quand la chance lui échappe, souvent par suite de quelque hasard imprévu, au point que, vainqueurs, nous nous trouvons tout étonnés brusquement de ne plus trouver en face de nous le moindre adversaire, avec le sentiment d'avoir défoncé une porte ouverte ; il est des exemples, frappants : l'échec de Goulart au Brésil. Toute une population affolée devant le coup de force communiste et, le lendemain, retournement brutal et inattendu de quelques régiments, et fuite éperdue des révolutionnaires.

"J'ai retrouvé dans de vieux papiers un exemple frappant de cette pusillanimité devant l'action. Il s'agit d'**Albert de Mun, l'un des "meilleurs", s'il en fut. Homme droit, honnête**, tout à fait conscient du danger révolutionnaire. **Homme de tradition**, absolument convaincu de la malfaisance du libéralisme, aussi bien dans le domaine social et politique que religieux. Homme dévoué, capable de consacrer toute sa vie à un combat nécessaire et difficile.

"En 1874, Albert de Mun, déjà lancé dans l'action sociale, renonce à sa vocation militaire, donne sa démission au Ministre de la Guerre et "brise son épée". Puis il pose sa candidature parlementaire en janvier 1876. Son manifeste électoral retentit comme un appel au pays tout entier. Louis Veuillot soutient officiellement le "cuirassier mystique". Il se lève, le 21 février, et proclame devant l'Assemblée :

«Le défi a été entendu et les catholiques ont relevé le gant : voilà le sens de mon élection... Vous trouverez partout des catholiques fermement unis entre eux (?) par la foi qui leur est commune, pour s'opposer de toutes leurs forces (?) à l'avènement de cette libre pensée que vous proclamez déjà».

"Tout le discours respire une ardeur guerrière. Il est bien encore conforme à une vocation militaire. Cependant, **Louis Veuillot ne fut point satisfait**. Ce vieux lutteur des combats chrétiens sous le Second Empire attendait plus que des discours : le 15 février 1876, il avait écrit cette lettre si extraordinaire à son candidat :

« Cher Monsieur,

Je vous ai entendu hier pour la première fois. Permettez-moi de ne pas faire un compliment banal à un homme et un talent qui méritent beaucoup mieux. Homme de bien et bien disant, vous l'êtes ; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous, ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut **du sabre** ou, au moins, du fourreau. Hier, je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette. L'auditoire est déconcerté, lorsqu'au lieu d'une estafilade, il emporte une bénédiction... Prenez garde à cela. Vous êtes capitaine de Dragons... Si votre éloquence n'a pas son cachet de caserne, lequel peut et doit être un cachet de suprême distinction, elle ne sera qu'une belle et honnête fille à marier, ce que n'était point Jeanne d'Arc. Il manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégainé pas. On se demande pourquoi ce soldat n'est pas avocat ou prêtre. **Dégainez, sabrez, empoignez !** C'est cela que le Bon Dieu a voulu de vous en vous donnant l'éloquence et en vous faisant dragon. Il faudrait qu'en vous écoutant on sente la nécessité de se rendre pour n'être pas fusillé, parce que vous demanderez à la force ce que vous n'obtiendrez pas de l'amour... Un coup de sabre à propos est une belle aumône, une très grande charité. Beaucoup de pauvres ne demandent que cela et n'ont que cela à recevoir... Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégainez et soyez comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas de donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs... ».

"Hélas ! Albert de Mun ne devait pas suivre le conseil. Il combattit vaillamment pour la bonne cause, mais l'ardeur militaire s'éteignit progressivement.

"Premier éteignoir rencontré : **une notion fausse de l'obéissance religieuse**. Le 5 mars 1878, Albert de Mun était reçu en audience par Léon XIII qui lui dit :

«Je vous ai donné une bénédiction pour votre œuvre et pour votre famille, je vais vous en donner à vous-même une nouvelle et spéciale, pour ce que vous avez déjà fait et pour ce que vous ferez encore : mais vous allez promettre d'être toujours fidèle défenseur de l'Église. Promettez-le ! »

«Ce serment, ajoute-t-il, je l'ai prêté du fond du cœur... Quand autrefois, sur un champ de bataille, on armait un chevalier, on le tenait ainsi prosterné et tandis qu'il prêtait serment, on lui donnait l'accolade. Messieurs, j'ai cru, pendant que j'étais aux pieds du Pape et qu'il m'imposait les mains, que l'œuvre était là tout entière et qu'elle recevait, en échange de son serment, l'accolade solennelle qui l'armait pour la défense de l'Église¹».

"Le ton reste militaire, mais l'obéissance inconditionnelle à une autorité religieuse dans le domaine temporel prépare les futures capitulations. Le 8 septembre 1885, Albert de Mun prépare une fédération catholique :

«La France chrétienne attend de nous mieux qu'une protestation. Elle veut un combat sérieux, peut-être décisif. Notre devoir est de l'y conduire en levant le drapeau de la Croix contre les ennemis de la Religion» (Lettre à l'amiral Gicquel des Touches). Cette déclaration de guerre provoque une intervention inattendue, celle du Nonce, qui lui fait savoir, au nom de Léon XIII, qu'une telle initiative est inopportune. Albert de Mun est effondré ; tous ses espoirs sont anéantis : «Afin de ne pas soulever une division entre les catholiques, déclare-t-il, je renonce au projet d'organisation que j'avais annoncé par ma lettre au vicomte de Belizal».

"Et voilà la **catastrophe** ! Le pape Léon XIII a armé un chevalier, un soldat, pour lui demander par la suite de garder l'épée au fourreau. **Au nom d'une obéissance indue, dans un domaine où l'autorité religieuse n'avait ni pouvoir légitime, ni compétence, celui de l'action temporelle pour la défense du pays, le combattant a fui le champ de bataille.**

¹ **Note de L-H R.** : voilà ce que de Mun raconte ; à comparer avec ce qui est dit plus loin. Ces gens sont des menteurs. Un jour ou l'autre ils prouvent qu'ils sont du camp ennemi, mais il est trop tard !

"Deuxième éteignoir : **la peur de verser le sang, autre manière de refuser le combat**. En effet, un jour, bien plus tard, Albert de Mun fut en première ligne, suivi d'une troupe nombreuse et décidée au combat. Hélas !

"Nous sommes en 1904. É. Combes, le "petit père", franc-maçon hargneux et sectaire, nullement libéral, fait fermer les écoles et chasse les religieux. A Roscoff, en Bretagne, près de Saint-Pol de Léon, paysans et paysannes, îliens de l'Île de Batz, viennent en foule pour interdire aux forces de gendarmerie l'accès de l'école et préserver les religieuses de l'expulsion. Le 12 août 1904, deux compagnies du 118^e Régiment escortent les gendarmes. La foule forme muraille, elle défie les agents de la force. Le sous-préfet prie M. de Mun, au premier rang, d'arrêter le conflit. M. de Mun se retourne et demande à la foule de se contenter de cette protestation muette. La foule butée refuse. «Nous voulons la liberté ! Nous ne bougerons pas d'ici !» Les poings sont serrés, les visages graves. La foule s'avance en hurlant contre les baïonnettes. Le choc sera redoutable et le sang coulera. Albert de Mun se retourne : «Vous avez par votre énergique résistance obtenu qu'on reconnût l'impossibilité de la vaincre autrement que par les violences : je vous conjure de vous arrêter». La foule répond : «Nous ne nous en irons pas ! On fera ce qu'on voudra ! Nous mourrons, s'il le faut !» M. de Kervenoaël fait ouvrir la porte de l'école. M. de Mun explique que l'on cède devant la force et qu'il faut éviter les violences.

"Voilà qui n'est pas le langage d'un chef. Non ! M. de Mun, vous n'avez pas montré la force de la résistance, puisqu'en effet vous n'avez pas réellement résisté. L'ennemi a pu vaincre "autrement que par les violences". Il a pu vaincre très exactement par votre peur du sang, par votre **refus de combattre pour votre foi jusqu'à la mort**, par le **refus du martyre**. Le soldat, au moment du combat, lorsque l'armée est prête et décidée, ne doit pas reculer, non seulement à la vue du sang, mais même à la pensée qu'il pourrait être versé. **Le soldat est un vrai martyr s'il est un vrai soldat**. Il accepte de recevoir la mort, à condition que ce soit au combat et dans l'exercice de son métier. Il y aurait eu du sang versé, certes ; mais aussi l'armée aurait reculé, l'indignation aurait éclaté dans tout le pays, le gouvernement aurait été renversé, quelque général enfin énergique aurait sans doute lancé quelques bataillons sur l'Assemblée nationale et chassé à coups de plat de sabre ces politiciens bavards, à moins qu'ils n'aient fui sans attendre. On rêve d'un Général de Mun pénétrant dans le Palais Bourbon à la tête de ses hommes. De même qu'on peut encore rêver d'une armée vendéenne, commandée par le Comte d'Artois ou le Comte de Provence, volant de ville en ville. Hélas ! combien de **chefs fatigués** ont laissé passer des occasions uniques de restaurer une société chrétienne ! "

(fin de la citation du texte d'Étienne Couvert)



Voici maintenant deux textes d'un même auteur, Paul de Pradel de Lamase, qui lui, a bien connu Albert de Mun et n'a ni les mêmes informations, ni les mêmes jugements sur le personnage.

D'abord dans *Voleurs et volés, Coin d'Histoires Révolutionnaires*, Paris, Chamuel, 1901, p. 92-93 :

" «Si Fouquier-Tinville, si Caradec, Carrier même ont désigné leurs victimes au hasard, dans le tas, pourquoi celui-ci et pourquoi pas celui-là ? **Pourquoi** madame Élisabeth et **pourquoi** pas la duchesse d'Orléans ? **Pourquoi** cet artisan pauvre et **pourquoi** pas ce ci-devant noble riche ? **Pourquoi** vingt fermiers généraux, y compris Lavoisier, ont-ils été guillotiné et spoliés le même jour, et **pourquoi** la citoyenne Helvétius, dont le mari avait fait fortune dans les fermes générales n'a-t-elle pas été inquiétée un seul instant ? **Pourquoi** a-t-elle tenu table ouverte et salon pendant la Terreur, donnant bals et soirées ? C'était pourtant une ci-devant bien authentique, étant née Ligniville, des quatre grands chevaux de Lorraine. **Pourquoi** ? parce qu'elle était la veuve d'Helvétius le quel, avec les autres juifs d'Alembert et d'Holbach, avaient soudoyé les écrivains de l'encyclopédie et mené le branle contre la vieille société française et chrétienne.

"**Pourquoi** son gendre et sa fille, le comte et la comtesse de Mun, partageaient-ils ses réjouissances, insultantes au deuil universel ? **Pourquoi** ses descendants, alors qu'ils **font mine de tourner le dos à la Révolution et d'épauler le trône et l'autel**, profitent-ils quand même et toujours de la faveur de la secte ? **Pourquoi** sont-ils assis toujours, parmi les premiers, au banquet de la vie ? Leur fortune durable et défiant les événements s'explique-t-elle par une bénédiction divine toute spéciale ? Non. La bénédiction divine se manifeste généralement, depuis cent ans, surtout par des épreuves.

"Ces gens-là ont-ils du moins rendu au pays de tels services que les contempteurs les plus déterminés de la gloire aient été contraints de respecter en eux la vertu des ancêtres ? J'ai eu beau remonter dans l'historique de la noble mais obscure famille béarnaise des Mun-Sarabous, je n'ai rencontré aucun de ses membres qui ait versé son sang pour la patrie¹. L'immunité des Mun ne s'explique que par l'immunité du sang juif d'Helvétius (Schweitzer) qui court dans leurs veines. Les coquins qui ont dérobé sur l'autel des lois le glaive et le sceptre de justice avaient marqué ma famille pour la boucherie ; ils avaient marqué la famille de Mun pour les palais".

Dans un second volume, *Légitimisme et Papauté*², Mercure de France, 1942 (édité par son fils) il sera encore plus précis et agressif. L'auteur relate l'audience personnelle, **très importante** que lui a accordé Léon XIII, le 6 septembre 1891 entretien qui a duré trois heures :

"p. 194. ...A ses interrogations concernant tel ou tel évêque, je réussis à m'échapper par la tangente, n'étant généralement pas en mesure de le satisfaire et ne désirant pas me faire l'écho de bruits qui, après tout, pouvaient n'être que des calomnies. Je me sentis plus à l'aise avec les laïcs. Je fus très net à l'égard de M. Piou que je ne croyais de taille, ni intellectuellement ni moralement, à jouer le rôle qu'on lui destinait. J'habillais Albert de Mun à ma façon, non seulement parce que ce **bateleur** ne m'inspirait aucune confiance, mais parce que j'avais l'intention de ne point faciliter une démarche qu'il

¹ Le gendre d'Helvétius fut cependant légèrement blessé à la bataille de Minden.

² Disponible aux éditions Saint-Rémi.

préparait à cet instant même. Je m'en expliquerai tout à l'heure. Je dois noter que le Saint-Père ne témoigna ni approbation ni désapprobation d'aucune de mes dépositions.

"p. 202-204. ...J'ai fait allusion plus haut (*passage du paragraphe précédent*) à ma conversation avec Léon XIII sur le comte **Albert de Mun**.

"Cet **ambitieux, teinté d'hypocrisie**, m'avait empêché en 1883, de publier la liste d'une loge de francs-maçons que le dévouement d'un prêtre avait mise entre mes mains. Dans la discussion **violente** qui eut lieu entre nous à ce sujet, **ce défenseur du trône et de l'autel avait été contraint de m'avouer que les francs-maçons étaient les agents les plus actifs de son élection** ; s'il ne m'avoua pas également que, lui aussi, avait vu la lumière du 3^e appartement, ce fut tout juste. Comme je lui opposais qu'en publiant les noms des conspirateurs, j'obéissais aux ordres du pape qui, deux années auparavant, en 1881, avait promulgué la bulle *Humanum genus*, dans laquelle il prescrit à tous les chrétiens de faire cet affichage public quand ils le peuvent, cet **arrogant puffiste**¹ me déclara tout net que le pape parlait aux personnages de son importance à lui, mais dédaignait de s'adresser aux chétifs de mon espèce.

"Or, Albert de Mun s'était rendu à Rome en même temps que moi et sollicitait, lui aussi, une audience pontificale, mettant en campagne, afin d'obtenir cet honneur, tout ce qu'il pouvait connaître d'intermédiaires influents et illusionnés sur sa valeur vraie ; il se figurait n'avoir qu'à se présenter pour être introduit. Mais ses lettres demeuraient sans réponse et les instances de ses amis étaient taxées d'importunes. Il faisait antichambre depuis quinze jours quand je fus reçu immédiatement, et il rôda aux alentours de la porte de bronze encore une quinzaine. Enfin il fut admis.

"Albert de Mun venait solliciter une approbation bruyante de ses œuvres socialo-chrétiennes et principalement de ses **"Cercles ouvriers"**, qui étaient son plat de résistance, la pensée dominante de son règne. Mais il rencontra un pape admirablement renseigné et sur les œuvres et sur l'homme. Les "Cercles ouvriers" notamment étaient appréciés à leur juste niveau, **œuvre perfidement connue dans les arrière-loges** pour détourner l'attention des catholiques des manœuvres liberticides de la juiverie ; leur aboutissement, s'ils avaient réussi, eût été la réduction en esclavage de tous les artisans de France. Heureusement l'entreprise a été maladroitement conduite et, malgré tout, la tentative a produit quelques bons résultats. Les ouvriers, par le fait même qu'on leur offrait des lieux de réunion, ont mieux senti leur force et compris les lourdes injustices sociales dont ils étaient victimes, depuis le vote de la loi Chapelier et l'abrogation des corporations. Ils ont réclamé à grands cris des améliorations à leur sort, et on leur a donné les syndicats qui, les poussant dans la voie révolutionnaire, aboutiraient également, et en sens contraire, à un retour à la servitude collective au lieu de l'esclavage individuel que leur ménageaient les "Cercles ouvriers". Mais les artisans comprennent encore que là n'est pas le salut, et toute cette longue agitation aboutira fatalement à une loi de Justice, qui réservera les droits de tous et de chacun et leur enseignera leurs devoirs. Léon XIII savait tout cela.

"Il n'ignorait pas non plus que dans les veines de l'homme circulait du sang juif transmis par Helvetius² ; que, fidèle à cette descendance plus qu'à la chrétienne, il **aimait à fréquenter les salons israélites de Paris, tenus par lui au courant des mouvements et des projets catholiques** ; que l'homme lui-même était en outre d'une **ignorance crasse** au sujet des questions qu'il prétendait traiter en maître. Chaque jour, pour se documenter et ne pas commettre d'erreurs trop graves, il lisait dans la traduction quelque chapitre de saint Thomas d'Aquin, y découvrait l'Amérique à chaque ligne, ne sachant pas qu'il faut avoir bien étudié le catéchisme pour pénétrer utilement dans les arcanes de la théologie.

¹ De *puff*, mot anglais qui signifie *bouffée de vent*, et donc : charlatan, faiseur de réclame tapageuse.

On l'a bien vu plus haut dans le rapport qu'il fait de son entrevue avec Léon XIII, cité par Étienne Couvert.

² *Commentaire en note de son fils qui a fait éditer ce livre en 1942, 50 ans après qu'il ait été écrit* :

Détail que semblent bien avoir ignoré à cette époque Albert de Mun et Paul de Lamase, ce n'était pas la première fois que leurs deux races se heurtaient.

En janvier 1790 le bisaïeul de Paul de Lamase, Jean de Pradel de Lamase, marquis de Roffignac et seigneur de la petite ville d'Allassac, en Bas-Limousin, gouverneur militaire d'Uzerche, avait été attaqué dans son château de Roffignac-lès-Allassac, par une forte troupe d'émeutiers. Il avait résisté les armes à la main et la justice prévôtale, après avoir perdu quatre des insurgés, instruisait la cause de vingt-deux autres, tout aussi compromis.

Afin de les soustraire au juste châtiment, la suppression des justices prévôtales, dernière garantie des propriétaires molestés, fut décidée par la secte. Pour commencer, on traita les Lamase de buveurs de sang et les assaillants de victimes innocentes. Cette campagne provoqua une indignation générale dans la province et, de toutes parts, arrivèrent des protestations véhémentes remettant les choses au point. Jean de Lamase fit un faisceau de ces témoignages spontanés et les communiqua à l'abbé Morellet, académicien fameux qui, au cours de la Terreur, devait sauver les archives de l'illustre Compagnie. Celui-ci, ami de Mgr de Lubersac, évêque de Chartres et beau-frère de M. de Lamase, accepta de rédiger un mémoire justificatif où les faits étaient rétablis. Toutefois, ne jugeant pas utile de signer, il laissa cet honneur à la municipalité de Tulle qui avait pris la tête de la résistance dans le bas pays de Limousin. Morellet avait compté sans son hôte, ou plutôt son hôtesse. Celle-ci n'était autre que **Mme Helvétius**, née Ligneville, veuve du fermier-général Claude-Adrien Helvétius, lui-même petit-fils de Schweitzer (Helvétius), l'auteur du *Vitulus aureus*.

Mme Helvétius, dans son ermitage d'Auteuil, accueillait et patronnait une société d'encyclopédistes et de révolutionnaires et y présidait aux fêtes maçonniques, telle qu'offerte par ses soins à Franklin en 1778. Sur l'ordre de Cabanis, fils d'un médocastre d'Allassac, elle chassa Morellet de chez elle et confia la rédaction d'une réponse à Condorcet. Le marquis sans-culotte s'exécuta, mais lui aussi, s'abstint de signer le travail.

Grâce aux efforts conjugués de Mme Helvétius et de ses amis, l'Assemblée finit par abolir les justices prévôtales et un tribunal de complaisance acquitta les prévenus. C'en était fini, désormais, de la répression des attaques à main armée et de la protection des biens privés. La Terreur pouvait venir, Mme Helvétius lui avait préparé son lit.

L'habitation d'Auteuil, maintenant détruite, a été remplacée par un séminaire israélite.

"Léon XIII lui fit entrevoir ces hautes et primordiales vérités. Sans l'encourager, sans le décourager, il ne lui laissa aucune instruction spéciale. Il n'avait qu'à continuer son chemin. Il était trop engagé maintenant dans les rangs des militants Catholiques pour récuser sans encourir le déshonneur. S'il ne faisait pas grand bien, il ne ferait jamais grand mal".



Combien il est facile de se tromper quand on ne sait pas tout !

Notre ami Étienne Couvert, ne connaissant pas ce second texte, qui présente le personnage d'Albert de Mun sous un tout autre aspect, le croyait *l'un des meilleurs, honnête, faible, fatigué*. Eh bien non ! C'était un ambitieux, arrogant, fanfaron, tenu par les francs-maçons pour être élu, peu apprécié de Léon XIII, et qui même était de l'ennemi.

Malheureusement cela est arrivé bien souvent depuis 300 ans ! Et ce n'est pas en se voilant la face qu'on résoudra les problèmes. Que de trahisons par des chefs, clercs et laïcs, qu'on nous a fait passer pour **l'un des "meilleurs", homme droit, honnête, de tradition**, et qui au moment de l'action **non seulement ne combattaient pas, mais désarmaient ceux qui voulaient combattre**. Pensons à Louis XVI (voir le livre de Maître Godbout), au comte de Chambord (voir ce qu'en dit Pradel de Lamase dans *Légitimisme et Papauté*, surtout sur le choix de ses collaborateurs), à Maurras (l'Union sacrée en 1914 et *prenons le pouvoir même d'une façon légale*), à Jean Ousset (au moment du N.O.M.), à Madi-ran (au moment des sacres), à Romain Marie, à Dom Gérard, aux ralliés, à l'abbé Aulagnier (avec Campos), aux futurs ralliés, etc., etc. Toujours des hommes tenus secrètement sont mis en avant dans nos milieux pour que **le jour J** où il faut tenir, ils **lâchent et cèdent** (un lâche est celui qui lâche le jour où il ne faut pas).

Non ce n'est pas Léon XIII qui a trahi, c'est Albert de Mun ! Ce ne sont pas les Papes qui ont trahi, ce sont les rois et la noblesse (ou ceux qui veulent nous faire croire qu'ils sont nobles alors qu'ils sont de fausse noblesse ou pire, de noblesse révolutionnaire).

Demain il en sera de même. Nous avons sous la plume quelques noms de futurs Albert de Mun, de ces BLM que l'on nous présente comme des gens biens, **aimant à fréquenter les salons et les palais**, clercs ou laïcs !

Que cet exemple nous permette de voir et de comprendre !

NOTRE-DAME DU BON CONSEIL, ÉCLAIREZ-NOUS !

TABLE DES MATIÈRES

I. Quel est l'enjeu ?	1
II. La Révolution. Ce qui a été détruit	2
III. Pourquoi cet effondrement à la Révolution ?	4
IV. Les réponses de Maurras et de l'Action Française	6
A. Quelques repères importants de la vie de Maurras	6
B. Réponses de Maurras à la Révolution	7
V. La seule vraie et complète solution contre la Révolution	13
VI. Conclusion	14
Annexe I - Trois écoles	15
Annexe II - Deux objections	17
Annexe III – Versailles	18
La Pompadour	19
Annexe IV - Quelle Solution ?	20
Annexe V - Le Vénérable Libermann et la France	22
Annexe VI - Paul de Pradel de Lamase	
Annexe VII - Albert de Mun	